

**Brigade
Mondaine [293]
– Accro au
plaisir**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

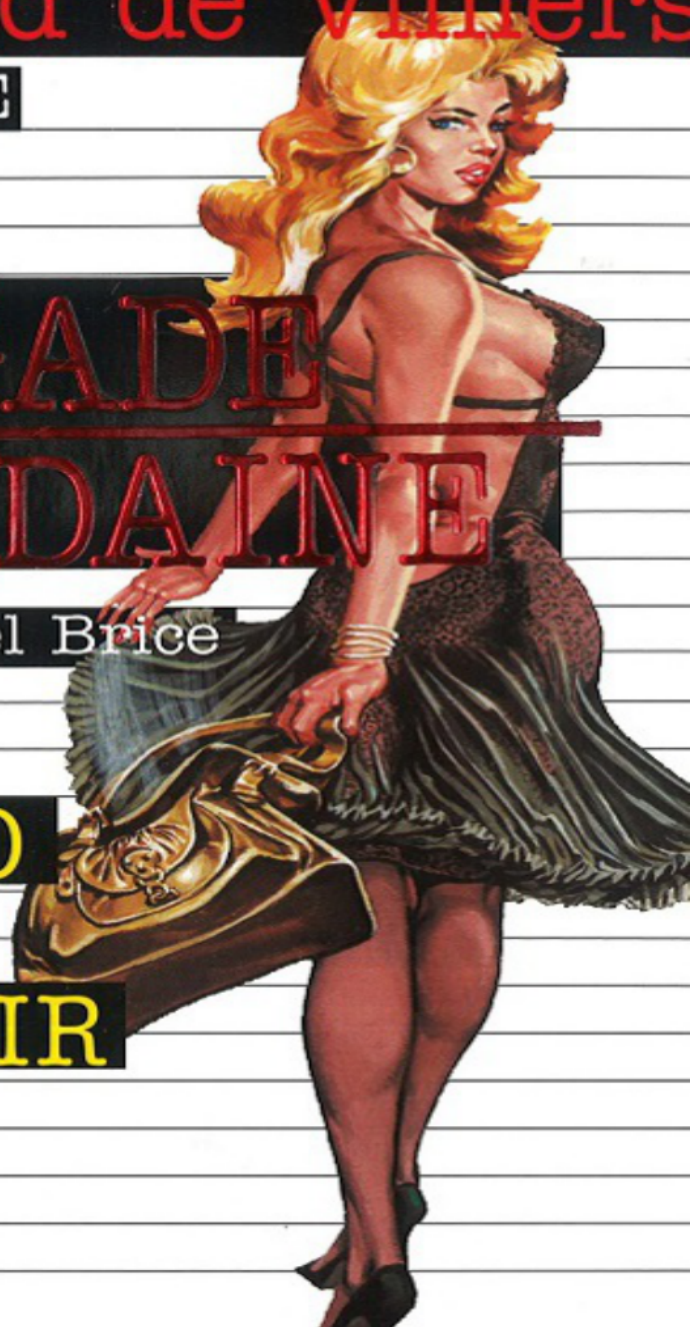
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

ACCRO
AU
PLAISIR

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (N°293)

ACCRO AU PLAISIR



QUATRIEME

Stasic n'était pas sûr que Béa tienne le choc, là-haut dans les étages de la tourelle transformée en donjon. Elle avait déjà fort à faire à cet instant pour affronter les assauts conjugués de Chris et de Walther, de beaux culturistes jeunes, imberbes et généreusement dotés par la nature entre les bras desquels Stasic avait, à peine entré, poussé Béa.

« Une nouvelle à essayer » : on s'était passé le mot, d'un box et d'un salon à l'autre, et les candidats s'étaient pressés, dissipant en un clin d'œil les illusions de la jeune fille; qui s'était crue un peu trop vite l'élue et pourquoi pas la favorite du couturier.

Goguenard, ce dernier la voyait aux prises, sur un grand lit rond ceinturé de miroirs, avec ses favoris à lui.

CHAPITRE PREMIER



De la terrasse qui, à l'arrière de la villa, donnait sur la piscine à débordement, on dominait toute la côte, de Perpignan à la Catalogne. En se

retournant, on distinguait dans la pénombre du crépuscule la succession de pics des Pyrénées, jusqu'au Canigou.

La villa Caminade, comme on l'appelait parce qu'on avait oublié son nom véritable mais pas celui de la famille qui la possédait depuis au moins trois générations, offrait dans le massif des Albères, à cheval sur la frontière franco-espagnole, un des plus beaux panoramas entre mer et montagne. Encore fallait-il, pour le découvrir et en profiter, quitter l'autoroute A9 bien avant le poste frontière du Perthus, emprunter de petites routes sinueuses entre rocaïlle et forêt, s'aventurer ensuite, sur la foi d'un simple panneau mentionnant les ruines d'un château, sur un chemin empierré qui grimpait, tournait, se perdait au flanc d'un pic dénudé, où les ruines indiquées se résumaient à trois tas de pierres et au squelette d'une tour. Mais derrière un ressaut de terrain, se révélait alors au visiteur obstiné une autre allée, plus large et ombragée, qui débouchait sur une plate-forme vaste et dégagée, face à un majestueux portail. Si comme ce soir il était ouvert, et que le vigile à l'œil aigu, et au fusil à double canon porté à l'épaule, fasse signe de passer, la récompense après un tel périple se révélait au bout d'un dernier kilomètre : la villa Albera, propriété de Bruno Caminade, livrait enfin ses fastes. Vieilles pierres amoureusement restaurées, baies vitrées, bois nobles et aluminium, murets de pierres sèches et massifs de fleurs, immense terrasse et piscine californienne, dont l'eau bleue jaillissant de la montagne se précipitait vers la Méditerranée.

C'était un de ces soirs bénis de fin d'été où la villa résonnait des bruits d'une réception. L'occasion était de plus en plus rare, les habitués ne manquaient pas de s'en faire la remarque, avec du regret dans la voix, et dans les yeux des plus vieux, de la nostalgie. Du temps de Charles et Solange, les parents de Bruno, de telles soirées se notaient bien longtemps à l'avance sur les agendas, et rythmaient la saison, des premiers jours de juin au dernier week-end de septembre. Ce temps-là était révolu. Les bals fastueux, les parties de chasse, les raouts de trois cents personnes débarquant d'antiques Jeep de l'armée américaine venues dans la prairie des Trois Hêtres chercher les invités et assurer la navette jusqu'à la villa... Avec la mort des parents Caminade, dans un stupide accident d'avion sur les pentes arides de la Serra Salinas, les traditions s'étaient peu à peu perdues. Bruno avait hérité. De tout, mais pas du sens de la fête de ses parents. La gestion du patrimoine familial n'était pas une mince affaire, suggéraient les mieux informés, avec des airs entendus. Ni mince ni facile à démêler... Surtout quand le fisc s'y intéressait... Les autres se contentaient de répéter que Bruno Caminade était d'un caractère peu sociable et dédaignait les mondanités. Que sa femme Justine était trop accaparée par sa carrière d'avocate pour s'occuper de la villa Albera. Tous s'accordaient sur le fait que les fastes d'antan, de toute façon, n'étaient plus de saison. Trop d'argent, pas assez de temps... Et puis ce chemin montueux et interminable ne valait rien aux suspensions des SUV qui avaient remplacé les vieilles Jeep !

Et pourtant, ce samedi soir de la mi-septembre, le salon de musique jadis aménagé par la grand-mère de Bruno résonnait des accords délicats de Chopin, joué avec application par une élève du conservatoire de Perpignan. On se pressait autour du buffet, qu'une armada de loufiats veillaient à tenir copieusement garni en victuailles, alcools et vins. On dansait autour de la piscine, en comptant bien y plonger, tout habillé peut-être, pour les plus éméchés, ou tout nus, pour les plus audacieux, mais on attendrait tout de même une heure décente, et le départ des vieilles badernes. Adeline, la fille de la maison, spécialement débarquée de Montpellier avec une bande d'amis, une petite cour toute dévouée à sa personne, donnerait le signal des vraies réjouissances.

Pour l'instant, elle tirait sur un joint tout en surveillant de loin les « vieilles badernes », au premier rang desquelles elle classait les membres de sa famille. Sa mère et ses oncles, jamais en retard d'une leçon de morale ou de santé publique, son petit frère Alexandre, une peste collante pleine de vice, les cousins de Narbonne, des puceaux attardés, et ceux de Toulouse... Presque toute la famille était réunie, elle ne se souvenait pas d'en avoir vu autant à la fois depuis des lustres ! Et tous à fuir, jugeait-elle avec l'aplomb de ses dix-neuf ans et la morgue d'une Caminade. Son père était finalement le moins gerbant, elle l'apercevait à l'angle opposé de la terrasse, isolé et solitaire, accoudé à la balustrade de pierre, et jetant des coups d'œil tantôt à sa montre, tantôt vers les salons. Il semblait attendre quelqu'un. Le moins naze de la tribu, songeait Adeline, mais comme par un fait exprès, celui qui lui prêtait le moins d'attention...

Elle avait oublié de faire circuler le joint et s'était éloignée de la piscine, se faufilant entre les massifs, dans une obscurité plus dense à mesure qu'elle descendait la pente. Là-haut sur la terrasse, son père s'impatiait, elle distinguait à présent ses traits. Pas seulement impatient, nerveux, jugea-t-elle en souriant, et en expulsant un petit nuage de fumée. La rocaille lui interdisait de s'approcher davantage, et elle avait aux pieds de minces ballerines peu faites pour l'escalade. Elle contourna l'avancée rocheuse et se retrouva dans une zone que n'atteignaient ni les lumières de la fête ni l'éclairage du parc. L'air y était plus frais, elle l'inspira avec délices, avant de tirer à nouveau sur le joint. Au-dessus d'elle sur sa droite, son père s'était adossé à la balustrade, lui tournant le dos. Tout en sentant les effets de l'herbe lui balayer le cerveau, l'incitant à toutes les audaces, Adeline gonfla sa poitrine et glissa une main fureteuse sous la ceinture de sa jupe. Elle n'osa pas tousser, cependant, ni émettre le moindre son qui aurait révélé sa présence. Les pointes de ses seins durcirent et s'irritèrent en frottant le tissu de son haut, ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique de son string. Elle cambra les reins et laissa fuser un soupir. Puis retint son souffle et fixa les épaules de son père avec une intensité qui aurait dû le faire se retourner. Par la seule force de sa volonté, elle aurait voulu qu'il sursaute et pivote, scrute la pénombre en contrebas et discerne une présence. En même temps, elle tremblait de peur à l'idée qu'il la repère, la

reconnaisse...

Le pétard aux trois quarts consumé lui échappa et tomba en grésillant dans une petite flaque d'eau. Elle eut tout à coup conscience de ses pieds mouillés, et du léger chuintement de l'arrosage automatique. L'odeur de l'herbe n'avait pas alerté Bruno Caminade et la respiration accélérée d'Adeline, alors qu'elle se caressait d'un vif mouvement tournant, ne capta pas davantage son attention.

Au contraire, il s'éloigna de quelques pas, en tendant le bras vers la personne qui venait à sa rencontre. Adeline distingua entre les balustres une courte silhouette trapue, un crâne chauve. Ce n'était donc pas une femme dont l'attente mettait son père dans tous ses états... Mais une de ces vieilles badernes qui constituaient son entourage d'affaires. Elle avait déjà vu celui-là, mais ne se rappelait plus son nom, ni s'il était notaire, banquier, ou...

Ses deux doigts pressèrent plus fort son clitoris, son poignet s'agita plus vite. Entre ses lèvres entrouvertes, un gémissement de plaisir éclata comme une bulle trop longtemps retenue. La tête lui tourna et elle vacilla. Elle allait crier et ils allaient l'entendre...

À l'instant de trahir sa présence, elle perçut un mouvement dans son dos, une masse puissante se colla à elle, des bras vigoureux l'empoignèrent et une main se plaqua sur sa bouche.

Réduite au silence, soulevée de terre, elle perdit pied.

— Je me demandais ce que tu fabriquais ! soupira Bruno Caminade d'un ton de reproche.

Engoncé dans son costume, le front luisant, Henri Vignon était en retard mais néanmoins ravi. Essoufflé comme s'il avait couru.

— J'ai fait un détour, désolé, dit-il en riant.

— Comment ça ?

— Une apparition dans le hall ! Je n' ai pas pu résister, tu me connais, Bruno. J'ai cavale derrière !

— Et tu l'as... ?

— Hé non, admit Vignon. Pas eu l'ouverture ! Mais j'espère que tu me la présenteras ! Elle m'a filé entre les doigts...

Les sourcils froncés, la mine contrariée, Caminade prit le bras de son associé et l'entraîna vers l'extrémité de la terrasse, dans l'angle le plus sombre.

— Un vrai canon ! continua le gros homme avec emphase. Même pas accompagnée, avec ça ! Je la retrouverai, bon Dieu !

Il s'arrêta, leva la tête, humant l'air.

— Hé, tu fumes du hasch en douce, à présent ? Petit cachottier !

Il cligna de l'œil, complice.

— Où est-ce que tu as planqué ton pétard ?

Caminade secoua la tête, renifla, montra d'un signe de tête la direction de la piscine.

— Les mômes, dit-il en guise d'explication.

— J'espère qu'ils en ont de la bonne et s'en tiennent là ! ricana Vignon. C'est ta fille qui fournit ?

Caminade se raidit, fixa le gros homme chauve d'un regard noir.

— Laisse tomber, Henri, on a à parler affaires...

— C'était juste pour causer, Bruno, le prends pas mal.

Il tapota l'épaule de Caminade, désigna à son tour le périmètre brillamment éclairé de la piscine. Des silhouettes en grappe dansaient au son d'une musique électronique plus forte. Les jeunes avaient haussé le volume, histoire d'annoncer que la nuit avançant, leur heure venait. Celle de Chopin était passée.

— Adeline, je l'ai à peine reconnue, reprit Vignon. Elle a drôlement changé, et plutôt en bien...

Comme Caminade le regardait sans comprendre, Vignon fit un clin d'œil plus appuyé. Une lueur salace brillait dans ses petits yeux bruns.

— On ne se refait pas ! plaisanta-t-il, j'ai maté l'échantillon, au bord du bassin !

À nouveau il huma l'air, sa face large et grasse épanouie dans une grimace porcine.

— De jolis tendrons, dit-il en émettant un grognement jovial. Et ta fille comme une reine au milieu de sa cour. Elle est carrément bandante !

Caminade fit un effort visible pour se contenir. Mâchoires serrées, il dit entre ses dents :

— Bon sang, Henri, tu ne crois pas... ?

Mais Vignon se mit à rire, désamorçant la colère de son ami. Il avait quinze ans de plus que Caminade, une très confortable fortune et un goût immodéré pour la chair fraîche. Un humour douteux, évidemment, mais un sens aigu de ses intérêts et de ceux de ses partenaires. Caminade parvint à sourire et à relâcher ses muscles.

— Je plaisantais, Bruno ! Adeline est super, mais c'est ta fille, tout de même...

Le regard de Vignon dévia vers la piscine, et de là vers le parc, glissant sur des silhouettes indistinctes qui s'égaillaient entre les massifs. Des bosquets propices à des ébats discrets faisaient sur la pente, en dessous d'eux, des taches plus sombres dans l'obscurité.

— Je me demande où elle est passée, dit-il d'une voix assourdie.

— Qui ça ?

— Une belle brune. Trente, trente-cinq ans, l'air déluré et une silhouette...

Vignon émit un petit sifflement.

— Vraiment canon ! Valérie quelque chose. Elle en voulait, pourtant ! Au premier regard, je l'ai senti. Pour repérer les chattes en chaleur, tu me connais, j'ai un flair spécial. Mais elle m'a semé.

Devant la mine interloquée de Caminade, il expliqua :

— L'apparition qui m'a retardé ! Je l'ai suivie jusqu'à la piscine, elle demandait où était ta fille, justement. Et puis comme j'allais l'aborder, hop ! disparue !

Caminade se mit à son tour à scruter l'obscurité.

— Une amie d'Adeline, je suppose, continua Vignon. Si tu me donnes l'autorisation d'adresser la parole à ta chère fille, j'irai lui demander qui est cette belle salope !

La plaisanterie de Vignon tomba à plat.

— Valérie ? demanda Caminade d'une voix changée.

— Je l'ai entendue se présenter, dans le hall, à ce vieux grigou de Dufour, qui évidemment l'avait renflée à des kilomètres...

Lionel Dufour était banquier, amateur de jolies femmes comme Vignon, mais dans un genre plus raffiné. Il était aussi partenaire des deux hommes dans certaines opérations, mais pas dans toutes.

— Elle a dit qu'elle était auteur de bouquins, installée dans la région le temps d'en écrire un...

Caminade avait sorti son portable. Vignon ajouta :

— Elle a l'accent du coin, mais pour une fille d'ici, elle est grande. Au moins un mètre soixante-quinze...

Le gros homme redressa machinalement sa petite taille.

— Comme je les aime, dit-il à mi-voix, le regard dans le vague. Longues jambes et le cul rond... rond et haut...

Puis il parut se rendre compte que Caminade, à côté de lui, parlait dans son portable.

— Eduardo ?... C'est Bruno...

Eduardo était le garde forestier, l'homme au regard vif et au fusil de chasse qui veillait à la grille de la villa Albero. Caminade lui demanda d'un ton inquiet :

— Une belle brune qui dit s'appeler Valérie et prétend écrire des bouquins, ça te dit quelque chose ? La trentaine et sans escorte, apparemment...

Il jeta un regard à Vignon et le questionna :

— Sapée comment ?

— Tailleur pantalon et haut en soie vert, répondit le gros homme en mobilisant ses souvenirs.

Ils étaient frais et encore émus.

— Des talons plats, mais justement, elle était grande...

— Plutôt passe-partout, la tenue, remarqua Caminade.

Vignon dut en convenir. Mais aussitôt après, il s'enflamma : la brune avait quand même de beaux cheveux bruns ondulés tombant sur les épaules, de grands yeux verts en amandes. Un putain de charme pas ordinaire !

Alors que Caminade répercutait auprès d'Eduardo la description, Vignon y apporta en soupirant la touche finale :

— Et une bouche, je te dis pas...

Caminade soupira lui aussi, mais d'exaspération. Il était si manifestement contrarié que même accaparé comme il l'était par ses fantasmes de belle bouche pulpeuse, son vieux complice s'en aperçut... Et s'inquiéta à son tour :

— Qu' est-ce qu'il y a ?

— Elle était seule, tu es sûr ? le questionna Caminade d'un ton brusque, après avoir écouté le garde.

— Elle avait l'air, en tout cas !

— L'air seule, l'air d'une salope en manque ! s'emporta Caminade. L'air de quoi encore ?

— Putain, mais t'as peur, c'est ça ? Si tu m'expliquais...

Caminade détourna le visage et conclut à l'intention d'Eduardo :

— Ouvre l'œil. Elle a bien dû arriver avec quelqu'un...

Puis il referma son mobile d'un geste sec. Comme il restait silencieux, le visage fermé et le regard fixe, ce fut au tour de Vignon de s'énervier :

— Écoute, Bruno, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Cette bonne femme...

— Elle cherchait ma fille ?

Le gros homme bredouilla un acquiescement.

— Elle avait l'air de la connaître, ou bien elle voulait qu'on lui montre qui était Adeline ?

Vignon réfléchit, pesant le sens de la question. Il se repassa le film, intense mais court, de sa brève rencontre avec la brune. Depuis le moment, dans le hall, où elle l'avait fixé, tout en écoutant Dufour, qui la draguait avec ses fadaises habituelles. Elle avait répondu distraitement à ses questions, puis s'était éloignée, entraînant Vignon dans son sillage, vers la piscine. Où elle s'était enquis d'Adeline Caminade.

— Tu n’as remarqué que son cul et sa bouche à tailler des pipes ! grinça Caminade en voyant son associé hausser les épaules en signe d’ignorance. Rien dans la tronche, hein ? Un clebs en chaleur...

Vignon se vexa, suggérant tout de même :

— Peut-être que Lionel...

— Laissons Dufour en dehors de ça ! trancha Caminade. Si c’est un flic, il n’y aura vu que du feu, comme toi.

— Un flic ?

Abasourdi, Vignon resta bouche bée, puis porta instinctivement la main à son front, épongeant la sueur froide qui tout d’un coup l’avait inondé. Ses grosses lèvres molles articulèrent silencieusement :

— Un flic ?

Puis il réussit à émettre un son :

— Comment ça, nom de Dieu ?

Caminade ne se donna pas la peine de répondre. Il saisit le coude de Vignon et dit à voix basse, en serrant fort :

— Arturo est là...

Le gros homme eut un sursaut. Pas à cause de la poigne de son ami, mais parce que, soudain, son cerveau se remettait à fonctionner. Ses neurones carburyaient à une vitesse folle. En même temps, tous les signaux d’alerte clignotaient. Rouge vif.

— Tu veux dire... ?

— Ici, assura Caminade. Il nous attend.

Preuve que Vignon s’était ressaisi, et avait compris le danger, il dit d’une voix sourde :

— La brune, il faut la trouver. Et si c’est un flic...

Ils échangèrent un regard lourd de sens. Où se lisait la même détermination. Ce fut Vignon qui le traduisit :

— ... la supprimer.

Adeline Caminade avait cru s’évanouir, mais pas plus de quelques secondes. Elle avait aussi tenté de se débattre, rué et essayé de mordre la main qui la bâillonnait, mais pas longtemps. En réalité, la surprise passée, elle n’avait pas résisté dès l’instant où elle avait senti contre ses fesses la barre dure d’un sexe bandé.

Son agresseur, quel qu’il fût, avait envie d’elle, et dans l’état où elle était, il pouvait se vanter de tomber à pic. Après s’être un peu tortillée, Adeline se fit donc toute molle entre ses bras. Dès qu’il relâcha sa prise, elle envoya une main curieuse entre leurs deux corps, pour vérifier d’un geste assuré qu’elle ne s’était pas trompée : sous la toile rêche d’un jean, la virilité qu’elle sentait poindre n’était pas du toc ! Quand elle eut touché, du bout des doigts puis de

la paume, l'homme l'encouragea d'un murmure, en espagnol. Elle plaqua sa main et frotta lentement, mais avec insistance. Du coup, il ôta la sienne de sa bouche et elle respira mieux. Un halètement dans son cou la fit frissonner, une joue râpeuse irrita sa peau. En même temps qu'elle éprouvait des sensations affolantes, et manifestait de son mieux sa bonne volonté, son cerveau, ou du moins une parcelle lucide, déconnectée de la situation, lui soufflait des informations étonnantes : un homme pas rasé, en jean, parlant espagnol et sentant le tabac, ça n'était pas un de ses amis, aucun n'avait ce profil, ni ne se serait permis... Ce ne pouvait pas non plus être un invité de ses parents. Rigoureusement impossible. Inconcevable, même !

Elle voulut se retourner, pour vérifier. Et surtout par envie de voir ce qu'elle palpitait, et qui allait jaillir entre ses doigts, pour peu qu'il la laisse faire. Anticipant l'instant de glisser à terre pour contempler de tout près cette merveille qui puisait sous sa main, elle haleta d'impatience. Mais elle n'eut pas le temps de se retourner. Avec un grognement ponctué d'un ordre en espagnol, l'homme l'empêcha de pivoter, lui fit perdre l'équilibre et la projeta à terre.

Bien qu'il l'ait retenue d'un bras passé sous sa taille, le choc fut rude. Adeline tomba à plat ventre, s'égratigna le front et les genoux, eut de la terre humide dans la bouche. Le type marmonnait en pesant sur ses reins, faufilait une main entre ses cuisses, retroussant sa jupe.

— Doucement, tu me fais mal ! se plaignit-elle.

— Chut ! Pas regarder !

Elle comprit, hocha la tête.

— O.K., je ne te regarde pas... Mais doucement...

— *Si, si, muy bien !*

Elle aurait aimé participer, même avec les yeux bandés, s'il craignait qu'elle puisse ensuite le reconnaître, mais ce n'était pas son idée à lui. Il l'avait surprise en train de se caresser, lui avait bondi dessus comme un sauvage, et maintenant, il voulait la baiser, c'était tout son programme.

Des doigts durs et calleux écartèrent le string, s'enfoncèrent dans l'intimité moite, au cœur des chairs gonflées. Adeline se mordit les lèvres et creusa le dos. Relevant le visage, elle vit loin au-dessus d'elle la terrasse et sa balustrade, où tout à l'heure son père...

La main qui l'avait bâillonnée se referma sur un sein, sans douceur. Elle gémit. Deux silhouettes se distinguaient, côte à côte à l'extrémité de la terrasse. Son père et cette vieille baderne de Vignon, voilà qu'elle se rappelait son nom, à l'instant où le type la violait...

Elle s'arc-bouta, les coudes plantés dans le sol caillouteux, ses longs cheveux retombant devant son visage. Elle entendit la musique électronique qui augmentait de volume. Elle tourna la tête vers la piscine, autour de laquelle ses amis dansaient. La plantation de jeunes oliviers couvrait toute la

penne, elle apercevait les silhouettes mouvantes entre les troncs minces. Elle se retint de justesse de jeter un regard derrière elle. Fit balancer ses hanches, se prêtant de son mieux à l'intrusion des doigts. Elle perçut un froissement de tissu, le bruit de la respiration qui s'accélérait, et encaissa le coup de reins. Ce n'était pas un délicat qui lui était tombé dessus, mais un vigoureux, assurément. Elle en eut le souffle coupé.

La tête large du membre cogna contre ses fesses, dérapa dans sa fente, cogna plus fort et la pénétra. Le reste suivit. Une secousse et l'engin que sa main avait peu avant mesuré avec gourmandise se ficha en elle de toute sa longueur. Il était surtout épais, assorti au gabarit présumé de son propriétaire. Un genre de taureau catalan mal dégrossi. Adeline accueillit l'assaut d'une plainte aussitôt étouffée sur l'injonction de la voix rauque. Elle avait le sexe humide, elle était souple et encore excitée, la sensation d'être brutalement possédée ranima l'envie de jouir que les manières de brute du bonhomme avaient un moment dissipée.

À présent qu'il la possédait, il était moins vindicatif. Il la prit aux hanches et sans façon, la vissa sur son mandrin. Sa liberté de mouvement ainsi réduite, Adeline ne put rien faire d'autre que cambrer sa taille et soulager ses reins du poids de son agresseur en poussant sa croupe vers l'arrière. Redressé sur les genoux, l'homme émit une série de glapissements et se mit à la pilonner à grands coups de boutoir saccadés.

Puis, alors qu'elle commençait tout juste à apprécier, il se répandit en grognant, oubliant ses consignes de discrétion. Adeline tourna vers lui un visage crispé, l'encouragea d'une ondulation des reins à ne pas s'arrêter en si bon chemin.

— Continue ! Vas-y ! soupira-t-elle.

Elle croisa son regard sombre et réalisa son erreur. Il était jeune, le front bas et le cheveu très noir, le teint mat. Et il avait l'expression affolée d'un gamin pris en faute. La main dans le pot de confiture, pour ainsi dire...

Elle murmura une parole rassurante.

— Je ne dirai rien, promit-elle.

Il se recula, le sexe poisseux et écarlate jaillissant de sa braguette ouverte. Encore imposant, mais déjà beaucoup moins fier, à mesure que l'angoisse supplantait le désir, dans la tête du garçon.

D'où sortait-il ? Un parfait inconnu... Dont la réaction laissait croire qu'il avait désobéi. Adeline eut peur, un instant, qu'il perde la tête et se jette sur elle, cette fois pour l'étrangler. Ou bien lui fracasse le crâne avec une de ces pierres qu'elle sentait sous ses paumes. Elle convoqua pour l'amadouer tout ce qu'elle savait d'espagnol et de catalan, des mots doux destinés aux enfants, qu'elle récita comme on dévide un chapelet. Elle le vit froncer les sourcils et hésiter. La prenait-il pour une dingue ? Une demeurée, peut-être ?

— Tout va bien, tu peux partir tranquille, ajouta-t-elle. Tout va bien...

Une voix s'éleva alors de l'obscurité, à peu de distance sur le côté le plus obscur de la pente. Une voix indéniablement féminine, mais ferme et claire.

— Adeline, tu es là ? Fini de jouer, ma petite, montre-toi !

Soudain affolé, le garçon tourna la tête, bondit sur ses pieds et prit la fuite, son membre épais tressautant hors de sa braguette alors qu'il tentait de le remiser dans son jean tout en se reboutonnant.

Sidérée, Adeline se remit debout, un peu endolorie mais soulagée. Elle rabattit machinalement sa jupe et jeta d'abord un coup d'œil vers la terrasse. On n'y apercevait plus personne.

— Tout va bien, fit la voix.

Adeline distingua à quelques pas une silhouette penchée, qui ramassait par terre quelque chose, avant de s'approcher.

— Du moins, ça aurait pu être pire, continua la femme en glissant dans la poche de sa veste un objet que la jeune fille n'identifia pas, sur le moment.

L'inconnue était brune et plus grande qu'Adeline, ses yeux délicatement fendus luisaient dans son visage aux traits réguliers. Ses lèvres aussi, qui découvrirent des dents brillantes quand elle sourit.

« Elle me connaît. Depuis quand est-elle là ? se demanda la jeune fille. Tapie dans l'obscurité... à observer. Elle a tout vu... Et ce truc qu'elle a ramassé... Un flingue, ou j'ai rêvé ? »

Submergée par une marée de sentiments contradictoires et rétrospectivement saisie de frayeur, Adeline se mit à trembler comme une feuille. La brune lui toucha la joue, ôtant des brindilles et de la terre. Adeline s'empara de sa main et d'un élan se pressa contre elle. Elle se mit à sangloter contre sa poitrine. La femme la rassura en lui caressant les cheveux.

— J'ai eu du mal à te trouver, mais j'arrive à point nommé, dit-elle. Avec moi, tu n'as rien à craindre. Je m'appelle Valérie. J'espère que tu pourras m'aider...

Adeline se laissa entraîner. La tête lui tournait. Avant qu'elles aient fait dix pas, elle leva le visage et tendit ses lèvres. Valérie n'eut qu'une brève hésitation. Elle l'enlaça et l'embrassa avec fougue.

CHAPITRE II



— Cette histoire, je ne la sens pas, dit le capitaine Aimé Brichot sans quitter des yeux la Mercedes qui sortait du parking du restaurant de luxe situé au bas des Champs-Élysées.

Le commandant Boris Corentin laissa deux voitures s'intercaler entre la Laguna de service du 36 et la Mercedes à l'arrière de laquelle était monté Piotr Rajnin, après avoir pris congé d'Yvan Stasic, au terme d'un repas en tête à tête servi dans un salon particulier. Un souci de discrétion qui intriguait Boris. Il aurait aimé pouvoir « sonoriser » le salon en question, mais la juge Corinne Mauche, même s'il lui faisait les yeux doux, n'aurait jamais autorisé de telles écoutes. On n'avait officiellement et légalement rien à reprocher au citoyen letton Piotr Rajnin, du moins pour le moment...

— Une intuition, Mémé ?

Brichot jeta un coup d'œil à sa flèche. Depuis des années qu'ils faisaient équipe au sein de la prestigieuse Brigade mondaine, les deux hommes se connaissaient par cœur. Les intuitions, c'était plutôt la spécialité de Boris. Souvent fulgurantes, et en grande partie responsables du score incroyablement élevé d'élucidation des affaires qu'on leur confiait. Avec Brichot, le bon sens, la logique et le scrupule professionnel l'emportaient. L'alliance des deux genres de talents faisait de leur tandem le fleuron des Affaires recommandées, la section chargée des enquêtes sensibles.

— Plutôt un mauvais pressentiment, finit par répondre Brichot, sans se formaliser de l'ironie perceptible dans le ton de Boris.

Boris jeta un coup d'œil à son équipier.

— C'est mon tuyau qui te laisse sceptique, Brichot se contenta d'un hochement de tête. Boris reprit :

— Les indices qui fournissent des tuyaux bidon, on connaît ça, pas vrai ?

Brichot acquiesça à nouveau et constata :

— Il prend le chemin de son hôtel.

Ils bifurquèrent derrière la Mercedes, en direction de la Porte Maillot.

— Je vois. Et les tuyaux de mon indic devraient prendre le chemin de la poubelle, c'est ce que tu penses ?

— Je ne connais pas cette personne et je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté au sujet de ce Rajnin, finit par lâcher Brichot.

Boris mit son clignotant. Ils approchaient du grand hôtel où l'homme d'affaires de Riga – capitale de la Lettonie – était descendu durant les quatre jours de son séjour à Paris. Brichot avait fini par cracher le morceau : il était mortifié de n'avoir pas été mis dans la confidence. Boris ne pouvait lui donner entièrement tort. Il allait s'en expliquer quand la radio de bord grésilla.

— Petit bonhomme à grand chef ? fit la voix amusée du lieutenant Géraldine Hébert. On me reçoit dans les hautes sphères ?

— Cinq sur cinq, répondit Boris.

— J'espérais mieux !

— C'est difficile...

— Les chefs ne doivent jamais renoncer à l'impossible, récita sentencieusement leur jeune collègue, qui se trouvait en compagnie de Tardet dans une Laguna semblable à la leur, en train de filer Yvan Stasic, le convive de Piotr Rajnin.

Tardet formait avec le capitaine Rabert l'autre équipe des Affaires recommandées, et Géraldine, depuis qu'elle avait intégré la prestigieuse Brigade, travaillait au gré des besoins avec l'un ou l'autre des tandems d'enquêteurs. Ce samedi soir-là, Boris avait requis tout le monde, sur la foi d'une information qui lui faisait penser que Piotr Rajnin allait enfin justifier l'intérêt que la police lui portait depuis des mois. Rabert étant en congé, Géraldine s'était naturellement jointe à Tardet, et Boris les avait chargés de suivre Stasic, ce qui lui avait valu une pique, déjà :

— Le grand chef se réserve le gros poisson, normal, avait commenté Géraldine. J'espère juste qu'on passera pas la nuit dehors à cavalier pour que dalle derrière le menu fretin !

Tardet avait pouffé et Brichot frisé sa moustache. Boris aurait dû saisir l'occasion pour expliquer pourquoi il accordait tant d'importance à ce dîner improvisé entre les deux hommes. Il ne l'avait pas fait, et maintenant que l'affaire semblait en voie de se dégonfler, il allait devoir endurer d'autres sarcasmes. Il soupira, Stoïque par anticipation. Piotr Rajnin s'extrayait de la Mercedes conduite par son chauffeur-garde du corps et se dirigeait d'un pas tranquille vers son palace.

— Le gros poisson rentre au gîte, annonça Boris dans la radio. Si j'ose dire...

— On aura tout entendu, ce soir ! rétorqua Géraldine.

— RAS, soupira Boris, résigné, en voyant du coin de l'œil Brichot esquisser une moue goguenarde.

C'était, dans la palette de ses expressions, une nouveauté que la fréquentation de leur jeune et délicieuse collègue avait apprise à Mémé : la moue goguenarde, le plus souvent esquissée, rarement ostensible, qui délivrait sans autre commentaire, sauf à la rigueur un bref regard jeté vers le ciel, le sentiment de Brichot quand il jugeait que décidément tout allait à vau-l'eau. Jadis, il aurait fait la remarque qu'ils avaient raté le coche ou même foiré une piste. À présent, il se contentait d'une esquisse de moue goguenarde. À force d'anglomanie, son goût pour *L'understatement* ne faisait que croître et embellir, en proportion inverse des dérives langagières de Géraldine, adepte des formules choc...

— Ça part en couilles, grand chef, on dirait ! balança justement cette dernière dans la radio.

— Au moins, on n'y passera pas la nuit.

— C'est vrai qu'il y aurait mieux à faire ! Mais de notre côté, le menu fretin frétille des nageoires.

— Stasic ?

— Il nage en eaux vaseuses. Là, on est route de la Reine...

— À Boulogne ? Les magasins de moquette doivent être fermés, à cette heure !

— De la Reine-Marguerite, grand chef, compléta Géraldine, le temps de lire un panneau indicateur.

— Dans le bois de Boulogne, alors... C'est plus plausible.

— Surtout pour un homo, ou je me goure ?

— Je crois que tu te trompes.

Ce qui ne manque pas de sel, faillit ajouter Boris, eu égard aux préférences sexuelles affichées par Géraldine. Mais à quoi bon remuer le couteau dans sa propre plaie ? Boris aimait les femmes, Géraldine aussi, c'était un point commun qui ne les réunissait pas, mais il n'en mourrait pas...

— D'abord, reprit-il, le Bois est ouvert à tous...

— Ouais, mais quand même, c'est plus l'heure des enfants, on voit de ces dessins animés, là !... C'est du Tex Avery, pour grands adultes *only* !

Ils entendirent des freins crisser, Tardet pousser un juron.

— Le connard a failli nous emplafonner, avec ses yeux hors de la tête ! s'exclama Géraldine avec un accent de sincère indignation.

— Et le grand couturier ? demanda Boris.

— Qué couturier ? s'étonna tout aussi sincèrement la jeune femme. Un coup moquette, un coup couture, je m'y perds...

— Yvan Stasic, c'est un couturier, pas encore un grand de la haute

couture, mais déjà plus qu'un anonyme.

— Puisqu'on a son blaze, vous avez raison, pour une fois, grand chef !

Géraldine se tut, alors que Boris redémarrait et prenait la direction d'Auteuil par les boulevards extérieurs. Un regard et un hochement de tête échangés avec son équipier avaient résumé la situation et décidé de la suite : Piotr Rajnin, comme chaque soir depuis quatre jours, était rentré se coucher avant minuit à son hôtel, seul... De ce côté-là, ils avaient fait chou blanc. Comme ils étaient tout près, ils allaient rejoindre leurs collègues, et les relever. Si Yvan Stasic faisait un détour tarifé par le Bois avant de rentrer chez lui dans le XV^e arrondissement, cela ne devrait pas les retarder longtemps...

— À part son blaze et la couture, on en sait quoi, du Stasic ? reprit Géraldine.

— Il est croate, de Zagreb, répondit Boris. Il a un passé... On vous rejoint dans dix minutes et on vous libère, ajouta-t-il.

— Je me disais aussi qu'il avait l'air un peu de la jaquette, le mec, mais les couturiers, c'est comme les coiffeurs, non ?

Brichot leva les yeux au ciel.

— Bonjour les préjugés !

— J'ai réveillé Mémé ? rigola Géraldine.

On entendit alors Tardet crier :

— Merde alors, qu'est-ce qu'il fout ?

Il y eut un silence et instinctivement, Boris accéléra. Puis la voix de la jeune femme, sérieuse et précise :

— Le menu fretin vient d'embarquer une fille, au carrefour de la...

— ... Porte de Boulogne, compléta Tardet.

— Devant un restau plutôt bon genre. Elle l'attendait. Jeune, brune, bien sapée. Pas une tapineuse ordinaire. Il file, il va nous semer, j'ai peur !

— J'ai surtout peur qu'il vous ait repérés, dit Boris. Je crois aussi, admit Géraldine. Il nous a bien endormis, l'enfoiré. Il n'a pas pris le périph vers le sud. Il va faire exploser les radars, bon sang !

Tardet indiqua qu'ils arrivaient Porte d'Auteuil et qu'ils avaient perdu de vue le coupé Audi du Croate. Brichot avait pris le micro et intervint, alors que Boris virait sur les chapeaux de roue.

— Inutile de courir des risques, dit-il, s'il vient vers nous, on va le voir passer et on tâchera de s'accrocher, sinon... On est Porte de la Muette, sur les extérieurs...

Une poignée de secondes plus tard, il annonça :

— Le voilà, on a de la chance !

— Un vrai bol de cocu ! s'écria Géraldine.

L'Audi mit son clignotant et s'engagea sur la bretelle du périphérique.

— Il s'engage sur le périph, maintenant, à allure normale, dit Boris en reprenant le micro. On le suit et on se fait discret. Je coupe et je vous tiens au courant une fois à destination.

— Bien reçu, grand chef, cinq sur cinq.

— Qu'est-ce que c'est, comme genre, la Tour rose ? demanda Géraldine en montant à l'arrière de la Laguna.

Elle indiquait du menton la discrète enseigne rose, en forme de donjon, qui ornait la façade de l'établissement, à l'angle de deux petites rues, non loin des Buttes-Chaumont.

L'Audi s'était garée à cheval sur le trottoir, juste en face, avec la bénédiction du portier galonné qui faisait aussi office de voiturier. Stasic l'avait salué en familier des lieux, lui laissant ses clefs avant d'entrer en compagnie de la fille.

Boris s'était arrêté à bonne distance. Pas un espace libre pour stationner et il n'allait pas demander l'assistance du portier, revenu au bout de quelques minutes après être allé garer l'Audi dans un parking réservé, au sous-sol d'un immeuble neuf, deux cents mètres plus bas.

— Il compte rester un moment, avait déduit Brichot.

Lorsque Tardet et Géraldine étaient arrivés, Boris avait demandé à Tardet d'aller se poster sur l'avenue Simon-Bolivar, et proposé à la jeune femme de les rejoindre. Il l'accueillit d'un sourire et répondit :

— Restau branché d'un côté, boîte échangeur de l'autre.

— Récent, chic et très cher, confirma Brichot.

Un couple sortit bras dessus bras dessous d'un immeuble cossu, juste derrière eux, et s'installa en riant dans un gros SUV japonais haut sur roues.

— On peut gravir les Buttes-Chaumont, avec ça ! ironisa Brichot.

— Remercie-les plutôt de nous laisser la place, dit Boris en manœuvrant pour libérer le passage et se garer à son tour.

Il leur fit un petit signe reconnaissant. La femme sourit, enjouée et sexy, son regard allant de Boris à la grosse maison flanquée d'une tourelle à l'enseigne de la Tour rose.

— C'est quasiment une proposition, remarqua Géraldine en regardant s'éloigner le 4 x 4.

Boris montra la porte de l'établissement et l'employé en faction :

— Il ne nous laissera jamais entrer.

— On ne peut pas s'échanger quand on est en nombre impair ? s'étonna Brichot, faussement naïf.

— Je ne suis pas assez bien sapée, c'est ça ? répliqua Géraldine au coup d'œil de Boris.

— Jean, tee-shirt et blouson, énuméra-t-il, je crains qu'il trouve ça pas assez sexy ! On n'est pas dans le Marais, ici.

L'allusion aux bars gays qu'il arrivait à Géraldine de fréquenter la fit rougir, ce qui eut pour effet de faire ressortir ses taches de rousseur.

— Ici, c'est plus fermé, précisa Boris en se retournant vers la rue.

— Et même parfois administrativement fermé, ajouta Brichot. Trois mois l'hiver dernier, si je me souviens bien.

— Commission d'hygiène et sécurité ? supputa Géraldine, soulagée de revenir sur le terrain professionnel.

— Overdose dans les toilettes. Une fugueuse, majeure depuis deux mois.

La jeune femme siffla entre ses dents.

— Ils s'en sont bien tirés, enchaîna Boris. Relations haut placées. Clientèle influente. Si un jour cela tourne vraiment mal, ils iront se mettre au vert un an, deux ans, aux Seychelles ou aux Caïmans, et réapparaîtront à Paris ou à Nice, blancs comme neige...

Les trois policiers poussèrent le même soupir fataliste.

Tardet se fit connaître sur la radio de bord et les informa :

— Je suis au coin de Bolivar, commandant. En double file. Pas moyen de se garer, dans le quartier, mais tant pis. Qu'est-ce que je fais ?

Boris consulta sa montre. Il était minuit et demi. Il eut un haussement d'épaules et répondit :

— Vous pouvez rentrer au bercail, lieutenant. Pour ce soir, je ne suis pas sûr qu'on aura autre chose à se mettre sous la dent. Désolé pour le dérangement.

— O.K., commandant, pas de problème. Bonne nuit à tous !

Ils allaient couper la liaison, quand Tardet ajouta :

— Au fait, commandant, si je peux me permettre...

— Oui... ?

— Ce Stasic, on n'a pas eu le temps d'en parler, mais il est dans le collimateur des Stups, vous savez ?

— Je sais, oui, confirma Boris. La Tour rose aussi. Qui vous l'a dit ?

— Le capitaine Rabert m'a parlé de ça il y a à peine une quinzaine, vers la fin août. Rapport à la plainte d'une fille, un mannequin, qui accusait le Croate de violences. Elle a retiré sa plainte et les Stups ont fait savoir qu'ils avaient Stasic à l'œil, qu'il valait mieux le laisser tranquille pour ne pas l'alerter.

Boris réfléchit un instant.

— Ça confirme mes infos, dit-il. On fera le point lundi matin.

Tardet éteignit sa radio sur un dernier bonsoir et Boris se tourna vers ses équipiers :

— Nous, on peut faire le point tout de suite, si personne n'a sommeil. Ou bien on s'en tient là ?

— Oh non ! s'écria Géraldine, je veux savoir le fin mot de ce micmac ! Marre de bosser à l'aveugle !

Brichot tirailla sa moustache et renchérit :

— Je trouve tout ça encore un peu flou, mais je sens mieux le menu fretin que le prétendu gros poisson, finalement. Le hotu sournois est plus convaincant que le requin paresseux...

Boris hochla la tête et en convint :

— On peut se tromper. Rajnin n'est peut-être pas blanc-bleu, mais Stasic encore moins, et c'est lui qu'on va cibler en premier lieu.

Géraldine, les yeux verts arrondis comme des soucoupes, laissa tomber :

— C'est vraiment dimanche ! La fable du hotu et du requin, et en plus, voilà que le grand chef reconnaît s'être peut-être trompé.

Boris allait répondre, quand un taxi les dépassa et fit devant la Tour rose une brève halte, le temps de déposer un trio composé de deux filles immenses, une Blanche très blonde aux longs cheveux lisses et une Noire aux tresses artistiquement dressées en éventail, et d'un homme âgé qu'elles encadraient et soutenaient. Le portier leur fit maintes courbettes.

— Le nombre impair n'est donc pas contre-indiqué, releva Brichot.

— Ni le grand âge, ajouta Géraldine en observant le trio.

En fourreaux très courts et très décolletés, sous des capes déjà prêtes à tomber de leurs épaules, les deux filles aux silhouettes de top modèles observaient la rue avant d'entrer et semblaient ne pas en revenir de se trouver dans une vraie ruelle du XIX^e arrondissement, et pas dans un studio de cinéma. Géraldine s'exclama tout à coup :

— Hé, je les ai déjà vus quelque part, ces trois-là...

— Sur les murs, non ?

— Exactement, Mémé, les filles sur de grandes affiches pour du parfum... Et le vieux, à la télé ! Je le voyais moins décati !

L'animateur vedette et les deux mannequins disparurent à l'intérieur de la Tour rose et Géraldine dut reconnaître que sa tenue n'était pas appropriée pour tenter de les suivre.

— Mais une carte de police ouvre toutes les portes, la rassura Brichot.

— On manque de motif pour faire une descente, regretta-t-elle ; à moins que le grand chef ait des révélations à nous faire...

— Rien qui justifie qu'on intervienne ès qualités, prévint Boris avant de résumer : L'information qu'on m'a communiquée cet après-midi disait que

Rajnin avait ce soir un dîner très important avec un type louche, Yvan Stasic. La seule rencontre qui n'était pas prévue dans son emploi du temps à Paris... Quand j'ai découvert que Stasic était cité dans plusieurs enquêtes des Stups, j'ai supposé que notre Letton avait une faiblesse pour la drogue, et que faute de le coincer sur le terrain de la prostitution, on avait une chance de ce côté-là.

Brichot hocha la tête et remarqua :

— Ce n'est pas parce qu'il est rentré se coucher que l'hypothèse est à écarter...

— N'empêche que depuis le temps qu'on l'a à l'œil, il n'a rien fait qui nous autorise à le chatouiller !

La conclusion de Boris fut suivie d'un long silence. Piotr Rajnin dirigeait à Riga une entreprise prospère de prêt-à-porter. Il avait commencé dans le bas de gamme genre surplus des armées soviétiques, puis une fois à la tête d'une chaîne de magasins bien implantée dans les pays Baltes, il s'était diversifié, essaimant en Europe de l'Ouest, rachetant des concurrents, lançant des lignes de vêtements de plus en plus chic, franchisant des dizaines de boutiques.

Le soupçon qui pesait sur lui datait de fin 2006, quand il avait été arrêté par la police allemande dans un chalet de la Forêt-Noire. Drogue, matériel pornographique, call-girls... le tableau des turpitudes était complet, mais l'affaire, au bout de quelques mois, s'était dégonflée, et moyennant le paiement d'une forte amende, l'entrepreneur letton s'était débarrassé de ce boulet. N'empêche qu'Interpol gardait à son sujet des rapports concordants à propos d'une filière balte de prostitution de luxe qui avait tenté de transformer Riga en lupanar à la mode, avec ramification dans le cinéma porno. Depuis dix-huit mois que Rajnin snobait l'Allemagne pour jeter son dévolu sur la France, les radars policiers s'étaient braqués sur lui. Mais sans rien mettre au jour. À croire que la réputation sulfureuse du bonhomme était pure invention policière.

— Un homme d'affaires dans le prêt-à-porter qui dîne avec un couturier, ça paraît logique et innocent, non ? plaida Géraldine, se faisant l'avocat du bon Dieu.

— Si on s'en tient aux apparences, c'est sûr, concéda Boris.

— Mais tu as l'intuition qu'il y a anguille sous roche, insista Brichot. On t'a aiguillé sur Rajnin et c'est Stasic qui sort du chapeau. Marrant, non ? Une filière lettone de call-girls, ou une filière croate de came ? Pourquoi pas une connexion entre les deux ?

Boris resta un moment perplexe, puis fit claquer ses doigts ;

— Comme tu dis, Mémé, on m'a aiguillé sur l'un et je me retrouve aux basques de l'autre ! Tu en déduis quoi, pour ta part ?

Brichot tarda à répondre. C'est Géraldine qui lança, derrière eux :

— Qu'on te mène en bateau, mais pas dans n'importe quelle direction !

Les cheveux blonds peroxydés coupés court, avec sur la nuque une petite natte brune en queue-de-rat, Yvan Stasic ne passait pas inaperçu. D'abord, à cause de sa haute taille et de son visage de play-boy latin, plutôt viril, auquel des yeux sombres brillants donnaient du piquant. Ensuite, parce qu'il portait des bagues, un diamant incrusté dans le lobe de chaque oreille et, sous une redingote en cuir souple somme toute banale, un ensemble chemise violine à jabot et jodhpur assorti tel qu'on en voit porté dans les défilés de mode, mais le plus souvent par des filles longilignes.

Entre virilité et féminité, Yvan Stasic aimait jouer des contrastes et entretenait par son apparence une ambiguïté qui pour beaucoup ajoutait à son charme. Dans le boudoir tendu de tissu rouge sang et décoré de nombreux miroirs, il y avait d'ailleurs autour de lui autant d'éphèbes que de filles. Tous des habitués de la Tour rose. Sauf la brune en compagnie de laquelle Stasic était arrivé, et qui en tant que nouvelle avait eu droit, de la part du groupe d'admirateurs du couturier, à une sorte de bizutage en règle.

Elle s'appelait Béa, faisait des petits boulots dans le métier de la mode en attendant de décrocher un vrai job, et elle avait écarquillé les yeux en voyant le décor, les glaces et les lumières, les miroirs et les gravures aux murs. Encore n'avait-elle pas été conduite dans les salons très privés réservés aux initiés, où des équipements sophistiqués comblaient les amateurs de plaisirs sadomasos.

Stasic n'était pas sûr que Béa tienne le choc, là-haut dans les étages de la tourelle transformée en donjon. Elle avait déjà fort à faire à cet instant pour affronter les assauts conjugués de Chris et de Walther, de beaux culturistes jeunes, imberbes et généreusement dotés par la nature entre les bras desquels Stasic avait, à peine entré, poussé Béa.

« Une nouvelle à essayer » : on s'était passé le mot, d'un box et d'un salon à l'autre, et les candidats s'étaient pressés, dissipant en un clin d'œil les illusions de la jeune fille, qui s'était crue un peu trop vite l'élue et pourquoi pas la favorite du couturier.

Goguenard, ce dernier la voyait aux prises, sur un grand lit rond ceinturé de miroirs, avec ses favoris à lui. Walther enfilait la brune en levrette, veillant bien, pour la galerie, à faire émerger complètement, à chaque va-et-vient, son sexe mince et très long, à la hampe recourbée. Puis il propulsait Béa, d'un coup de reins ample et profond, sur la queue plus massive de Chris. Elle l'avalait jusqu'au fond du gosier, hoquetant, bavant et s'étranglant quand le métis, d'une main sur la nuque, lui maintenait le front contre son pubis, et lui décochait d'autres coups de reins, brefs et saccadés.

Béa n'avait plus le loisir de jeter vers Stasic des coups d'œil énamourés, en quête d'encouragements. Une fille était venue contre elle et lui trayait les

seins, qu'elle avait rebondis et bronzés, avec des bouts couleur de grains de café. Béa ne pouvait donc pas voir Stasic en train de se faire sucer par une mince Asiatique, tout en discutant à bâtons rompus avec un couple.

Le couturier était le seul à avoir conservé ses vêtements, y compris sa redingote dont il tenait les pans rejetés autour de sa taille, en avançant le bassin pour permettre à la fille agenouillée de cajoler ses attributs. Elle les avait extraits par la fente du jodhpur et les tenait dans ses mains en coupe comme une offrande.

Stasic n'était pas insensible à ce genre d'attention, ni au spectacle qu'il offrait, dans les miroirs, accentuant sa pose de toréador et bavardant tout en laissant son adoratrice, qui connaissait ses goûts sur le bout des doigts et de la langue, gober ses couilles ou lui léchouiller le périnée, l'avaler jusqu'à la racine ou lui mordiller la base du gland. La femme du couple, une rousse plantureuse à la peau très fine et blanche, s'en tortillait d'admiration, ouvrant la bouche comme une carpe hors de l'eau chaque fois que les doigts qui la fouillaient évasaient un peu plus l'orifice très souple de ses reins. Ceux de son mari ou ceux du couturier, elle avait du mal à les distinguer...

Un cri soudain attira à nouveau l'attention sur Béa, mais ce n'était que l'effet du membre de Walther forçant le même passage, moins souple et frayed dans son cas, et s'enfonçant impitoyablement, sans lui faire grâce d'un demi-centimètre... Les plaintes de la fille se muèrent en sanglots, vite étouffés contre le ventre musclé de Chris.

— Je la connais, la nouvelle, dit alors l'homme distingué aux cheveux grisonnants qui discutait chiffons avec le Croate.

Il se pencha de côté pour mieux observer Béa, échappant à la main de la rousse crispée sur son membre. Il s'approcha même du lit, comme pour mieux apprécier les contorsions de la brune entre les deux hommes qui ne lui laissaient aucun répit. Plutôt que sur son visage sillonné de larmes, il fixa ses reins creusés, où elle portait un tatouage. Walther tenait la croupe cassée très haut, accentuant la cambrure naturelle de Béa, et l'emmanchait à fond.

L'homme distingué revint vers Stasic avec un mince sourire.

— Vous voulez bien me la mettre, Yvan ? entendit-il sa compagne soupirer, en se tortillant plus fort, les genoux fléchis et tremblants, sur les doigts du couturier.

— Quoi, ma chère ?

— Sa queue..., répondit la rousse en fixant l'engin luisant de salive que l'Asiatique recrachait avec une lenteur exaspérante. Je la veux... dans... entre...

Le mouvement plus vif des doigts joints lui causa un spasme. Son

compagnon lui pinça le bout des seins pour l'aider à trouver les mots précis. Il tenait à ce qu'elle les prononce. Elle y parvint entre deux halètements.

— Dans le cul, murmura-t-elle d'une petite voix chavirée. À fond... dans mon cul !

L'Asiatique replongea sur le membre avec une ardeur qui prouvait que ce manège l'excitait. L'homme fit un clin d'œil à Stasic et proposa :

— Si vous lui faites ce plaisir, je vous dirai où j'ai déjà vu la nouvelle. Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

— Béa, répondit le Croate, intrigué, en repoussant doucement l'Asiatique. Approche un tabouret, Liu, demanda-t-il à celle-ci, tu lui tiendras les mains.

Malgré le ton de plaisanterie, la rousse frissonna, lorgnant sur le sexe raide qu'elle convoitait. Obéissant à un signe de Stasic, elle se jeta dessus d'une bouche vorace, tandis que l'Asiatique apportait près d'eux un tabouret rembourré muni de sangles...

Sur le lit, Walther et Chris avaient interverti leurs places, le maquillage délayé donnait au visage de Béa un aspect gothique qui plaisait beaucoup aux spectateurs.

— Vous faites bien des mystères, Marc, reprit le couturier en fixant l'homme grisonnant.

— Vous serez surpris, je parie, répliqua celui-ci en observant la rousse avec attendrissement.

Elle engloutissait entièrement le membre.

— Elle est capable de véritables prouesses, ajouta-t-il, en lui caressant les reins.

— Disposez-la vous-même ! s'impatienta le Croate en retenant un gémissement, car la femme se révélait une redoutable goule.

— Allons, Soizic, tu vas lasser notre ami, fit Marc en la tirant en arrière.

En un tournemain, il eut placé sa compagne, et ne laissa même pas à Liu le soin de boucler les sangles. Marc avait à l'évidence une longue habitude. Soizic moins, car elle était nettement plus jeune, mais elle était douée et avide d'apprendre.

Elle se retrouva à plat ventre sur le tabouret, les seins dans le vide, les poignets attachés aux pieds du siège.

— Pas les chevilles ? questionna Liu en voyant Marc négliger les autres sangles.

— Quand elle se sera un peu fatiguée, répondit Marc.

Stasic s'en fichait. Il était juste à la bonne hauteur, pour profiter à sa guise de la rousse. Pour le plaisir, il ajusta lui-même la sangle de la taille, serrant fort. Soizic se cambra et chercha l'air, bouche grande ouverte. Ses opulentes boucles rousses retombèrent devant son visage. Elle exhibait ainsi avec une

extrême indécence son beau cul blanc et son sexe rose, ses orifices dégagés et béants. Liu s'était déjà glissée sous elle, assise par terre, pour s'occuper de ses seins.

Le Croate s'admira dans les miroirs, et sans prêter attention à Marc, dont il n'aimait pas trop les façons hautaines, il embrocha la croupe laiteuse, d'un élan. Soizic poussa un râle profond et jouit très vite, tant elle était excitée et trempée. Elle ne fut pas longue à voler la vedette à Béa, surtout quand Stasic se mit à lui asséner sur les fesses des claques bruyantes qu'elle punctua de cris sourds.

Devenu le point de mire, Stasic se déchaîna, oubliant la confidence promise par Marc. La rousse était un morceau de roi, et à la Tour rose, il était le roi... À cette idée, il jouit au fond des reins de Soizic, puis se retira et laissa la place vacante, conviant les amateurs à l'investir, d'un geste de grand seigneur invitant à partager son butin. Il entraîna Marc à quelques pas.

— Elle en valait la peine, mais je n'aime pas qu'on me force la main, lui dit-il. Qu'est-ce que vous vouliez m'apprendre, à propos de Béa ?

Marc hocha la tête en observant Soizic subir les assauts d'un autre homme. Elle était capable d'en épuiser plus que n'en contenait la pièce.

— Je l'ai baisée dans le même genre de soirée qu'ici, répondit-il. Mais à Toulouse, chez une amie chère.

— Et alors ?

Sur le lit, Béa avait le visage enfoui entre les cuisses d'une grosse femme à la toison si exubérante qu'elle atteignait presque son nombril. Un homme fluët au sexe rose la pistonnait à une cadence de métronome. Un autre se faufilait sous elle pour tenter une double pénétration.

— J'espère que vous ne lui confiez pas vos secrets, mon cher Yvan.

Stasic toisa l'homme distingué qui s'était présenté comme un fan de ses créations, et les connaissait en effet, ainsi que le milieu de la mode, aussi bien qu'un professionnel. Le Croate ne l'avait jamais vu ailleurs, et la Tour rose n'était pas le genre d'endroit où l'on décline son identité et son CV lorsqu'on fait connaissance.

— Pourquoi ? Je devrais m'en méfier, à votre avis ? demanda-t-il avec brusquerie.

— Elle avait là-bas des relations étroites et intimes avec un flic, lâcha Marc du même ton. Une femme... Au moins commissaire...

— C'était quand ?

— L'hiver dernier encore, assura Marc en enregistrant la réaction de Stasic.

Le couturier serrait les dents et le sang s'était retiré de son visage.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. J'ai même vérifié le tatouage qu'elle porte au bas des

reins. Un genre de libellule... Quand je l'enculais, elle s'envolait ! Charmant ! Elle est agréable à pratiquer, mais n'arrive pas à la cheville de Soizic, si vous voulez mon avis !

Le Croate fusilla Marc du regard et s'éloigna sans un mot de plus. Il quitta le boudoir, sortant déjà de sa poche son téléphone portable.

Marc contempla un instant Béa, que sa partenaire retenait dans sa jungle intime tandis que les deux hommes s'étaient enfin synchronisés pour la prendre ensemble. Il se rapprocha de Soizic, qui jouissait sans discontinuer sous les coups de boutoir des culturistes qui se succédaient en elle. Ils étaient quatre à l'entourer et elle délirait. Marc eut une moue satisfaite et quitta à son tour la pièce, en quête du bar. Il avait soif. Il entendit au passage, dans un renforcement, la voix basse mais vibrante de colère de Stasic qui disait dans son portable incrusté de diamants :

— Tu m'as fait cadeau d'une fille qui bave chez les flics, Piotr ?

CHAPITRE III



Dans le hall d'entrée de la villa Albera, c'était l'heure des adieux pour la plupart des invités. Les notables, les vieux, les « chers amis » qu'on ne voyait qu'une fois par an. Justine Caminade parvenait à sourire en serrant les mains et en remerciant pour les compliments qu'on lui faisait au moment de prendre

congé. Sourires mécaniques, formules toutes faites. Elle remplissait néanmoins avec conscience ses devoirs de maîtresse de maison.

Son fils cadet Clément-Alexis s'y essayait lui aussi, avec un certain succès. Du haut de ses seize ans montés en graine, il palliait au pied levé l'absence de son père, et gratifiait les partants de petits mots courtois, souhaits sincères et au revoir émus. Un vrai singe savant, arborant cravate club, Weston et Rolex. Comme il avait raccompagné jusqu'à l'extérieur Monsieur le Conseiller général et son épouse, il revint auprès de sa mère, la vit seule et un peu désespérée au milieu du hall, les traits encore crispés par un rictus qui passait, en ces circonstances, pour un « aimable sourire », quoique un peu fatigué.

Clément-Alexis devança sa question :

— Je ne sais pas où il est passé. Avec Vignon, j'imagine, ils discutaient au bout de la terrasse tout à l'heure. Les affaires, sans doute.

Justine Caminade avait un peu plus tôt trahi la colère qui bouillait en elle d'être abandonnée par son mari et de devoir assumer seule ces assommantes obligations d'hôtesse. Clément-Alexis, qui ne prenait rien à la légère, avait cherché en vain son père.

— Dufour les a vus rentrer tout à l'heure, ajouta-t-il, d'un ton d'enquêteur qui fait son rapport.

— Nous nous sommes finalement très bien passés de lui, non, dit Justine Caminade en détournant le regard pour que son fils n'y voie pas la lueur que le nom de Dufour y avait allumée. Tu m'as bien rendu service, merci, mon chéri...

Clément-Alexis se dandina d'un pied sur l'autre.

— Je devrais peut-être demander à Adeline de baisser le volume de la musique, c'est assourdissant, à la fin...

Le regard de Justine se fixa sur un point du hall, derrière son fils.

— C'est ça, veille sur ta sœur, et vérifie que Joachim est bien là où il doit. Tous ces jeunes autour de la piscine qui ont trop bu, je ne voudrais pas qu'il arrive un accident. Surtout pas ce soir...

Joachim était le majordome qui toute l'année avait la responsabilité de la bonne marche de la villa Albera. Clément-Alexis faillit faire une remarque, mais l'idée d'aller rôder autour du bassin, d'épier les couples, de reluquer les filles et d'enregistrer les propos qui s'échangeaient le poussa à s'en aller rapidement sans poser d'autre question. Justine Caminade attendit qu'il ait disparu en direction de la terrasse et du parc pour pousser le soupir de soulagement qu'elle retenait depuis longtemps. S'assurant que plus personne alentour ne sollicitait ses attentions, elle traversa le hall désert pour gagner le renforcement où elle avait repéré la haute silhouette maigre et l'abondante chevelure poivre et sel de Lionel Dufour.

Un couloir discret partait de là, qui desservait d'un côté un escalier menant au sous-sol de la villa, de l'autre une suite de pièces de service dans le prolongement de la vaste cuisine.

Dufour y attendait Justine. Il inclina la tête et salua d'un sourire carnassier son arrivée.

— Enfin débarrassée des corvées mondaines...

Elle acquiesça, la gorge sèche. Le timbre de voix de Dufour, un peu rauque et voilé, lui faisait toujours cet effet. Sa façon aussi de la fixer. Elle s'arrêta à quelque pas de lui.

— Bruno s'est défilé, mais le jeune Clément-Alexis est dévoué... et très doué. Tellement bien élevé ! On lui donnerait le bon Dieu sans confession !

Le ton du banquier était ironique, en d'autres circonstances, Justine Caminade s'en serait offusquée et aurait réagi. Au palais de justice, elle était réputée et crainte pour ses cinglantes reparties. Mais elle se contenta d'un haussement d'épaules et tendit la main vers la bouteille de champagne entamée que tenait Dufour.

— Je le soupçonne de bien cacher son jeu, continua ce dernier. De dissimuler sous ses trop bonnes manières des abîmes de vice !

Comme il tardait à la lui donner, Justine s'empara de la bouteille et, la tenant par le col, but au goulot. Si précipitamment qu'elle s'étrangla, répandit du champagne sur les plis de sa robe et sur le carrelage, en recracha même un peu à ses pieds. Dufour salua l'incident d'un rire bas. Maître Caminade, en robe du soir et escarpins, hoquetant comme une ivrogne au détour d'un couloir dérobé...

Il lui donna une petite tape dans le dos, en profita pour l'attirer contre lui, d'une main plaquée sur ses reins.

— Je me demande d'où Alexis tient tant d'hypocrisie, lui murmura-t-il à l'oreille, mordillant le lobe.

Justine détourna son visage, mais ne se déroba pas.

Au contraire, elle pressa son ventre contre celui de Dufour. Elle but une autre gorgée alors qu'il lui pelotait les fesses, froissant le satin qui crissait de sa robe longue.

— Clément-Alexis, rectifia-t-elle en hochant la tête. Il est capable de vous provoquer en duel si vous amputez son prénom.

— Je parie qu'il est en train de mater en douce les filles qui nagent dans la piscine.

— Grand bien lui fasse ! Vous êtes trop bavard, comme d'habitude, Dufour.

— Où voulez-vous en venir, Maître ?

— Vous devriez savoir ! La porte derrière vous, s'il vous plaît...

Elle lui échappa, ouvrit la porte en question, qui donnait sur une réserve. Des étagères étaient garnies de pots de conserves et de diverses provisions. À l'autre bout, une autre porte communiquait avec l'office, et au-delà on rejoignait la cuisine, où s'activait à ranger et à laver le personnel engagé pour le cocktail.

La porte refermée, Dufour fit mine d'inventorier les bocaux de cèpes et les terrines de gibier. Derrière lui, Justine tapa du pied, agitant la bouteille presque vide.

— Toujours pressée ! ricana le banquier en passant derrière elle.

Il abaissa les épaulettes de sa robe, dénudant sa gorge très blanche.

— Nous avons le temps, non ? dit-il en s'emparant de ses seins.

Il les libéra du bustier, les soupesa dans ses mains en coupe. Justine Caminade avait une belle poitrine ne montrant aucun signe d'affaissement, malgré les années. Des seins généreux et sensibles. Leurs pointes très brunes se raidirent entre les doigts qui les étiraient. Dufour savait les traiter et les maltraiter avec une science qui à elle seule amenait Justine à l'orgasme, quand elle était très excitée.

C'était le cas, car les premiers élancements provoquèrent instantanément des frissons et des tremblements. Dufour parut très satisfait, mais cessa son manège et s'écarta.

— Bruno est en bas avec Vignon, dit-il en observant Justine qui se tortillait sur place, les seins gonflés, la bouche entrouverte.

D'un geste négligent, il fit sauter quelques boutons-pressions dans le dos de la robe.

— Nous avons donc tout notre temps, insista-t-il. Ils n'en auront pas fini de sitôt. Enlève ça.

Justine rougit. Pas du brusque passage au tutoiement, ni à cause du ton autoritaire. Mais parce qu'elle savait ce que signifiait l'allusion de Dufour. Celui-ci insista sans vergogne :

— Ils traitent leurs affaires en toute discrétion, avec leurs invités.

Justine aurait voulu jouer l'étonnée, demander ingénument à Dufour ce qu'il allait imaginer. Mais impossible de donner le change. Le cou et la poitrine empourprées, elle se mordit la lèvre, incapable de prononcer une parole.

— Tu l'enlèves, à la fin ? s'énerva Dufour en lui pinçant un téton.

La robe du soir tomba à terre. Justine l'enjamba, jetant un coup d'œil vers la porte de communication derrière laquelle s'entendaient des voix. Elle s'avança à l'abri d'une rangée d'étagères et se retourna, faisant face au vieil homme. Elle écarta les bras et resta immobile, les yeux sagement baissés. En soutien-gorge mauve à balconnets, porte-jarretelles assorti et bas noirs, les escarpins à brides la grandissant, elle donnait d'elle une image qui plaisait à

son amant, et contrastait violemment avec celle qu'on lui connaissait. Dufour ramassa la sage robe du soir et la roula en boule sur des terrines de sanglier dans des pots en verre. Puis il toucha le bas-ventre nu et bombé, seulement habillé par une courte toison taillée en triangle, d'un noir de jais.

— Je m'en doutais, dit-il.

Justine creusa le ventre, écartant les cuisses en frissonnant.

— Fais-moi jouir..., balbutia-t-elle.

— Tu as vu les invités ? demanda-t-il en enfouissant ses doigts loin dans la fente trempée.

Elle secoua la tête, les joues écarlates et le souffle court. Agrippa des deux mains la traverse en métal d'une étagère, quand plusieurs doigts joints coulissèrent en elle, tournant et plongeant.

— Des putes espagnoles, je parie, reprit Dufour.

Il tira le soutien-gorge pour dégager complètement les seins et les palpa durement de sa main libre.

Justine tressaillit, mais ce n'était pas seulement à cause du spasme qui lui nouait le ventre.

— Des Espagnols ? bredouilla-t-elle.

Le banquier retira sa main, recula d'un pas. Haussant un sourcil, il dit avec une désinvolture feinte :

— Espagnols mâles ou femelles, il y avait bien un gros 4x4 immatriculé à Valence, là-dehors, non ?

L'inquiétude qui passa dans le regard de l'avocate n'était pas feinte, elle. Dufour savoura le trouble qu'il avait semé. Puis il saisit à pleines mains les beaux seins encore fermes de Justine Caminade et les pétrit, tordant les pointes et les malmenant jusqu'à lui tirer des larmes.

— Tu tâcheras de te renseigner, lui souffla-t-il en pesant sur ses épaules.

Elle fut bientôt à genoux devant lui sur le sol de ciment, étouffant ses plaintes contre la bosse proéminente du pantalon de Dufour. Elle avait les seins à vif, des élancements dans tout le corps. Une envie de jouir lancinante.

Il insista, mielleux et content de lui :

— C'est sous ton toit que ça se passe, pas vrai ? Chez toi...

Les yeux noyés d'un plaisir trouble, elle entreprit d'extraire le sexe long et nouveaux. Quand elle l'enfonça dans sa bouche, il pesa sur son crâne et dit au-dessus d'elle :

— Prends ton temps. Avant de conclure, il faut plaider, Maître...

Tel qu'il apparaissait au visiteur non averti, le sous-sol de la villa Albera

n'avait rien à offrir que de banal. Grand, fonctionnel, il s'étendait sur une surface qui représentait la moitié de celle de la villa. Les garages étaient indépendants, une cave à vins creusée sous le flanc du massif en constituait la seule excroissance.

Juste en face de la porte blindée qui protégeait les grands crus de Bruno Caminade, une autre, ordinaire, permettait d'accéder à un local technique exigü et encombré. C'était là, cachée derrière une simple façade de placard, que se dissimulait une autre porte blindée, à l'ouverture commandée par un pavé numérique. Un appartement secret était aménagé derrière, sous la vaste terrasse et jusqu'en bordure de la piscine. C'était là que Bruno Caminade avait entraîné son ami Vignon, à la rencontre de leurs invités. Des Espagnols, ainsi que l'avait deviné Lionel Dufour...

Ils étaient deux dans l'antichambre, au bas d'un escalier assez raide. Des gardes du corps, assis dans des fauteuils de part et d'autre de la porte menant à la pièce principale. Le plus âgé s'était levé à l'entrée des deux hommes. Il connaissait Caminade, mais pas Vignon.

— C'est mon associé, avait dit Bruno en guise de présentation.

Le deuxième garde avait fait un signe de tête à son collègue, qui à son tour avait indiqué d'un geste à Vignon d'écarter les bras et de se retourner.

— C'est comme si tu prenais l'avion, avait plaisanté Caminade en adoptant lui aussi la pose, bien qu'on ne lui eût pas demandé.

Détecteur de métaux et palpation rapide : le type à la moustache drue avait tout d'un professionnel. Sidéré par ce luxe de précautions, et un peu vexé, Vignon avait maugréé.

— Ils charrient un peu, tu ne trouves pas ? On est potes, ou...

— Laisse tomber, c'est la règle, chez eux, avait dit Caminade.

Le moustachu, impassible, à croire qu'il n'avait rien entendu, s'était rassis, non sans laisser voir à Vignon l'arme qu'il portait sous son blouson, dans un holster d'épaule. Il avait en trois mots fourni le résultat de son examen :

— *Esta muy bien...*

L'autre s'était levé son tour. Un grand frisé au visage en lame de couteau, avec un tatouage sur le cou. Avant de leur laisser le passage, il avait toisé Vignon et dit en français, avec un mince sourire :

— Partenaires. Pas potes, *señor* Vignon, partenaires.

Détournant les yeux, Vignon avait aperçu, suspendus dans un vestiaire, à côté de la porte, des vêtements de femmes. Et en dessous, des chaussures, des sacs à main.

— Les partenaires ont le privilège de pouvoir entrer sans se mettre à poil, avait ricané Caminade en voyant l'expression interloquée du gros homme.

— Pas les potes ?

Avec un petit rire, le tatoué avait ouvert le battant et précisé :

— Pas les putes, *señor*...

Le studio secret de Bruno Caminade couvrait une petite cinquantaine de mètres carrés enfouis sous terre, une sorte de bunker ou d'abri antiatomique climatisé permettant de rester coupé du monde pendant aussi longtemps qu'on avait de vivres.

Une étrange lumière bleue mouvante éclairait la paroi du fond, et avant même de s'arrêter aux occupants de la pièce principale, le regard se portait sur ce mur vivant, qui diffusait, à la manière d'un écran de cinéma, une lueur d'aquarium. Mais l'image qu'on distinguait en s'approchant n'émanait pas d'un projecteur, et ce qu'on avait pris pour un écran se révélait être, quand on atteignait le périmètre éclairé, un vaste miroir.

Ce n'était pas la première fois que Vignon venait là, mais il était toujours autant fasciné. D'autant que plusieurs corps évoluaient de l'autre côté du mur transparent, batifolant et nageant dans l'eau bleue de la piscine...

Arturo Baltran, quant à lui, qui avait découvert les lieux en fin d'après-midi, n'en revenait toujours pas. Ses cent vingt kilos avachis dans un profond canapé de cuir, il ne se lassait pas du spectacle des nageurs s'ébattant à portée de main, inconscients qu'on les observait, à travers le mur de verre transparent. Eux ne voyaient, pour ceux qui s'en montraient curieux, qu'une paroi latérale en pavés de verre opaques permettant, grâce aux lampes judicieusement réparties, des jeux de lumière vaguement psychédéliques. Inutile d'avoir abusé du shit et des alcools pour planer en nageant dans ce kaléidoscope. Du côté opposé, les spectateurs avaient l'impression que les corps aveugles étaient attirés vers eux comme des phalènes par un projecteur. Aspirés par leur regard. Même quand ils n'étaient pas nus, l'effet était très suggestif, d'une impudeur saisissante. Et souvent, ils étaient nus.

Quand il avait compris le subterfuge, et apprécié par gestes et mimiques la prouesse technique, l'Espagnol avait éclaté de rire et s'était écrié en montrant une jolie sirène ondulant sous son nez dans le plus simple appareil :

— Comme chez les flics ! Mur sans tain !

Et son bras droit, le sec et glacial Javier, de renchérir :

— Mais on est du bon côté, ici !

Javier parlait français nettement mieux que son patron. Il avait dans la tête une calculette, sur les reins, dans un étui de ceinture, un pistolet automatique 9 mm, et une façon de s'adresser aux filles qui leur fichait la trouille.

Vignon croisa son regard, bizarrement délavé dans un visage au type méditerranéen prononcé, et instinctivement passa au large. Javier le salua d'un imperceptible hochement de tête. Assis à l'écart, il avait l'œil à tout. Assises côte à côte sur une banquette, non loin de lui, deux des filles se tenaient à carreau, nues et disponibles. Une brune à la forte poitrine, avec des piercings et une grosse bouche rouge luisante, et une liane blonde au visage de poupée

avec des anneaux au bout des seins. Elles avaient l'air d'élèves au piquet...

Arturo suivait toujours les évolutions aquatiques d'un groupe de jeunes gens, avec plus d'attention qu'il n'en accordait à la troisième fille, agenouillée entre ses larges cuisses et occupée à le sucer. Elle était nue elle aussi, elle avait le crâne rasé et des yeux de chat. Elle s'appliquait, avec des clappements humides et des jeux de langue, des aspirations profondes et des agaceries habiles. Mais l'Espagnol bavait d'envie et écarquillait les yeux en fixant une blonde flottant dans la piscine, une main nichée entre ses cuisses, qui à intervalle régulier dérivait jusqu'au mur, pliait les genoux pour se relancer d'une détente et exhibait, le temps d'un clin d'œil, une chatte renflée et dodue, imberbe, à l'entaille rose profonde...

Arturo s'avisa enfin de l'arrivée de Caminade, dévisagea Vignon d'un regard acéré et décida, après une brève hésitation, de se lever pour le saluer.

— Henri, mon associé, dit Caminade.

On ne citait que des prénoms.

Arturo repoussa la fille d'une main, comme on chasse un animal trop familier, et s'extirpa du canapé. La quarantaine, bâti en force, la tignasse noire en bataille, il dominait les deux hommes d'une tête. Nullement gêné par le membre court et massif qui se dressait, luisant de salive, sous les replis de son ventre, il dégageait une impression de force brutale, d'énergie dangereuse.

La fille recula, accroupie. Au passage, elle croisa le regard de Vignon, y lut de l'intérêt. Elle se releva et l'anneau qu'elle portait au sommet de sa fente rasée accrocha des reflets métalliques. Une pierre brillait dans son nombril. Sans insister, elle s'éloigna du trio. Elle était fine et bien faite, avec des seins menus mais des bouts très épais. Sous le regard attentif de Javier, elle alla se rasseoir près des deux autres filles, à l'extrémité de la banquette.

— On doit discuter affaires, mais tout à l'heure, dit Arturo. La nuit est devant nous ! Sers-nous à boire, la petite pute !

Il regarda autour de lui, cherchant des yeux la fille qu'il venait de repousser, s'étonnant qu'elle ait disparu. Tout près de se fâcher.

— Yasmine, sers-nous à boire, ordonna très vite Caminade pour le calmer.

Yasmine se releva de la banquette. Pour prouver son autorité, il la gifla au passage.

— Où étais-tu passée, petite conne ?

Elle serra les lèvres sans broncher et s'empressa.

— La même chose, fit Arturo en montrant son verre vide au pied du canapé.

Il buvait du bourbon et les autres l'imitèrent. Yasmine fit le service, efficace et silencieuse, la joue marquée par la main de Caminade. Quand elle se pencha pour reposer la bouteille sur la table basse, la grosse pogne d'Arturo s'abattit sur sa nuque, serrant fort. Elle gémit de douleur. La tenant ainsi, il

l'obligea à pivoter vers lui. D'une pression, il la courba vers sa ceinture. Le large sexe noir et rose força la bouche et disparut entre les lèvres. Yasmine hoqueta mais fit front de son mieux.

— Elle suce bien, apprécia Arturo, en maintenant le visage de la fille dans le buisson de poils noirs de son pubis.

Il leva son verre et ils trinquèrent. Les bruits humides de déglutition leur prouvèrent que malgré l'inconfort de la position, Yasmine savait s'y prendre. D'ailleurs, Arturo eut un petit sursaut et desserra sa prise pour lui flatter le crâne. Le visage coincé sous sa bedaine, Yasmine montra son profil, sa bouche distendue et ses lèvres serrées sur la racine du membre. C'est Vignon qui cette fois déglutit bruyamment. Il n'en perdait pas une miette.

Arturo avait beau être beaucoup plus grand qu'elle, la fille devait casser sa taille pour l'avaler, et chaque mouvement menaçait son équilibre. Par jeu, Arturo, fit deux pas en arrière. Elle gémit et trébucha, battant des bras en quête d'un appui et s'étranglant.

Le colosse s'arracha alors de sa bouche et la projeta d'une bourrade sur le canapé. Son sexe congestionné puisait à la verticale, tout près d'exploser. Mais il se contrôla et reporta son attention sur le bassin, riant aux éclats.

Hélas, la blonde indécente avait disparu, et aucune des naïades qui plongeaient et se chamaillaient dans l'eau n'avait de quoi capter l'attention de l'Espagnol. Il cessa de rire et se rembrunit. Se retournant vers Javier, il lui parla dans une langue que les deux Français ne reconnurent pas. Ce n'était ni de l'espagnol, ni du catalan. Un dialecte du Sud, supputa Caminade, toujours sur le qui-vive. Il reposa son verre auquel il avait à peine touché. Fréquenter ce genre de type mettait les nerfs à rude épreuve.

Il chercha d'un coup d'œil le soutien de Vignon, mais ce dernier fixait Yasmine et mourait d'envie qu'elle lui prodigue ses talents, sans se rendre compte que le moment de la récréation était passé.

Par courtoisie pour son hôte, probablement, l'Espagnol montra alors les filles et la porte, et dit à Caminade :

— On parle entre hommes. On règle les affaires... Après...

Il fit un geste vague.

— Elles restent à votre disposition, assura Caminade.

— Sûr ! Pedro et Léon les baisent, s'ils veulent !

Javier fit sortir les filles, Yasmine la dernière, dont le petit cul agrémenté d'une charmante fossette ne manqua pas d'accaparer quelques instants encore l'attention de Vignon.

— Belles, les filles, super ! lança Arturo quand elles eurent disparu et que Javier rejoignit le trio. Mais après ?

— Comment ça, après ? demanda Caminade.

— Après, elles parlent ?

— Non, bien sûr que non !

Le silence tomba dans la pièce souterraine, bétonnée et climatisée. Un silence si pesant que le plafond parut très bas à Bruno Caminade. Pour la première fois depuis qu'il avait fait réaliser à grands frais cette lubie, il éprouva physiquement les mètres de terre qui le séparaient de la surface. Pour la première fois, il pensa à un tombeau...

— Bon, tu garantis les filles, c'est réglé ! trancha Arturo Baltran. Elles parlent jamais ! Maintenant, l'opération, la semaine prochaine. Jeudi prochain à la villa Juan.

Bruno Caminade crispa les mâchoires et Henri Vignon ne put s'empêcher de pâlir, oubliant tout d'un coup le mignon petit cul de Yasmine.

Les quatre hommes refluèrent vers la table ronde à l'autre bout de la pièce, Javier se glissa dans le coin cuisine et brancha la cafetière électrique qu'il avait préparée.

Arturo expliqua alors en détail comment il allait livrer aux deux hommes, dans une villa de la côte, une cargaison de cocaïne en provenance de Tanger et à destination de l'Europe du Nord. Une opération qui non seulement allait leur rapporter beaucoup d'argent, mais ferait entrer Caminade et Vignon dans le monde des narcos. La cour des grands du trafic de drogue. Dont Arturo Baltran était un des gros bonnets...

La cafetière était vide et tout semblait d'équerre. Finalement, songeait Bruno Caminade en tirant sur un Cohiba tiré d'un coffret en bois précieux, ce n'était qu'affaire d'organisation et de discrétion. Le bon timing, les bonnes informations, des réflexes et la capacité de prendre des décisions rapides. Comme à la Bourse ! Peut-être même moins risqué, car après tout, Arturo Baltran menait sa carrière criminelle de main de maître, à l'abri de son entreprise basée à Valence, et n'avait jamais été inquiété par la police, tandis que le trader préféré de Caminade à la Bourse de Paris avait deux enquêtes sur le dos, et lui avait fait perdre la bagatelle de trois millions d'euros l'hiver précédent...

Plus il y songeait, et plus cette association fondée sur les hasards de l'existence et les dures nécessités financières du moment lui apparaissait comme une chance inespérée à saisir. Une aventure, en plus, et pas si contre-nature que cela, malgré les préjugés initiaux de Vignon.

L'air béat, celui-ci sirotait un vieil armagnac et rêvait de retrouver bientôt Yasmine ou n'importe quelle autre créature docile puisée dans le cheptel de son ami. À le voir ainsi, Caminade ne doutait pas que les réticences du vieil affairiste avaient beaucoup fondu au soleil d'Arturo. Espagnol ou mexicain, le Latino, outre son pedigree, était un personnage. Il avait de quoi impressionner. Sa façon de présenter les choses avait convaincu Vignon qu'il

pouvait tremper un peu plus qu'un orteil dans les eaux brûlantes et sulfureuses du narco trafic. Minimum de risques, maximum de profits, telle était la devise de Vignon. Avec Arturo comme maître d'œuvre et son ami Bruno en première ligne, il pouvait bien dire banco !

Il fit tourner son verre et lorgna vers la porte, derrière laquelle les attendaient d'autres plaisirs. Lorsque Javier les avait quittés, un bon moment auparavant, il avait cru que c'était pour aller chercher les filles. Mais Javier n'était pas revenu, et Vignon n'osait pas importuner Arturo par des questions inutiles. D'autant que depuis quelques minutes, le spectacle impromptu qui se déroulait dans la piscine, de l'autre côté du mur transparent, requérait toute l'attention de l'Espagnol. Et titillait assez, il devait bien l'avouer, la libido de son nouveau partenaire.

Vignon n'avait rien contre les mises en bouche saphiques. Il trouvait plaisant le contraste entre les corps des deux filles qui nageaient dans le bassin et profitaient de l'heure avancée et de leur probable solitude pour se livrer à des jeux de plus en plus coquins. La blonde était mince, une gamine joueuse et espiègle, mais c'était elle qui provoquait la brune, plus âgée et aux formes plus marquées. La première était nue, ses longs cheveux flottaient comme des algues à la surface. L'autre portait un bikini visiblement trop petit d'une ou deux tailles. La blonde s'était mis en tête de l'en débarrasser.

Arturo le premier avait repéré leur manège, et repris place dans le canapé, un cognac et un Cohiba à la main, pour regarder la suite. Les blondes avaient sa préférence, il se tripotait l'entrejambe en marmonnant des encouragements à la jeune fille qui avait réussi à s'enrouler au corps de sa compagne de bain, et lui caressait les seins.

— Rapproche-toi, que je voie mieux ! s'écria-t-il, pestant contre l'entêtement de la brune à rester arrimée à l'autre bout du bassin.

Vignon, qui fatiguait un peu, l'armagnac aidant, avait l'impression de voir un film X codé sur Canal +. Caminade fixait le plafond en savourant son havane, se repassant quant à lui le film des jours venir. Arturo continuait de réclamer aux filles de venir se gougnotter sous ses yeux. Avec un enthousiasme de supporter de foot, frustré que toutes les actions importantes se passent sur le but du côté opposé !

Les deux naïades étaient nues, à présent, et la blonde avait pris les choses en main. Elle tenait la tête de l'autre pressée sur ses petits seins pointus, et d'une main fourrée entre ses cuisses, lui prodiguait avec vigueur un massage intime.

La brune se cabra, détendit ses jambes et but la tasse, bouche ouverte. Il y eut des éclaboussures, des cris, une empoignade au milieu de la piscine, et tout à coup, Arturo exulta : la deuxième mi-temps ramenait le jeu dans la moitié de terrain la plus proche, la plus âgée faisait parler l'expérience, et sur un air de revanche, avait coincé la gamine, dans la position du sauveteur qui ramène une noyée. Laquelle noyée gigotait un petit peu, mais se gardait bien

d'échapper à la main qui fourrageait dans la fourche de ses cuisses.

Sa partenaire se débrouillait si habilement qu'elles finirent contre la paroi de verre, la blonde sur le dos, bras en croix, se frottant contre le ventre et les seins de sa partenaire, ouvrant en grand les cuisses, les talons contre la paroi, pour lui permettre de mieux lui empaumer la chatte.

Arturo, le visage tendu vers le mur, fixait le sexe blond béant en respirant à petits coups. Les doigts recourbés s'y enfonçaient, s'y vissaient.

— Je la veux, celle-là ! Putain blonde ! s'exclama-t-il.

Caminade sortit de sa rêverie et le vit prêt à plonger dans la piscine. Il vit aussi les deux corps enlacés qui tournoyaient, un visage juvénile crispé par le plaisir, un autre qui riait. Et une sorte de poulpe à quatre tentacules qui coulait, pirouettait gracieusement et d'un battement de membres, repartait, leur laissant l'image d'un double cul gracieux et rebondi...

— Nom de Dieu ! murmura Caminade en se redressant d'un bond.

À côté de lui, Vignon jura entre ses dents.

— C'était Adeline !

— Et la brune soi-disant écrivain !

Au loin, les deux femmes faisaient la planche en se tripotant langoureusement.

— Quoi ? s'écria Arturo en se retournant.

Caminade et Vignon échangèrent un regard.

— La blonde, finit par répondre le premier, d'une voix qu'il espérait assez ferme, c'est Adeline, ma fille.

— Ta *hija* ?

— *Si*.

Arturo grogna et se gratta le crâne.

— Et l'autre..., commença Vignon.

Caminade le foudroya du regard. Le gros homme se mordilla la lèvre.

— Une amie, dit-il. Une amie.

Arturo Baltran les observa tous les deux, vida le fond de son verre, lança avec une colère théâtrale :

— Vos putains à vous ? C'est ça ?

Puis il éclata de rire et ajouta :

— Pas partager ses putains privées !

Caminade acquiesça bravement.

— Entre potes, d'accord, mais pas avec partenaires, c'est ça ?

Vignon acquiesça à son tour, avec conviction.

Le narco espagnol les imita, puis se retourna. À l'autre extrémité de la

piscine, deux silhouettes nues sortaient de l'eau. Fin du match. Il n'y accorda pas plus qu'un coup d'œil, avant d'envoyer son verre ballon se fracasser sur le mur.

— Il est tard, temps de partir, conclut-il en marchant vers la porte.

Dans l'antichambre, contrairement à leur attente, et surtout aux espoirs de Vignon, le garde tatoué était seul. Arturo l'interpella en dialecte, l'appelant Pedro. Caminade saisit le nom de Javier. D'un coup d'œil, il remarqua que le vestiaire était vide. Plus de vêtements féminins, de sacs à main et de chaussures. Il pâlit.

D'une voix sans timbre, il interrogea Arturo :

— Les filles ? Où elles sont ?

L'autre interrompit sa discussion avec Pedro et répondit négligemment :

— Tes putes ? Pas de problèmes. Elles parlent pas, comme ça...

Vignon eut un haut-le-corps et Caminade une nouvelle sueur froide. Le nommé Pedro, avec son tatouage, son incisive en or et son physique de lanceur de couteaux, figurait assez bien un tueur chargé de supprimer les témoins gênants.

— Vous les avez... ? bafouilla Vignon, suffoqué.

Caminade saisit le coude du trafiquant, sous le coup de la colère, et répéta :

— Où elles sont, bordel ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

Les deux autres échangèrent quelques phrases, puis Pedro ricana et Arturo daigna expliquer, avec application, comme s'il s'adressait à des attardés :

— Avec nous, les filles restent... Bonne compagnie... Bien baiser avec tous, sur la *costa*... Et pas parler. Après, tu les reprends...

Il fit une pause, guettant la réaction de Caminade et faisant mine de calculer, puis lâcha :

— Cinquante mille euros ? Pour une semaine, O.K. ?

Caminade étouffa un soupir. Arturo le prenait pour un mac, le dédommageait pour le manque à gagner !

— Pour chaque fille ? intervint Vignon, avec aplomb.

Arturo à son tour se raidit. Il toisa le gros homme chauve, puis en riant lui décocha une pichenette dans l'estomac.

— Coriace, hein ? Cent mille les trois, d'accord ?

Caminade hocha la tête avec empressement, tandis que Vignon, penché en avant, essayait de ne pas régurgiter son armagnac.

Arturo Baltran fit signe que l'affaire était close et ouvrit lui-même la marche, pour quitter l'appartement secret. Caminade n'eut pas besoin de lui indiquer le chemin.

Au pied de l'escalier, une porte donnait sur une galerie cimentée, éclairée par des veilleuses. Elle montait doucement, faisait un coude et aboutissait à un puits. Il suffisait de grimper une demi-douzaine de marches scellées et de soulever une grille pour émerger à l'angle de la villa, près de la porte des garages.

La grille était ôtée, les garages ouverts, et Javier les attendait dans l'obscurité. Un jeune type brun au front bas se tenait en retrait à côté de lui. Pedro lui parla durement, le garçon répondit par monosyllabes en baissant la tête. Caminade comprit qu'il s'appelait Manuel.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Arturo haussa les épaules et montra le Toyota Land Cruiser immatriculé à Valence à bord duquel ils étaient venus. Il avait hâte de partir. Mais Javier répondit :

— Il patrouillait dans le parc. Il a perdu son pistolet !

Caminade s'imagina fouillant douze hectares de parc, autour de la maison, à la recherche d'une arme à feu.

Manuel montra son pantalon déchiré et ses tennis boueux, et plaida qu'il était tombé dans la pente plantée d'oliviers.

— Il a perdu son flingue sans s'en apercevoir, l'abruti ! résuma Javier.

Il expédia Manuel vers le gros 4 x 4 en lui allongeant un coup de pied dans les fesses.

— Il n'a rien repéré d'anormal ? intervint à nouveau Vignon.

Javier fronça les sourcils et Arturo, la main sur la poignée de la portière, se retourna d'un bloc. La façon dont Caminade foudroyait son ami du regard était éloquente, et ne put échapper aux Espagnols.

— Je veux dire... tout va bien, n'est-ce pas ? bafouilla Vignon.

Javier hocha la tête. Arturo dit dans un français quasiment parfait :

— J'espère que de votre côté, tout est normal, *amigos* !

Vignon frissonna. Caminade hocha la tête.

Les quatre hommes montèrent dans le Toyota. Le garde moustachu prénommé Léon était au volant, Javier à ses côtés. Derrière lui, Arturo occupait deux places et Manuel, qui n'en menait pas large, une demie. C'est Pedro qui s'était installé au fond du véhicule. Quand celui-ci eut fait marche arrière et démarra en direction de l'allée, les deux Français aperçurent, entassées à l'arrière sous la surveillance du tatoué, les trois filles qu'on embarquait sous leurs yeux.

Vignon eut un geste de déception, comme si on l'avait privé de dessert. Caminade détourna le visage, gêné. L'idée qu'enfin il était à nouveau maître chez lui ne parvint pas à le reconforter. D'autant moins qu'en contournant la villa, il aperçut la haute silhouette couronnée de cheveux argentés de Lionel Dufour. Le banquier quittait les lieux bien après tout le monde. Caminade

faillit l'appeler, mais renonça. Il marcha d'un pas décidé vers la piscine.

Au son d'une musique en sourdine, des couples flirtaient autour du bassin. Il n'y avait plus personne dans l'eau. La fraîcheur de septembre était tombée, on se réchauffait dans des bras enveloppants...

Caminade passa en revue les danseurs, et les amoureux égarés ici et là, sans voir Adeline ou sa compagne. Il interpella un couple :

— Adeline, ma fille, elle se baignait il y a peu de temps. Vous l'avez vue ? Vous savez où elle est allée ? Avec une femme plus âgée, une brune...

Le couple haussa les épaules. Ils étaient gentiment défoncés et se souriaient bêtement. Caminade posa la même question à d'autres danseurs, sans plus de résultats. Puis, de derrière un buisson, une voix s'éleva :

— Adeline, elle a trouvé à qui parler... Parler et autre chose !

Il s'approcha et découvrit une adolescente allongée dans l'herbe, tête-bêche au-dessus d'un garçon de son âge, qu'elle suçotait paresseusement, et sans grand succès visiblement. La respiration régulière du jeune homme évoquait un sommeil réparateur plutôt qu'un supplément érotique.

— Trouver qui ? demanda Caminade. La femme avec qui elle se baignait ?

L'adolescente s'essuya la bouche et, tout en branlant maladroitement le sexe mollasson, montra la direction de la côte.

— Elles sont parties ensemble, dit-elle, elles voulaient voir la mer...

— Valérie, c'est ça ? insista Caminade en se penchant.

La fille ne savait pas. Adeline n'avait dit bonsoir à personne... Elle haussa les épaules et entreprit de réveiller son partenaire en redoublant d'efforts. Elle avala le sexe juvénile jusqu'à la racine, s'escrima à le mastiquer et obtint un début de réaction. Le garçon se remit à bouger, accroché à ses fesses.

Caminade vit alors son visage et se rejeta vivement en arrière. Il lui sembla tout d'un coup que c'en était trop. Il rebroussa chemin vers la maison comme s'il n'avait rien remarqué. En espérant que son fils Clément-Alexis ne l'avait pas vu.

CHAPITRE IV



Ignorant la mine dubitative de Géraldine, Boris s'était entêté à rester devant la Tour rose. Plus d'une heure s'était écoulée. Il avait proposé à la jeune femme de rentrer, mais pas question pour elle de les abandonner à une heure du matin passé.

— Planquer toute la nuit pour que dalle, c'est le b. a. ba du boulot, non ?

Boris n'avait rien répondu, le regard fixé sur un point invisible au-delà du pare-brise. Brichot, fine mouche, finit par lui demander :

— Tu as dit à Tardet de repartir, mais tu t'accroches ici... Qu'est-ce qui te tracasse ?

Il n'était pas loin de deux heures, à présent. Boris, par la glace à demi baissée, jeta le mégot de sa troisième brune light de la soirée.

— Quelque chose qui m'échappe, répondit-il. Comme un souvenir qu'on n'arrive pas à resituer... C'est agaçant.

— La réponse est là-dedans ?

Du pouce, Brichot indiquait la Tour rose, dont l'enseigne seule éclairait un peu la façade.

— Ouais, mais surtout là-dedans ! fit Boris en tapotant sa tempe de son index.

Le portier qui depuis un bon moment ne s'était pas montré sortit alors de la bâtisse et dévala la ruelle, s'engouffrant dans l'immeuble neuf où il allait garer les voitures de la clientèle. Trois minutes plus tard, un coupé noir émergea de la rampe du sous-sol.

— La bagnole de Stasic, murmura Géraldine.

Boris et Brichot l'avaient reconnue. La rue était à sens unique, il fallait faire le tour par le boulevard et la rattraper un peu plus haut derrière eux. Avant que les phares de l'Audi n'apparaissent, ils entendirent gronder le

moteur. Le voiturier s'offrait un petit frisson de pilote de grand prix, sans craindre les récriminations des riverains. D'un même mouvement, les trois occupants de la Laguna se baissèrent au passage du bolide. Le nez au ras du pare-brise, Boris aperçut Stasic au bord du trottoir.

— Il est pressé, dit-il. Je ne vois pas la fille... Attention, il se méfie !

Le voiturier était descendu de l'Audi sans couper le moteur, le Croate examinait la rue, les voitures en stationnement.

— Gaffe ! répéta Boris, et il se tassa un peu plus sur le siège. Si, la fille est avec lui, ajouta-t-il.

Elle se tenait en retrait de Stasic, le visage défait, pas très assurée sur ses jambes. Prudemment, Boris plongea sous le tableau de bord. Un bruit de portière les avertit. Ils risquèrent un coup d'œil. Stasic poussait la fille sur le siège, claquait la portière, contournait rapidement le coupé et montait à son tour. Le portier faisait une drôle de tête.

— Ça s'est mal passé et le Croate est à cran, résuma Boris. Sur le qui-vive...

— On n'aurait pas été trop de deux voitures, remarqua Brichot, fidèle à son sens de la litote.

La porte de la Tour rose s'était refermée et l'Audi avait déjà viré vers le boulevard quand la Laguna sortit du créneau et accéléra sur ses traces.

— Je lance un appel radio ? fit Brichot en saisissant le micro.

— Précise bien qu'on filoché sans intervenir, acquiesça Boris. Qu'une patrouille de la BAC ne le serre pas à la volée...

Dans ce cas, c'étaient les portières qui s'ouvraient à la volée, et souvent la boîte à gifles...

— Discretos, opina Géraldine, alors que Brichot les faisait reconnaître et exposait succinctement la demande.

Un coupé Audi TT noir, avec le numéro d'immatriculation à Paris et un couple à bord... Il l'avait perdue de vue avant d'arriver à Stalingrad, mais le premier message leur parvint alors qu'ils atteignaient le métro aérien. L'Audi roulait vers Max Dormoy. Boris tourna à droite et accéléra. Il y avait peu de circulation. Et une forte mobilisation policière, sans doute, car un deuxième appel les renseigna avant la Porte de la Chapelle.

— Charlie à BM... voiture signalée prend le périph extérieur. Périph exter...

— Il la ramène au Bois ? suggéra Géraldine.

— Ou il rentre chez lui, avança Brichot en réprimant un bâillement.

Boris ne dit rien, parce qu'il suivait d'un œil, tout en conduisant, le point noir d'une voiture qui roulait très vite, en phares, et se rabattit tout à coup vers une bretelle de sortie. Porte de Maillot...

— Ou il va retrouver Piotr Rajnin, supputa-t-il en imitant la manœuvre de l'Audi, s'attirant une série d'appels de phares.

Brichot s'était redressé sur son siège et parlait dans la radio. D'instinct, Boris prit la direction de l'hôtel où le Letton était rentré tranquillement, deux heures et demie auparavant. Ce fut Géraldine qui tendit le bras, vers une rue adjacente.

— Il est là... Attention...

L'Audi stationnait à l'angle d'une rue, moteur tournant. Boris continua comme si de rien n'était, fit un tour presque complet de la place. Imita le Croate, mais à bonne distance.

— Qu'est-ce qu'il fabrique bon sang ? Il attend quelqu'un ?

— On dirait bien, Mémé... je vote pour Rajnin.

— Ça rime à quoi, grand chef, hein ? Le hotu et le requin, ils ont becté ensemble.

— Il a dû se passer quelque chose là-bas, à la Tour rose, supposa Boris.

— Comme qui dirait un os.

— Plutôt une arête, Mémé. Entre gros poissons..., plaisanta Géraldine, ajoutant aussitôt en fronçant les sourcils : Et la fille, il la ramène pas ? Pas très galant, hein ?

— Il l'a peut-être ramenée, là...

Boris se tourna vers son équipier :

— Ramenée à Rajnin, tu veux dire ?

Brichot n'eut pas le temps de répondre. Une Mercedes venait de surgir de la rampe du parking souterrain de l'hôtel et, ignorant le sens interdit, se rangeait parallèlement à l'Audi.

— C'est la voiture du Letton, affirma Boris.

Le chauffeur de la Mercedes sortit, ouvrit la portière arrière, puis celle du passager de l'Audi. Il en tira brutalement la fille brune, la poussa dans la Mercedes, claqua la portière. Examina les alentours.

— Elle n'en mène pas large, la fille, remarqua Géraldine à mi-voix.

Rajnin, s'il était dans la Mercedes, ne s'était pas montré. L'Audi fit une brusque marche arrière, tardant à repartir, barrant la rue. La Mercedes redémarra.

À ce moment, une voix s'écria dans la radio :

— Tango à BM, elle est sous notre nez, la bagnole, et en infraction ! Qu'est-ce qu'on fait ?

Ils virent une 309 banalisée les dépasser, un véhicule de la BAC qui bifurqua vers l'Audi dans un crissement de pneus.

— Laissez tomber, Tango ! Laissez tomber ! cria Brichot dans le micro.

— Trop tard, Stasic les a repérés ! s'écria Boris tandis que l'Audi démarrait en trombe.

— Laissez filer l'Audi, répéta Brichot. C'est une Mercedes grise qu'il faut rattraper...

Il donna le numéro. La 309, hésitant sur la rue à emprunter, fit une embardée et faillit percuter une voiture en stationnement. De la Mercedes, on ne voyait plus que les feux arrière, déjà loin. Quant à l'Audi, elle avait disparu en direction du périph, à nouveau... Boris imagina le couturier appelant sur son portable le chauffeur de Rajnin, pour le prévenir que les flics étaient à leurs basques... Ils avaient vraiment cumulé les bourdes. Le b. a. ba du métier, comme dirait Gérai... Boris eut une illumination et frappa le volant du plat de la main.

— Bon sang de bonsoir ! Je le savais !

Brichot et Géraldine le regardèrent, interloqués. Il leur était rarement apparu à ce point hors de lui.

— C'est la fille ! cria-t-il en accélérant brutalement dans la direction qu'avait prise la Mercedes. Cette fille avec Stasic.

— Quoi ?

— Béa... Elle s'appelle Béatrice.

— Comment... ?

— Je la connais, Mémé ! Ou plutôt, je viens de la reconnaître, mais elle, elle me connaît. Elle avait les cheveux longs, à l'époque.

Il frappa à nouveau le volant du poing.

— Signale la Mercedes, Mémé, on l'a perdue.

La voiture de Rajnin avait pris de l'avance.

— Qu'est-ce que j'annonce ? s'enquit Brichot.

— Interception d'urgence ! trancha Boris. Et gaffe aux coups de feu...

Brichot le regarda avec surprise.

— Elle est en danger de mort ! expliqua Boris, en prenant au hasard les boulevards extérieurs vers l'ouest.

— Et ce serait elle la cause..., commença Géraldine.

Boris la coupa, affirmant :

— C'est elle ! Les infos que j'ai reçues sur Rajnin, anonymement... Un sms : « Je fais ma B.A. » Evidemment que c'est elle, j'aurais dû la reconnaître !

Il attendit que Brichot ait transmis un nouveau message, à toutes les unités. Puis lança à ses équipiers :

— Mon indic, c'est elle, Béa.

Dans le bois de Boulogne, la Mercedes brûla un feu rouge sans troubler personne et fila vers le pont de Suresnes. Le chauffeur, impassible, épousseta la manche de son veston des brins d'herbe qui s'y étaient accrochés. À l'arrière, Piotr Rajnin, col de chemise ouvert et cheveux en bataille, aspira une goulée d'air frais par la vitre baissée et se carra au fond de la banquette, un peu plus détendu. N'empêche qu'il détestait être ainsi tiré du lit, surtout pour entendre ce que Stasic lui avait raconté, un peu plus tôt, en l'appelant de la Tour rose.

Il avait dû non seulement se lever, mais se plier aux exigences du Croate, que la moindre ombre de menace sur sa sécurité rendait quasiment hystérique. Puis, passer deux ou trois coups de fil, avant de se lancer à l'aventure dans ce rallye nocturne improvisé. À présent qu'il respirait mieux, il se demandait, en repassant le film des derniers événements, s'il n'avait pas fait d'erreur. Et en repensant aux derniers mois, quel tort cette petite salope de Béa pouvait lui avoir causé. Il ne voyait pas. Sa fureur dissipée, Piotr Rajnin n'était pas pour autant en état de réfléchir sereinement. Il verrait ça demain...

Demain, il serait de retour à Riga et les choses reprendraient un aspect plus normal. Il oublierait vite cette idiote qui l'avait trahi. Il y en avait tant, des filles comme elle ! Prêtes à tout pour faire le long périple entre l'extrême sud et l'extrême nord de l'Europe, avec leur précieuse marchandise et leur corps pour passeport... Béa lui avait rendu des services et fourni du plaisir, mais elle était déjà rayée de son esprit, emportée par le courant d'air de la Seine qui lui fouettait les joues.

Piotr Rajnin avait pour devise de toujours regarder devant lui et de ne pas s'attarder sur le passé. C'était le moment d'y rester fidèle, conclut-il, pour s'épargner l'humiliation de s'avouer que Béa l'avait bel et bien roulé dans la farine...

Il remonta la glace et prit son portable, composa le numéro du domicile d'Yvan Stasic. Le couturier répondit immédiatement.

— Tout est O.K., annonça Rajnin.

— Si vite ?

Le Letton soupira.

— C'est fait, point final.

Il sentit Stasic prêt à discuter, à polémiquer et à se fâcher comme il en avait l'habitude quand les choses n'étaient pas faites selon ses vœux. Il coupa court :

— On reparle lundi.

— Mardi, corrigea le Croate. Je serai descendu là-bas.

Piotr Rajnin grogna une approbation et se retint de citer des noms de lieux ou de personnes. La parano ordinaire de Stasic déteignait sur lui, à force.

— À mardi alors, salut !

Ils mirent un terme plutôt froidement à la conversation et le Letton lança à son chauffeur, en russe :

— Les bords de la Méditerranée, ça te plairait, Vladimir ? La Costa Brava ?

— Ça changerait de la Baltique, patron.

— La prochaine fois, Vlad. On descendra aussi, la prochaine fois.

Le gros Toyota Land Cruiser roulait sur le front de mer désert quand le portable d'Arturo Baltran vibra dans sa poche, le tirant de son assoupissement.

À l'arrière, les filles s'étaient endormies, sauf Yasmine, dont les longs cils filtraient l'éclat des yeux sombres, brillants comme des charbons. Elle essayait autant que possible de regarder à l'extérieur, d'enregistrer des repères pour se situer, mais ce n'était pas facile. Pedro, qui dodelinait de la tête, lui bouchait la vue. Elle devait aussi éviter de croiser le regard de Javier, quand il se retournait pour vérifier que tout était en ordre à l'arrière. Pour ne pas signaler sa curiosité.

Elle vit Arturo, de biais sur la banquette devant elle, ouvrir son portable, appuyer sur une touche, et supposa qu'il venait de recevoir un message. À la crispation de ses mâchoires, elle devina que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Le narco émit un marmonnement de mauvaise humeur et se redressa. Yasmine baissa très vite la tête, pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'elle l'observait. Elle sentit néanmoins son regard peser sur elle. Incapable de respirer comme si elle dormait, à l'instar de ses compagnes, elle se rétracta quand la main de l'Espagnol atteignit son visage et lui prit le menton. Il lui enserra les mâchoires et dit à mi-voix :

— Ne t'endors pas, *linda* ! Je compte sur toi pour terminer ce que tu as commencé tout à l'heure !

Yasmine, le cœur battant la chamade, grimaça.

— On arrive, dit Javier.

Le Land Cruiser vira pour franchir un portail ouvert. Yasmine entrevit une silhouette féminine, un chemin en pente et la mer miroitante en contrebas. La main d'Arturo appuyant sur son crâne la contraignit à baisser la tête.

— Tu ne dors pas, mais tu ne vois rien ! ricana-t-il.

De fait, quand la jeune femme put à nouveau observer ce qui l'entourait, ce fut pour constater qu'ils se trouvaient dans un grand garage. Il était quatre heures du matin, la villa était silencieuse, plongée dans l'obscurité.

Son portable à la main, Arturo descendit du 4 x 4, s'étira, houspilla le jeune Manuel et lui ordonna en montrant Yasmine :

— Emmène-la dans la chambre du premier, au bout du couloir, et tiens-la à l'œil. Et n'allume pas la lumière !

Avec un zèle tout neuf, Pedro fit descendre de voiture les deux autres filles et donna des ordres. L'installation dans la villa se fit dans le noir. La femme du portail, replète et frisée, d'un type latino très marqué, s'appelait Dolorès. C'était la sœur d'Arturo. Elle dévisagea d'un œil hostile les trois filles et cracha en direction de son frère :

— Qu'est-ce que tu ramènes ? Des putains ?

Avant qu'Arturo ait pu fournir des explications, des portes claquèrent.

Yasmine suivit Manuel à l'étage. Elle n'aurait pas su dire si elle se trouvait en France ou en Espagne.

Le taxi, conduit par un compatriote balte, arriva alors que Piotr Rajnin commençait à s'impatienter. La Mercedes était garée au fond d'une remise, avec deux ou trois autres véhicules ayant besoin de se faire oublier, dans les locaux d'un garde-meubles situé dans une zone industrielle de Chatou. Vladimir avait tout arrangé avec le gérant, tiré du lit et qui faisait la gueule, mais qu'une liasse d'euros avait convaincu qu'il y avait des dimanches qui commençaient plus mal. Les deux hommes étaient partis dans la camionnette du gérant, direction la gare RER la plus proche. Piotr Rajnin ne reverrait son chauffeur qu'à Riga, sauf pépin. Se retrouver seul sans garde du corps, alors que les choses pouvaient très mal tourner, gâtait un peu plus son humeur.

Au chauffeur qui le saluait en russe, il indiqua la destination de la Porte Maillot. Et lui demanda de regagner Paris par l'autoroute. Il ne voulait surtout pas repasser par le bois de Boulogne et l'endroit où ils s'étaient débarrassés du corps de Béa.

Trop vite et sans prendre assez de précautions, lui aurait reproché Yvan Stasic, et Rajnin, à présent plus calme, aurait dû en convenir. Mais rouler avec un cadavre à ses pieds jusqu'en lointaine banlieue, pour s'en défaire là où on ne le retrouverait pas avant longtemps, lui avait paru sur le moment trop risqué. Alors que le bois de Boulogne offrait immédiatement ses fourrés...

Évidemment, il aurait pu attendre d'être éloigné de Paris pour tuer Béa, c'eût été le plus sage... Mais la sagesse n'était pas le fort du Letton, et il n'avait même pas laissé le temps à la brune de commencer à avouer qu'elle renseignait la police. Il l'avait étranglée, sous le coup de la fureur, avant même qu'elle ait compris qu'ils l'avaient démasquée...

En arrivant en vue de son hôtel, Piotr Rajnin demanda au taxi de faire deux fois le tour de la place, à vitesse réduite. Il prit tout son temps pour s'assurer que les lieux n'étaient pas pollués par une présence hostile, et ne respira mieux que lorsqu'il en fut certain. Il se fit alors déposer et regagna benoîtement son palace et sa chambre. Sans même se cacher de la réception.

La petite phrase qui lui trottait dans la tête lui tenait lieu d'assurance vie, et lui avait déjà servi plusieurs fois dans sa carrière : « Tant qu'il n'y a pas de cadavre, il n'y a pas de crime. »

Dans la Laguna très discrètement garée à Pécart de la place, une voix se fit entendre dans le micro que tenait Boris.

— L'homme correspondant au signallement vient de rentrer dans l'hôtel et prend l'ascenseur, commandant. Il est seul...

Chevauchant presque son collègue, un autre policier, posté non pas à l'intérieur du palace, mais à l'extrémité ouest de la place, intervint :

— Le taxi repart. Plus de client à bord... Je confirme, chauffeur seul à bord et il a éteint son lumignon. Il rentre...

— Suivez-le sans vous faire repérer, ordonna Boris. Mais s'il essaie une rupture de filature, n'insistez pas. Avec son numéro et sa licence, on arrivera de toute façon à le loger.

— Et pour le suspect ? reprit le lieutenant qui planquait dans le hall de l'hôtel.

— On n'intervient pas. On continue de surveiller avec un élastique...

Les différents policiers qu'ils avaient mobilisés durant les deux dernières heures en appelant en renfort la 2^e division de police judiciaire répondirent à tour de rôle qu'ils avaient bien compris le message. Ceux qui faisaient le guet dans le XV^e, en bas de l'immeuble où habitait Yvan Stasic, n'avaient rien relevé de particulier, sinon que dans le loft du couturier, au dernier étage, la lumière était restée longtemps allumée.

Boris remercia tout le monde et coupa le micro. Il n'avait aucune chance d'obtenir avant le lendemain lundi une autorisation d'écoute du Croate. Et encore aurait-il du mal à plaider un motif suffisant : présomption d'enlèvement ? Les indices étaient légers. Il soupira et Brichot lui fit écho :

— J'espère qu'elle est vivante...

La Mercedes emportant Béa n'avait été signalée nulle part, depuis le départ en trombe de la Porte Maillot. Passé Paris et la proche banlieue, les probabilités qu'elle soit repérée étaient très minces.

— On plie les gaules, cette fois ? demanda Géraldine du même ton résigné.

Une demi-heure avant, Boris, à la même question, avait répondu par la négative.

— Si Rajnin revient, on lui saute sur le râble, avait-il assuré. On a deux mots à lui dire, non ?

— S'il se trouve dans la voiture, avait chipoté Brichot.

En toute bonne foi, personne ne pouvait affirmer que le Letton se trouvait dans la Mercedes au moment où Béa avait été poussée à l'intérieur.

— Sinon, on causera au chauffeur, avait promis Boris.

Il ne se sentait pas d'humeur à être absolument de bonne foi...

Pourtant, lorsque le taxi était apparu, et qu'ils avaient distingué la silhouette corpulente de Rajnin à l'intérieur, l'ordre avait été ferme et réitéré, dans la bouche de Boris :

— On ne bouge pas !

La faute aux instructions reçues à 3 h 50 du matin, qui les avaient laissés tous les trois pantois.

Le message était arrivé sous forme d'un appel téléphonique sur le portable de Boris.

— Commandant Corentin ? Divisionnaire Fauré, Office central de répression du trafic de stupéfiants...

Fauré était numéro deux des Stups et, à près de quatre heures du matin, il appelait en personne les hommes des Affaires recommandées de la BRP5 pour les prier instamment de ne pas interpellier ni inquiéter d'aucune manière Piotr Rajnin...

— Quant à ne pas l'inquiéter, c'est raté, avait répliqué Boris.

— Détrompez-vous, commandant Corentin...

Le ton était courtois mais autoritaire. Celui d'un flic en haut de l'échelle qui n'était pas tombé depuis longtemps sur le terrain, dans la mouscaille, aurait dit Géraldine. N'empêche, il veillait tard. Et pas pour rien, car dès que Boris avait voulu expliquer qu'une fille prénommée Béa, proche à la fois de Rajnin et de Stasic, était à son avis en grand danger, Fauré l'avait interrompu :

— Je suis au courant, Corentin. C'est fâcheux, mais néanmoins mineur.

Le silence qui était tombé dans la Renault pesait bon poids, de surprise et d'indignation. De quoi plomber l'ambiance déjà maussade.

— Une opération est en cours, avait repris Fauré. Très importante, vous l'imaginez. Vous aurez des nouvelles d'ici peu, d'ailleurs. Voire un rôle à jouer... Conformez-vous à mes instructions, commandant, je vous prie...

Entre ton comminatoire et lot de consolation, le responsable des Stups naviguait avec habileté, mais il en aurait fallu plus pour amadouer Boris. Il avait rétorqué sèchement :

— Si c'est un ordre, Monsieur le directeur adjoint...

— C'est un ordre, Corentin.

C'était dit d'un ton pincé. Vexé d'avoir été appelé par sa fonction et non par son grade – le même que Charlie Badolini, le patron de la BRP-, Fauré réagissait en bureaucrate. Ils s'étaient quittés sur un bonsoir glacial.

Voilà pourquoi Rajnin pouvait dormir tranquille, tout comme Stasic. Et

pourquoi Boris n'avait rien d'autre à faire désormais qu'à « plier les gaules ». En croisant les doigts pour que rien d'irréversible n'arrive à Béa...

Il conduisit sans desserrer les dents jusqu'au 36.

— Je vous offre un café ?

À cette heure-là, ça ne pouvait être que celui du distributeur. Géraldine déclina.

— Je peux te déposer, proposa-t-il.

Elle n'habitait pas très loin, dans le XI^e, mais préférait rentrer en vélo.

— C'est bon pour la forme et pour le moral..., conclut-elle en leur claquant à chacun une bise.

— Va pour un café, accepta Brichot.

Ils échangèrent quelques mots avec le planton, mais le cœur n'y était pas et les plaisanteries rituelles de fin de nuit tombèrent à plat. Dans leur bureau au deuxième étage du Quai, Boris ouvrit en grand les hautes fenêtres, inspira l'air frais montant de la Seine, se réconforta du paysage familial et alluma une cigarette. Brichot entra avec des gobelets de café.

— Qu'est-ce que tu veux me demander ? l'interrogea Boris en le voyant tirailler sa fine moustache, signe de réflexion intense ou plus sûrement, en l'occurrence, de tracas.

— Fauré t'appelle sur ton portable...

— Bonne question, Mémé. Ce n'est pas inconcevable qu'il ait mon numéro, mais je me demande quand même comment... et par qui.

— Cette fille, elle l'avait aussi ?

Boris hochla la tête.

— J'ai reçu le premier message anonyme il y a quinze jours, juste après l'épisode que Tardet a raconté, soit dit en passant... Il concernait Rajnin, pas Stasic. Un deuxième il y a une semaine, annonçant que le Letton arrivait à Paris. Dates du séjour, hôtel...

— De quoi nous appâter.

— Le dernier cet après-midi, enfin, hier après-midi, à propos du dîner avec Stasic.

— On a voulu nous faire intervenir.

— Mais les Stups nous empêchent de le faire, en définitive, et avec quelle insistance ! Alors que les autres sont finalement mis en alerte...

— Ils nous expliqueront peut-être, philosopha Brichot. Il est tard pour être génialement perspicace... Pour revenir à Béa...

— Elle était dans un réseau de call-girls à Toulouse, je l'ai rencontrée quand je suis allé seul là-bas il y a deux ans, presque trois...

Le regard de Brichot s'éclaira.

— Je me souviens, à Noël... Une série de crimes...

— Elle travaillait pour une femme assez louche, Maud Fabiani... Mouillée avec les services secrets.

L'évocation fit éclore un sourire énigmatique sur les lèvres de Boris, puis son regard s'assombrit et il poursuivit :

— Et peut-être bien qu'elle était déjà spécialiste des tuyaux à la police, cette Béatrice !

Une impulsion subite le fit s'asseoir devant son ordinateur. Il ne l'avait pas encore allumé que son portable vibra. Ce n'était pas un appel, cette fois, mais un message écrit. Il le lut et frappa du poing sur son bureau.

— Je crois que je commence à piger !

Il tendit l'appareil à Brichot, qui lut à son tour :

« Retrouvailles sous peu, avec explications à la clé. Espère pouvoir compter sur vous, pour pêche au très gros. Désolée pour cette nuit. Com'. Valérie C. »

— Je ne sais pas si ça t'éclaire, mais ça n'a pas l'air de t'emballer..., commenta Brichot.

— Disons que j'avais l'impression d'avoir été mené en bateau, mais que là, on a été carrément baladés !

— Par une commissaire de police... ?

— Commandant... Si elle a intégré les Stups, c'est qu'elle a fait son chemin !

Boris resta rêveur, une fois passé son réflexe d'amour-propre malmené. Valérie Camas lui évoquait des souvenirs plutôt positifs, et pas seulement sur le plan professionnel.

En marchant vers la porte, Brichot demanda :

— Un autre café, avant que tu m'expliques ?

Renversé en travers du lit tel un pachyderme, assommé de sexe, Arturo Baltran ronflait à faire trembler les cloisons. Par la porte-fenêtre entrouverte, Yasmine apercevait, au-delà de la rambarde en fer forgé de la terrasse, un bout de plage de sable enserré entre des avancées rocheuses, et sur les miroitements de la Méditerranée, le reflet laiteux de la pleine lune.

Elle se glissa hors du vaste lit, les reins en feu, le corps moulu. Mal partout : les mâchoires ankylosées, les seins à vif et le sexe qui la brûlait. Il fallait de la bonne volonté et de l'endurance pour faire baisser pavillon à Arturo Baltran. Il ne l'avait pas ménagée, mais elle lui plaisait, et c'était l'essentiel. Plus embêtant aurait été qu'il l'ignore et la maintienne, comme les deux autres filles, enfermée une semaine dans une chambre aux volets clos.

La manière dont les choses s'étaient amorcées dans la villa de Caminade, et poursuivies ici, laissait au contraire espérer à Yasmine qu'elle pourrait remplir sa mission. Sa part du contrat...

Elle se glissa sans bruit vers le canapé où Arturo avait jeté ses vêtements en tas, avant de la jeter, elle, sur le lit, puis de fondre sur sa proie... Machinalement, elle se toucha entre les cuisses. Grimaça au contact humide et encore tiède. Elle était poisseuse et rêvait d'une douche. Ou d'un bain de cinq heures du matin.

Le bruit de camion montant une côte cessa durant plusieurs secondes, derrière elle. Elle se figea sur place, la nuque glacée. Puis les ronflements reprirent. Yasmine franchit les derniers mètres jusqu'au canapé, avisa le veston de l'Espagnol, glissa la main dans une poche, puis l'autre. Le portable était là. Ses battements de cœur s'accéléchèrent.

Elle fit coulisser du pouce la partie supérieure. L'écran s'alluma, elle apprit qu'il était 5h35 et pressa vivement les touches. Le dernier message reçu s'afficha, elle lut ce qui avait si fort contrarié Arturo dans la Land Cruiser :

« Le Letton a merdé grave. Il faut qu'on discute. Mardi. Yvan. »

Elle revint au menu principal, ferma le téléphone, le remit dans la poche, et le veston sur le dossier du canapé.

Nouveau silence, dans son dos, avec des grincements de dents et des claquements de mâchoires à donner des cauchemars aux enfants.

Yasmine n'était plus une enfant depuis pas mal d'années, bien qu'elle n'eût que vingt-deux ans. Seulement une femme qui se battait pour survivre. Dès que la mécanique du ronfleur repartit, elle se faufila hors de la chambre. Il lui fallait maintenant trouver le moyen de téléphoner, alors qu'on lui avait confisqué son portable. Elle avait un instant imaginé utiliser celui d'Arturo, mais ç'aurait été une erreur grossière. Elle ne pouvait se permettre la moindre fausse manœuvre. Elle jouait sa peau.

CHAPITRE V



Ils se retrouvèrent le lendemain matin à la première heure dans le bureau directorial et Empire du patron, Charlie Badolini, que ses hommes surnommaient affectueusement Baba, mais dans son dos, et qui avait ce jour-là sa tête des mauvais jours.

Bajoues en berne, paupières lourdes et teint mâché, il affichait la couleur comme un politicien un lendemain de veste électorale : ce n'était pas le moment de le contrarier. Le Corse n'était pas à prendre avec des pincettes. Boris grommela un bonjour et s'installa dans un des deux fauteuils réservés aux visiteurs. Brichot dans l'autre. Le lieutenant Hébert, avec un sens de la hiérarchie bienvenu, sur la chaise républicaine et néanmoins rembourrée qu'on ajoutait dans les grandes occasions. Bizarrement, il y avait un quatrième siège, ce qui ne manqua pas de frapper les visiteurs. Comme quoi, malgré les apparences, Baba, majestueux dans son grand fauteuil, derrière son énorme bureau, n'occupait pas tant d'espace ; le style Empire, si imposant fût-il, tolérait les pièces rapportées ; une chaise inoccupée, quoi qu'on fasse, polarisait les esprits...

— Les Stups m'ont appelé dès hier matin, commença Baba à l'intention de Boris, de sa voix éraillée par le tabac. Fauré, lui-même...

— Il ne dort jamais, ça lui jouera un mauvais tour...

Baba étendit une main apaisante, tel un chanoine réglant une vendetta.

— Je sais, Corentin, ce n'est pas agréable à cinq heures du mat de s'entendre couper l'herbe sous le pied...

Baba haussa un sourcil, parut content de sa trouvaille linguistique, le premier rayon de soleil de sa journée, et compléta, avec un coup d'œil à Brichot, qui esquissait une moue un peu goguenarde :

— Ni à neuf heures, je vous jure ! Mais les Stups... ils arrivent à vous faire entendre l'herbe coupée...

— C'est stupéfiant, patron.

Baba saisit l'allusion, se rejeta en arrière et sortit de sa poche, pour l'abattre avec force sur son bureau, son paquet de cigarettes.

— Rassurez-vous, Corentin, j'en reste à ça...

C'est-à-dire des brunes comme seuls quelques bergers corses définitivement hors d'atteinte des lois de la République, des préconisations de santé publique et des pollutions publicitaires en fumaient encore. Rien que pour sa teneur en nicotine, le bureau Empire de Baba était une île ; « Le goudron tient les murs, le jour où il passera la main, il faudra nettoyer au Karcher... », avait-on entendu rapporter dans les couloirs.

Tous se demandèrent si Baba essayait d'arrêter, en constatant qu'il avait mis plus de cinq minutes à entamer son marathon tabagique quotidien.

— Je vous écoute du début, Corentin, dit-il en tirant la première bouffée.

Le temps que Boris remonte le fil des messages anonymes le mettant sur la piste de Piotr Rajnin, présumé organisateur d'une filière de prostitution, puis d'Yvan Stasic, soupçonné d'être impliqué dans un trafic de drogue, Baba avait entamé sa deuxième Job Spécial, preuve que sa brève abstinence n'était due qu'à un retard à l'allumage...

— Rajnin vend des vêtements dans toute l'Europe, possède sa propre agence de mannequins à Riga, finance accessoirement le cinéma porno balte... Stasic est couturier, grand amateur de filles et aussi de garçons. J'ai fait des recherches, hier, j'ai retrouvé trace d'au moins deux affaires de drogue où son nom a été mentionné. L'une au Maroc, l'autre, plus ancienne, en Croatie. La drogue et les filles, ces deux-là ont toutes les raisons de faire des affaires ensemble, puisqu'ils sont en outre dans le même milieu. Reste à savoir avec qui...

Baba hocha la tête, contempla ses mains jointes, releva une paupière de saurien pour darder sur Boris un œil acéré.

— Je retiens qu'il y a un cinéma porno balte, des couturiers amateurs de filles, et que vous faites des recherches le dimanche... C'est un bon début de semaine, Corentin. J'aime apprendre des choses le lundi matin ! Donc le Letton et le Croate ont dîné ensemble sur les Champs-Élysées samedi soir, et votre informateur anonyme vous avait alléché...

Boris raconta la nuit de surveillance et de filature. Vaine, jusqu'à l'épisode de la Porte Maillot et l'embarquement de Béa dans la Mercedes de Rajnin.

— Et quand enfin vous avez un os à ronger, les Stups vous disent : « Halte là ! »

Baba fit une pause, reprit :

— Fauré s'est plus ou moins excusé de l'ensemble de son œuvre, sauf de m'avoir réveillé. La personne chargée de l'opérationnel, dans cette affaire,

vous connaît, Corentin. Elle a des choses à se faire pardonner, qu'elle vous expliquera elle-même, mais aussi une chose à vous demander : votre concours dans son enquête, laquelle entre dans une phase décisive. Voilà résumé ce que m'a dit Fauré.

Après une autre pause, il précisa, avec emphase :

— Quand je dis votre concours, j'entends notre aide ! Le précieux concours de la Brigade mondaine à une opération de grande envergure des Stups ! Vous mesurez l'honneur qu'on nous fait, n'est-ce pas ?

Ainsi présentée, la requête ne pouvait recevoir qu'une réponse positive, Badolini ne prit donc pas la peine de demander son avis à Boris. Ni à Brichot, déduisit ce dernier quand il entendit la suite :

— Vous allez partir tous les deux là-bas, et le lieutenant Hébert va s'occuper ici du versant criminel de l'affaire en liaison avec nos collègues de la 2^e DPJ...

Il y eut dans la pièce un froid soudain ; Baba pécha dans le bac du fax une feuille qu'il fit glisser devant lui sur le sous-main de cuir.

— Les employés de la voirie qui nettoient les allées du Bois ont trouvé un corps tout à l'heure, dans des fourrés bordant l'allée de Longchamp. À peine dissimulé. Une femme jeune, brune, en minijupe de cuir. Étranglée. Les collègues ont tout de suite fait le rapprochement avec votre disparue, Béa. Rien qui permette de l'identifier, mais un tatouage au bas des reins, tout de même, qui facilitera les choses...

Baba se pencha sur la feuille, lut :

— Un genre d'insecte... Oui, Corentin ?

Boris avait hoché la tête.

— Une libellule tatouée, patron.

Baba grommela :

— Votre mémoire n'est pas si défaillante... Lieutenant Hébert, vous irez à l'IML6 avec Tardet.

— Et Rajnin ? demanda Brichot.

— Envolé, capitaine ! Il a atterri dans la nuit à Riga.

— Le taxi qui l'a ramené..., commença Boris.

— Le lieutenant Hébert va s'en occuper, trancha Badolini. Elle en sait autant que vous, vous pouvez lui faire confiance et vous envoler tranquille, Corentin. C'est la journée des envols... Libellule sur demoiselle...

— Envoyer pour où, patron ?

— La côte Vermeille ou la Costa Brava, le commandant Camas va vous le dire, dès qu'elle arrivera. Vous êtes veinards, non ?

Géraldine s'était levée. Baba d'un signe de tête la libéra.

— On fait le point avant que vous partiez, glissa-t-elle à Boris avant de

quitter le bureau.

Sur le seuil, elle se heurta presque à une femme brune, grande et mince, de quelques années plus âgée qu'elle, et vêtue quasiment à l'identique : jean clair, tee-shirt et blouson de toile. Les traits tirés et les cernes sous les yeux accentuaient la pâleur de son teint et la tristesse de son expression, mais en un clin d'œil, elle se ressaisit et offrit un visage presque lisse. Elle salua Géraldine d'un hochement de tête et annonça en entrant :

— Bonjour, messieurs, commandant Valérie Camas, Brigade des Stups. Pardonnez-moi d'être en retard, j'ai fait un détour par le bois de Boulogne... Béatrice... Vous êtes au courant ?

Badolini acquiesça, montrant le fax du menton.

— Étranglée et jetée sur le bas-côté comme... c'est moche !

Valérie Camas s'interrompt, visiblement affectée. Elle fit un effort pour contenir son émotion, puis croisa le regard de Boris, parvint à sourire et lui tendit la main :

— Contente de vous revoir, Boris...

Dans l'avion qui les emmenait en début d'après-midi vers Perpignan, Valérie Camas n'avait pas tardé à s'endormir.

Elle avait fait la veille le trajet en sens inverse, à la demande de Fauré, son chef, qui supervisait personnellement son enquête. Elle n'avait pratiquement pas dormi depuis quarante-huit heures, et la nouvelle de la mort de Béatrice Cazal l'avait réveillée à six heures et demie du matin, avant même que Baba soit informé.

— Elle était naïve et bonne fille, avait-elle dit dans le bureau des Affaires recommandées, à la suite de l'entretien avec Baba. C'était trop dangereux pour elle, ce milieu... Elle qui croyait y faire son trou !

— Elle a été imprudente ? avait demandé Boris.

— On ne l'a peut-être pas aidée, avait répondu Valérie Camas avant de changer de sujet.

Géraldine avait pris congé, adressant à la jeune femme quelques paroles chaleureuses, puis l'embrassant sur les deux joues, au lieu de lui serrer la main. Valérie avait paru surprise mais réconfortée. Boris se demandait à présent ce qu'elle avait voulu dire, à propos de l'aide que n'avait pas eue son informatrice dans l'entourage de Rajnin.

Entre coups de fil, paperasse et organisation de leur emploi du temps, ils n'avaient guère eu le loisir de discuter du fond de l'affaire. Valérie lui avait seulement appris que Béa s'était trouvée en compagnie du Letton avec d'autres filles dans le chalet où la police allemande était intervenue, à Noël, en 2006, et que ç'avait été le point de départ de leur « collaboration ». Jusque-là,

et notamment à Toulouse dans l'entourage de Maud Fabiani, Béa lui avait seulement fourni, de temps en temps, des renseignements ponctuels..

— C'était comme une copine, à l'époque... Aux Stups, c'est autre chose, avait-elle ajouté. Plus dur, toujours sous pression. Béa était trop fragile...

Valérie était sur le point d'en dire davantage, mais un coup de fil l'avait interrompue. Des policiers de son équipe, dans les Pyrénées-Orientales. Elle avait instantanément changé d'expression, repris son ton professionnel. Sec, efficace, dès lors qu'elle s'adressait à des subordonnés.

Juste avant qu'ils n'embarquent sur le vol régulier où ils avaient réussi à arracher trois places, Boris avait reçu sur son portable un appel de Géraldine. Elle sortait de la morgue.

— C'était bien elle, grand chef. Étranglée, sans doute à mains nues. Fleutiaux doute de trouver beaucoup d'indices exploitables.

C'était le médecin légiste habituel.

— Pas d'ADN, hein ?

— Trop d'ADN..., avait soupiré la jeune femme.

— Comment ça ?

— « Sperme en quantité considérable, trop pour un seul homme. Une vraie indigestion... Elle est morte avant d'avoir fait sa petite toilette... » Je te cite le toubib. Toujours aussi délicat.

Boris avait l'habitude du déplorable humour noir de l'expert. Il soupira à son tour. Géraldine hésita avant de raccrocher, puis ajouta :

— Bon voyage, au fait... Et prends soin de ton amie.

— Oh, Mémé a déjà pris l'avion !

Géraldine avait ri, puis précisé :

— Ton amie des Stups, tu m'as bien comprise.

— Tu la trouves en petite forme, c'est ça ?

— Je la trouve pas mal, mais un peu trop émotive. Béa était peut-être fragile, mais elle... Sur le fil du rasoir, j'ai l'impression.

Boris y avait réfléchi une seconde, en observant Valérie qui répondait avec nervosité à un appel, sur son portable, tandis que Brichtot passait les contrôles.

— Je crois que c'est bien vu, avait-il finalement répondu. Et que le boulot y est pour beaucoup, surtout aux Stups, avec des responsabilités opérationnelles.

— Et des chefs impossibles !

— D'accord aussi. Mais...

— Ils ne sont pas tous impossibles ! J'en connais au moins un qui fait exception ! Et je l'embrasse ! avait-elle lancé avant de raccrocher.

Le commandant de bord annonça la descente sur Perpignan, où il faisait grand beau temps et 30 °C. De l'autre côté de la travée, Brichot se pencha au hublot pour apercevoir la côte et les deux hommes échangèrent une mimique : Mémé allait avoir chaud, avec son costume anglais, très chic mais demi-saison...

Assise près de Boris, Valérie Camas bougea la tête dans son sommeil et ses traits se crispèrent. Sa main glissa le long du bras de Boris et étreignit la sienne. Quand elle rouvrit les yeux, elle eut un petit sursaut, s'écarta de lui, mais ne se pressa pas de retirer sa main, qui reposait dans celle de Boris à présent. Elle lui fit un sourire. L'hôtesse qui lui demanda d'attacher sa ceinture dut les prendre pour un couple d'amoureux.

L'adjoint sur place de Valérie Camas s'appelait Frank Sarrama. Il avait la trentaine sportive, une carrure de rugbyman, l'accent local. Une curiosité mêlée de respect pour les grands flics venus de Paris. Il ne fallut pas plus de cinq minutes à Boris pour deviner que Valérie lui plaisait mais qu'il n'aimait pas trop être sous les ordres d'une femme.

Les présentations faites, il lui avait annoncé une bonne nouvelle, qui ramena le sourire sur le visage de Valérie :

— Ils sont revenus ! Probablement hier matin ! La bande au complet...

Ils montèrent dans un Espace conduit par un jeune OPJ mince au visage poupin, nommé Laurent. Au lieu de prendre la direction du centre-ville, il suivit celle de la côte.

— On va directement à notre Q.G., expliqua Valérie, sa cuisse contre celle de Boris sur la banquette arrière. Une villa à portée de jumelles de celle qu'occupent Arturo Baltran et ses hommes. Ils ont décampé durant le week-end, je crois savoir où, mais s'ils sont à nouveau à pied d'œuvre, c'est bon signe.

Sarrama se retourna.

— Le dénouement approche, assura-t-il.

— Avant qu'il intervienne, on aimerait bien en savoir un peu plus, dit Boris.

— Au lieu de les mettre au courant des détails, j'ai dormi, dans l'avion, s'excusa Valérie Camas.

Ils s'y mirent tous les deux, Sarrama ayant parfois du mal à laisser l'initiative des explications à Valérie, et cela les occupa pratiquement tout le trajet jusqu'à leur destination, une anse à quelques kilomètres de Cerbère et de la frontière espagnole.

Arturo Baltran était mexicain, apparenté à un clan de narcotrafiquants de Caliacan, au Mexique ; établi en Espagne, à Valence, depuis plus de quinze

ans, et chef d'une entreprise de construction de bateaux de plaisance. Tous les signes d'une réussite sociale enviable, sur laquelle l'arrestation et la confession d'un cousin, par les forces spéciales antidrogue de Mexico City, avaient jeté l'année précédente une ombre sanglante. Le cousin avait été abattu lors d'un transfert en prison, les règlements de comptes étant quasi quotidiens au Mexique, mais le nom d'Arturo Baltran était resté dans les documents transmis à Interpol. Les Stups français et leurs homologues espagnols avaient, au terme de seize mois d'enquête, constitué un dossier fourni à l'encontre de l'entrepreneur, soupçonné de diriger une filière de cocaïne transitant par Tanger, et alimentant le marché de l'Europe du Nord.

— Ils utilisent des vedettes rapides pour passer du Maroc en Espagne, explique le capitaine Sarrama.

— Des « Go fast » ? intervint Brichtot.

— Exactement ! Avec trois moteurs hors-bord de quarante chevaux, la traversée est rapide, et les patrouilleurs ordinaires sont impuissants. Il faut les intercepter avec des engins plus sophistiqués, assistés d'hélicos...

Un chargement perdu au cours d'une course-poursuite dans le golfe de Valence, en début d'année, avait permis d'établir qu'au lieu du cannabis habituellement introduit du Maroc en Espagne, la drogue, était de la cocaïne. L'enquête était remontée jusqu'au Mexique, dont les cartels avaient supplanté ceux de Colombie pour l'approvisionnement du marché mondial. Ce qui ne rentrait pas aux Etats-Unis était envoyé en Espagne via Tanger.

La surveillance accrue des côtes par les services de police, luttant contre le trafic de drogue mais cherchant aussi à endiguer l'immigration clandestine, avait incité les narcos à trouver d'autres points de chute pour les livraisons. La côte Vermeille en fournissait. Notamment la villa Juan, à la Punta de Terrambu.

Dépassant Cerbère, ils s'engagèrent sur une petite route sinueuse descendant vers la mer. Une anse étroite et escarpée. Sarrama montra, à la pointe opposée, plusieurs villas.

— La villa Juan est la dernière, avec un appontement privé.

— Elle appartient à un homme d'affaires local, Henri Vignon, poursuivait Valérie. Baltran, par l'intermédiaire d'un prête-nom, la loue depuis la fin mai. Il n'est venu que pour de brefs séjours, mais cette fois, il est là depuis une semaine, avec son équipe. On pense qu'une livraison doit avoir lieu très bientôt.

— De Tanger jusqu'ici, la distance est tout de même importante, remarqua Boris. Bien plus que jusqu'à Valence...

— On pense qu'ils vont inaugurer une autre méthode. Peut-être en transitant par les Baléares. Ou en transférant la marchandise en haute mer d'un yacht sur une « Go-fast », ce qui est plus risqué, mais permet d'éviter les patrouilles des gardes-côtes.

— Un yacht appartenant à Baltran ? demanda Brichot en desserrant son col.

— Il n'est pas si bête, répondit Sarrama. Avec Vignon et ses amis, il a trouvé des couvertures parfaites ici...

— Vignon est associé avec plusieurs grosses fortunes de la région dans une société qui possède des voiliers et organise des croisières en Méditerranée, reprit Valérie. Le complice le plus probable s'appelle Bruno Caminade, un riche héritier qui a des soucis financiers, et un autre est un banquier, Lionel Dufour... On est moins sûr de son implication.

— Des notables ! jeta Sarrama avec aigreur.

— Et ils se retrouvent acoquinés avec Baltran dans un trafic de cocaïne ? s'étonna Brichot.

— L'argent ne suffirait peut-être pas à les motiver, vu les risques, concéda Valérie. Mais il y a autre chose...

— La drogue elle-même ?

Elle posa familièrement sa main sur la cuisse de Boris, sous les yeux de Sarrama qui se détourna un peu trop vivement, pour dire d'une voix plus rauque :

— Ce pourrait être la coke, elle circule, surtout dans les bons milieux, mais de là à se mouiller... Non, Boris, ce qui les motive, c'est le sexe...

Les lacets de la route menant au lotissement de la Figuera donnaient le tournis, mais la vue était magnifique, la colline abrupte plongeant directement dans la Méditerranée et le panorama s'ouvrant vers le large sans obstacle, parsemé d'une multitude de bateaux de toutes sortes, de voiles bariolées, de sillages d'écume entrecroisés. Un trafic intense au-dessus duquel tournaient les hélicoptères d'une hélistation toute proche.

— Les vrais riches viennent en hélico, indiqua Sarrama.

— Ils ménagent leur estomac ! opina Brichot.

— Yvan Stasic est venu deux fois en hélico, durant l'été, reprit Valérie Camas. Le sexe, c'est lui qui le fournit, avec son ami Piotr Rajnin...

Ils étaient presque arrivés.

— Des mannequins qui présentent des collections de vêtements partout en Europe, c'est l'autre versant de la filière, résuma-t-elle. Des « mules » belles et futées, guère soupçonnables. Habituees des aéroports.

Dans le jargon, les « mules » étaient les passeurs de drogue.

— Elles acheminent la cocaïne à leur insu ? questionna Brichot.

— C'est possible, mais la plupart du temps, elles savent ce qu'elles font et sont complices des trafiquants, affirma Sarrama.

Valérie raconta comment ils avaient trouvé le lien entre Arturo et ses associés de la côte Vermeille d'une part, le couturier croate et Rajnin d'autre

part.

— Une fille a fait un malaise dans les coulisses d'un défilé, au début de l'été. Elle est décédée à son arrivée à l'hôpital. Les radiologues de l'Hôtel-Dieu ont trouvé dans ses intestins deux sachets de drogue qu'elle n'avait pas eu le temps d'expulser. L'un s'était rompu, elle avait fait une overdose, en fait.

Elle présentait des vêtements de Stasic et venait de Barcelone. Une de ses amies nous a décrit une partouze dans une villa de l'arrière-pays de Perpignan, pas loin d'ici, qui appartient à Caminade. Avec des mannequins servant de « mules ». Stasic l'a menacée de mort, c'est cette histoire de plainte qu'elle a finalement retirée qui a atterri sur votre bureau fin août.

— C'est vous qui avez demandé à Rabert de laisser Stasic tranquille ?

— Fauré lui-même, acquiesça Valérie. Il tient absolument à son flag...

À nouveau, Boris sentit chez la jeune femme une réticence, mais elle poursuivit :

— La fille a disparu. Béa a entendu Rajnin en parler, d'une façon qui faisait craindre le pire.

— Vu ce qui vient d'arriver à Béa, on peut ne pas être optimiste.

Le silence tomba sur la conclusion de Brichot.

L'Espace fit le tour du rond-point qui matérialisait le centre du lotissement de la Figuera et franchit le portail, réduit à deux piliers de ciment brut, d'une villa neuve dont le petit terrain était encore en friches, et le carrelage de la terrasse avec vue sur la mer pas encore terminé.

— On va vous installer, et on fera ensuite un briefing complet avec les hommes de Frank, expliqua Valérie Camas alors que le jeune Laurent arrêta leur véhicule devant un garage double déjà occupé par une Peugeot et deux motos. Les plâtres sentent le frais, mais il y a de la place, de l'eau chaude, et la cuisine est installée !

La villa voisine était en chantier, des ouvriers y travaillaient. De l'autre côté, vers la villa Juan, une autre construction n'en était qu'aux fondations, et la vue jusqu'au bout de l'anse et la Punta de Terrambu était dégagée.

— C'est un excellent poste d'observation, mais pas très discret, remarqua Boris.

Frank Sarrama l'admit, mais le rassura :

— Jusqu'à ce week-end, on se relayait par équipe de deux. Sans se montrer. Là, les propriétaires sont sensés venir se rendre compte de l'avancée des derniers travaux...

— C'est-à-dire Boris et moi, intervint Valérie avec un sourire espiègle.

— Et comme il y a des litiges avec le constructeur...

— ... représenté par monsieur, dit-elle en pointant un doigt accusateur sur

Sarrama.

— Un expert en assurances a fait le déplacement, conclut ce dernier en montrant Brichot.

— C'est une fable destinée au voisinage, reprit Valérie plus sérieusement, en les précédant à l'intérieur. Au cas où Arturo ou quelqu'un de là-bas poserait des questions dans le lotissement. La consigne est de toute façon à la plus grande discrétion. Laurent et Ahmed logent à Cerbère.

Ahmed vint se présenter. Un jeune lieutenant au regard vif, d'origine maghrébine, qui portait en bandoulière une paire de puissantes jumelles. Il ne s'attarda pas, repartant aussitôt, le visage fermé.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda Sarrama.

Ahmed fit de la main un geste vague, et disparut.

— Le reste de l'équipe est mobilisable en un quart d'heure, enchaîna Sarrama. Quatre hommes et deux véhicules, basés à Perpignan.

Boris avait deviné que la section territoriale des Stups de Montpellier avait fourni la logistique et le gros de la troupe, et que Valérie Camas avait été dépêchée de la capitale pour diriger l'opération. Elle le lui confirma en aparté alors que Sarrama sortait à son tour du grand living nu pour gagner la terrasse et que Brichot déchargeait leurs bagages avec Laurent. Mais en se voulant rassurante :

— J'ai bossé avec eux pendant un an et demi avant de monter à Paris, dit-elle. On peut compter sur eux, même s'ils sont un peu machos.

— Plus que d'autres ?

— À peine plus, parfois ! rétorqua-t-elle. Il y a trois piaules, au fait.

— Je ne crains pas les ronflements de Mémé, assura Boris.

— Une pour chacun et moi, j'ai choisi la petite supplémentaire au sous-sol. Elle est aveugle, je préfère.

Elle montra les baies coulissantes, les fenêtres.

— Ils ont oublié les volets... Avec la pleine lune, on y voit comme en plein jour, en ce moment.

— Pas le moment idéal pour les trafiquants, non ?

— La nouvelle commence après-demain.

Ils entendirent du remue-ménage du côté de la terrasse. Sarrama réapparut, Ahmed sur ses talons.

— Y a du nouveau là-bas, commandant, fit ce dernier. Il me semblait bien qu'il y avait du changement, mais là, c'est sûr.

Alors qu'ils le suivaient, il précisa :

— Ils ont ramené des filles ! Au moins trois !

Valérie Camas poussa un juron. Sarrama faisait la gueule. S'il était

question de s'amuser, c'est que les choses sérieuses étaient reportées.

Au bout de la terrasse, en léger contrebas, une petite construction en brique, destinée à servir de remise ou de local technique, mais présentement inachevée, avait été aménagée sommairement en poste d'observation. L'ouverture de petites dimensions, sans huisserie, était exactement dans l'axe de la villa Juan. Une planche entre deux empilages de parpaings supportait une théière et un verre qui sentait bon le thé à la menthe. En se serrant, on se tenait à trois dans l'espace libre entre les sacs de ciment et les outils. Ahmed resta sur le seuil et tendit au passage ses jumelles à Valérie Camas. Elle les braqua dans l'ouverture, balaya le paysage.

— Les transats à gauche de la piscine, à moitié planqués, indiqua Ahmed.

Valérie chercha, mit quelques secondes à trouver.

— Ça y est, je les aperçois, une tête blonde et une plus foncée... Ce n'est pas Dolorès Baltran, c'est sûr ! Elles bronzent, non ?

— Dolorès est la sœur d'Arturo, expliqua derrière eux Sarrama à l'intention de Boris et de Brichot. La seule femme là-bas, jusqu'à présent.

— Tu disais trois, reprit Valérie.

— La piaule d'Arturo, à l'étage, fit Ahmed d'une voix assourdie.

Les jumelles se déplacèrent. À l'œil nu, Boris n'apercevait qu'une grosse villa flanquée d'une piscine entre des murs de pierres sèches, et à l'étage, une terrasse à la balustrade de fer forgée, un large store de toile rayée tendu au-dessus de baies vitrées. Valérie tourna la molette.

— C'est l'heure de la sieste d'Arturo, ricana Sarrama dans leur dos.

Boris perçut le raidissement de Valérie, à côté de lui.

— Je le devine, sauf qu'il ne dort pas, hein, le cochon ? dit-elle d'une voix un peu trop forte. Mais la fille... Ah oui ! Intéressant !

Elle oscilla tout à coup, pesant contre Boris.

— Oh merde ! C'est pas vrai !...

Elle jura plusieurs fois, tendit les jumelles à Boris, le regard fixe et les paupières mi-closes. Il n'entendit pas les mots qu'elle prononça à voix basse. Il braqua à son tour les jumelles, et après quelques tâtonnements, cadra la scène, dans la chambre pleine d'ombre au premier étage de la villa Juan. La masse d'un homme corpulent allongé en travers du lit, nu, immobile, et montrant une belle érection. La silhouette à genoux au-dessus de lui paraissait fluette. La fille était souple et gracile. Capable dans sa jolie bouche étroite d'enfourner tout le membre dressé, et l'instant d'après, de le faire disparaître dans son sexe. Lequel, rasé comme son crâne, était orné au sommet de la fente, juste à la jonction des lèvres, d'un petit anneau...

À califourchon sur l'homme, et lui tournant le dos, la fille faisait face à la baie ouverte. Penchée vers l'arrière, elle ne montrait pas son visage. Mais exhibait ses cuisses écartelées, son ventre qui se creusait et où brillait une

pierre, ses petits seins durs pointés vers le plafond. Puis elle redressa le dos, se courba vers l'avant, sans cesser de coulisser sur l'engin fiché en elle. Elle changea alors de rythme, bougea plus lentement et montra son visage. Des traits délicats qui à coup sûr exprimaient du plaisir, et que Boris, traversé depuis un instant par un pressentiment, reconnut immédiatement.

— Yasmine ?

Il baissa les jumelles, se tourna vers Valérie Camas. Le visage de la jeune femme trahit en quelques secondes un vaste échantillon de sentiments troubles et contradictoires.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-bas ? demanda Boris.

— J'aimerais le savoir !

La contrariété l'emportait, dans la voix sinon dans le regard de Valérie.

— Elle aurait dû vous le dire, c'est ça ?

L'insistance de Boris mettait la jeune femme mal à l'aise. Elle baissa les yeux, avoua :

— Je suis restée proche de Yasmine...

À la fin de son enquête à Toulouse, deux ans et demi plus tôt, elles étaient même devenues intimes, par le truchement de Boris. Il les avait l'une et l'autre séduites, puis rapprochées.

— Elle est... dans l'entourage de Caminade...

Elle chercha le terme adapté :

— Bien placée...

— Une autre informatrice ? C'est ça ? Comme Béa ?

Valérie Camas l'admit d'un hochement de tête.

— Mais pas auprès d'Arturo Baltran. Elle ne devrait pas être là-bas !

Prise de court, elle murmura :

— C'est beaucoup trop dangereux... S'il se doutait... J'ai vraiment besoin de votre aide, Boris. J'ai peur de ne pas être à la hauteur...

CHAPITRE VI



Bruno Caminade repéra de loin, à la sortie sud de Perpignan en direction de la mer, l'enseigne du motel. Il prenait souvent cette route, mais n'avait jamais prêté attention aux hôtels qui la bordaient. Des cubes pour VRP, touristes fatigués sur le chemin de l'Espagne, camionneurs en attente de fret...

Le motel Route 66, cependant, avec son nom en forme de clin d'œil à l'Amérique et sa disposition, au milieu d'une zone boisée, imitant les motels US, était un peu plus attirant que la moyenne.

En approchant des bungalows, Caminade fut même intrigué de découvrir que les voitures stationnées ici et là n'avaient rien à envier à sa Volvo dernier modèle, la berline qui lui servait quand il était redescendu de la montagne et avait laissé son 4x4 dans son garage à Perpignan. Il s'arrêta près d'une BMW immatriculée comme lui 66, le numéro des P.-O., et marcha vers le bâtiment central.

La réception était signalée par un panneau en plusieurs langues et le système d'obtention d'un passe magnétique contre un paiement par carte bancaire permettait, comprit Caminade, de prendre une chambre en toute discrétion, sans croiser personne ni remplir aucun papier. Plus intrigué encore, et même vaguement émoustillé en imaginant l'usage qu'il pourrait faire de telles commodités, en cas de besoin, il pénétra dans la partie bar. Il n'était que 18h20, il était en avance.

Hormis un couple manifestement illégitime retiré dans la pénombre d'un box tout au fond de la salle, celle-ci était déserte. Tout en longueur, avec des boiseries sombres, de rares lampes rondes offrant une lumière tamisée, des

banquettes de cuir et des tabourets élégants, elle n'avait pratiquement pas d'ouverture vers l'extérieur, mais une climatisation bienvenue... Caminade prit place dans un box proche du bar, commanda un bourbon au barman qui tâchait de gérer au mieux, faute de clients, l'ambiance musicale, en reclassant quelques centaines de CD, reconnut Chet Baker sortant des baffles à volume modéré. Quand il eut goûté le bourbon, il se sentit finalement bien. Agréablement surpris.

Puis il vit entrer dans la salle la haute silhouette aux cheveux blancs de Lionel Dufour, son banquier, ami et associé, et il se dit que les bons moments s'achevaient trop vite et que les emmerdements s'annonçaient.

Les deux hommes ne firent pas semblant de tomber dans les bras l'un de l'autre. L'heure des grandes démonstrations d'amitié entre eux était passée depuis au moins une demi-génération. Cela remontait à une opération immobilière particulièrement réussie sur le bord de mer en 1995 ou 1996, calcula très vite Caminade en se forçant pour serrer la main que Dufour lui tendait tout de même.

Le banquier commanda d'un signe la même chose, prêta vaguement l'oreille à la voix de Chet Baker et attaqua bille en tête :

— Les Espagnols étaient chez toi samedi soir, Bruno. Au sous-sol... Le type de Valence ? Le Mexicain ? Il s'est déplacé en personne ?

Caminade s'attendait à quelque chose de ce genre. Il s'était préparé à un affrontement difficile, mais qu'il imaginait plus feutré. Un jeu de non-dits, sous-entendus et esquives. Il avait oublié que Dufour était un requin, ce dont il avait eu maintes fois l'occasion de se féliciter, quand lui, Caminade, profitait de ses manières brutales, voire expéditives.

— Tu ne réponds pas, Bruno ? Tu as raison, après tout. Ils étaient là, chez toi, et que le boss se soit pointé ou non ne change rien. Quelque chose de gros se prépare, du côté de Punta Terrambu, c'est ce que me souffle mon petit doigt.

En levant son verre, Dufour raidit ledit petit doigt, d'une manière que l'expression de son visage rendait obscène. Dufour était un requin obscène, et pour qu'il appelle Caminade à la mi-journée et lui fixe ce rendez-vous, dans ce genre d'endroit, il fallait qu'il ait des certitudes.

Caminade se demanda lesquelles au juste, et commença à trouver la clim un peu chiche, la voix de Chet un peu basse, le barman vaguement sournois...

— Qu'est-ce que tu veux au juste, Lionel, avec tes salades à dormir debout ?

Il aurait dû s'en tenir la première partie de sa phrase. Le regard de Dufour étincela. Il n'aimait pas les salades. Mais il se maîtrisa. Caminade en déduisit aussitôt qu'il savait beaucoup de choses.

— Je veux seulement te mettre en garde, Bruno. J'aurais pu m'adresser à Vignon, remarque, il en sait autant que toi, lui aussi était là samedi soir et

vous avez rencontré les Latinos ensemble, pas vrai ? Mais il n'est pas assez solide, ce pauvre Henri. La seule idée que votre opération puisse être percée à jour par les flics l'aurait fait tourner de l'œil.

Le regard acéré de Dufour guettait la réaction de son ami, et elle ne le déçut pas. Mais à l'inverse de Vignon, Caminade n'était pas du genre à tourner de l'œil. Il réfléchissait à toute vitesse. Et il finit par poser la bonne question, dès la seconde tentative :

— Tu veux combien, Lionel ?

Le banquier hocha la tête, souriant, toutes dents dehors.

— Je savais qu'avec toi, on avancerait rapidement, dans la bonne direction... Entre vieux potes, on se comprend vite. Si on s'entend, je te ferai une vraie bonne surprise.

Caminade hocha la tête à son tour, fit signe au barman de remettre la même chose. Quand ce fut fait et que le barman se fut suffisamment éloigné, il rompit le silence :

— C'est toi qui as lancé la rumeur, l'autre soir, n'est-ce pas ?

Dufour ne prit pas la peine de démentir. Caminade le revit quittant très tard et en catimini la villa Albera. Une autre rumeur lui était venue aux oreilles, de la bouche d'amis forcément bien intentionnés : Dufour et Justine...

Il reposa son verre sans avoir bu. Il voulait garder la tête froide. Penser à sa femme le déconcentrait. Surtout s'il l'imaginait avec Dufour. Entre les mains de Dufour !...

— Il n'y a pas que des rumeurs dans la vie, Bruno, même ici où on les adore ! Cette femme brune qui se disait écrivain... La belle couverture !

Dufour l'avait évidemment repérée et entreprise, avant que Vignon, toujours en chasse de chair fraîche, ne fantasme sur elle.

— Elle a changé de coiffure mais tout de même pas de visage, reprit le banquier. Elle me rappelait quelqu'un... J'ai fini par retrouver qui, c'est amusant...

Il laissa dériver son regard, comme absorbé par des souvenirs, mais ne cessant de guetter les signes de nervosité de Caminade, tout en racontant :

— Une de nos agences à Toulouse s'est fait braquer il y a cinq ou six ans. Une guichetière blessée à coups de crosse, j'avais fait le déplacement pour remonter le moral du personnel. J'ai vu l'inspecteur responsable de l'enquête, et il était flanqué d'une jolie fille qui devait débiter à la Sûreté urbaine. C'était elle... Remarque, elle en a peut-être eu marre de la police et s'est recyclée dans l'écriture de romans policiers, qui sait ?

— Elle t'a dit son nom ?

— Une identité bidon pour roman de gare : Valérie Saint-Loup ou Saint-Leu...

— Elle n'a pas pris la peine de s'inventer un prénom ! murmura Caminade en étreignant son verre.

— Comment ça, tu la connais ?

Caminade reposa son verre au contenu intact et d'un revers de main, chassa un fantôme. Justine lui avait parlé d'une jolie brune rencontrée dans une mondanité, qui l'avait plus ou moins draguée, selon elle. Valérie, déjà...

— Elle s'intéresse d'un peu trop près à toi, il me semble, insista Dufour.

— À quoi elle joue, si elle est flic ?

Malgré ses bonnes résolutions, Caminade s'emportait. La suite lui fit l'effet d'un glaçon glissé dans son dos :

— Tu devrais demander à ta fille, suggéra le banquier. Adeline doit savoir de quoi il retourne.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Elles étaient encore ensemble dimanche matin. Main dans la main, si tu vois ce que je veux dire.

Ils restèrent silencieux quelques secondes, puis Caminade, tête basse, reprit :

— Tu me trouves mal entouré, c'est ça ? Femme et enfants... C'est à qui sera le plus imprudent... Pas moyen de s'y fier !

— Tu as encore des amis, Bruno.

Caminade releva la tête.

— Qui se réjouissent de me voir dans la merde, c'est ça ? grinça-t-il, et il vida d'un trait son bourbon.

— Prêts à t'aider, au contraire.

— Impossible de te faire rentrer maintenant dans la combine, affirma Caminade. Le Mexicain ne marcherait pas, ajouta-t-il en baissant la voix.

Dufour mit un billet sur la table.

— Viens, le loufiat a de trop grandes oreilles, dit-il en se levant.

Dehors, la chaleur les cueillit, une chape tombant sur leurs épaules.

— Le Mexicain n'a aucun besoin de savoir ce que tu fais après l'opération, reprit Dufour en dirigeant Caminade vers une rangée de bungalows.

— Je commence par rembourser mes dettes !

— Que dirais-tu de les effacer sans entamer ta part ? Enfin... sauf d'un petit investissement qui te permettra de tripler ta mise en un an...

— Tu m'expliqueras ça à l'ombre ! fit Caminade en s'épongeant le front. Ma voiture est par là.

— Mais je t'ai promis une surprise, rappela Dufour en l'entraînant à l'opposé.

Caminade reconnut le Porsche Cayenne du banquier. Il marcha vers le gros SUV noir. Pour parler chiffres et pourcentages, c'était aussi confortable qu'un box de bar. Mais Dufour lui prit le bras et le poussa fermement vers la porte d'une chambre, juste en face du véhicule. Il trébucha en montant les deux marches de la galerie de bois qui longeait le bâtiment sur toute sa longueur.

— La surprise est à l'intérieur, dit Dufour à voix basse. Bien au frais !

Il glissa une carte magnétique dans le lecteur et ouvrit la porte. Caminade frissonna dans l'entrée, franchit tout de suite le seuil de la grande chambre, flanquée de l'autre côté d'une salle de bains. Par la porte entrouverte, un rai de lumière fendait la pénombre. Et tombait juste sur le corps dénudé d'Adeline, sa fille.

Elle était vautreée sur le lit, seulement vêtue d'une minijupe, les seins à l'air. Elle tenait à la main une demi-bouteille de champagne tiré du minibar, qu'elle agita pour montrer qu'elle était vide.

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu fous ? T'en as mis un temps ! C'est comme ça que tu t'occupes de moi ?

Elle acheva de rouler sur le lit, reconnut son père et eut un hoquet. Caminade resta muet de stupéfaction. Adeline lâcha la bouteille qui tomba par terre. Puis elle roula dans l'autre sens pour s'éloigner et se mit debout d'une détente.

— C'est quoi, le film ? Un piège ?

Elle était prête à se défendre. Peut-être aussi à hurler, à ameuter le voisinage. En voyant Caminade marcher vers elle, et elle qui reculait dans l'angle du mur, Dufour sentit le danger. Il prit les devants, écartant le père pour prendre la fille dans ses bras.

Adeline tremblait, mais ne chercha pas à se dérober, au contraire. Caminade vit le banquier qui lui parlait à l'oreille, tout en lui pelotant les seins. Il tomba en arrêt devant le lit défait, au drap froissé. Il se croyait en avance au bar, alors que Dufour et Adeline étaient là... Il se laissa choir dans un fauteuil.

— Il n'y a pas de piège, ma belle, disait Dufour en serrant Adeline contre lui. Ton père a seulement besoin d'être rassuré...

Il empauma un sein, le soupesa, étira la pointe rose qui dardait. La peau dorée de blonde portait des marques de suçons. Dufour se pencha et aspira le téton entre ses lèvres, le mordilla entre ses dents. Adeline se cambra en creusant le ventre. L'autre main remonta entre ses cuisses, se referma sur son sexe. Les doigts bougèrent, produisirent un clapotis dont le bruit parvint à Caminade. Un petit rire nerveux secoua Adeline et elle tressaillit en se prêtant de son mieux à la caresse.

— Il a peur que tu n'aimes pas les hommes, murmura Dufour.

Caminade restait cloué dans le fauteuil, les fixant sans paraître les voir. Dufour retroussa la minijupe, découvrant le ventre pâle et bombé, la fente d'un contour délicat. Il en écarta les bords et fit saillir les chairs luisantes.

— Il aurait dû t'entendre tout à l'heure, continua Dufour, comme s'ils étaient seuls dans la chambre.

Adeline roucoula et fléchit les genoux. Lorsque Dufour se glissa derrière elle, tout en accentuant sa prise, elle tendit les seins, exhiba son ventre, se mordit les lèvres de plaisir, les yeux mi-clos, face à son père.

Caminade croisa le regard du banquier et devina que Dufour se rappelait comme lui une autre scène, vieille d'une douzaine d'années. Une demi-génération, quasiment. Du temps de leur amitié scellée par l'argent, les succès en affaires, les week-ends d'orgie à la villa Albera. À la place d'Adeline, il y avait Justine, son épouse. Ils n'étaient pas trop de deux pour la maintenir, tant elle se trémoussait. Dufour et lui. Les autres hommes hésitaient. Elle portait sa robe d'avocate, tout juste étrennée au palais de justice, et rien dessous, sauf des bas noirs, retenus par un porte-jarretelles... Dufour l'avait retroussée et finalement rabattue sur ses yeux. Ainsi dissimulée par sa robe, Justine Caminade s'était aussitôt calmée, et offerte sans retenue à leurs mains et à leurs sexes. Du moment qu'elle ne les voyait plus... Tous en avaient ri, avant d'en profiter.

Adeline n'avait pas de ces fausses pudeurs. Lorsque Dufour, collé à ses reins, la pénétra d'une brutale poussée, elle gémit et creusa le dos, puis l'encouragea en proférant une suite d'obscénités. Fixant son père, elle répéta plusieurs fois, les yeux dans le vague :

— Je jouis... il me la met et elle me fait jouir...

Elle tomba à plat ventre sur le lit et Dufour la saisit aux hanches, la retint, emmanchée sur lui, oubliant dans son corps souple et moelleux la présence de Caminade, les chiffres et les pourcentages de leur future et juteuse association.

Un instant seulement, le temps d'une ruade et d'un râle. Puis le requin s'arracha à Adeline, qui haletait et griffait le drap, et disparut dans la salle de bains. Il en revint égal à lui-même, l'allure racée et l'œil aiguisé.

Caminade s'était levé et approché du lit, face à sa fille. Elle avait les joues rouges, le souffle encore court, les lèvres entrouvertes sur de petits soupirs. Il balaya les longs cheveux blonds qui lui masquaient le visage, la força à le regarder. Elle eut un sursaut apeuré mais il la rassura d'un geste, et dit sans se soucier que Dufour entende :

— Ça me rassure que tu aimes les hommes, tu es aussi salope que ta mère !

Les traits d'Adeline se décomposèrent.

— Je m'en fous, dit-il aussitôt avec conviction. Mais la femme brune, à Albera, l'autre soir... Tu es partie avec elle. Valérie... c'est un flic, hein ? Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Je veux savoir.

Ses propres ronflements réveillèrent Arturo Baltran. Il fixa le plafond, sentit la sueur qui coulait de son torse, et la masse de son sexe encore gonflé qui reposait sur sa cuisse. Par la baie restée ouverte, la lumière rasante qui pénétrait dans la chambre indiquait qu'il était tard. La fin d'après-midi, déjà. Arturo soupira. Il s'en fichait, il n'y avait rien à faire dans la villa Juan, à part attendre et se méfier de tout. Il relâcha sa respiration, tâtonna d'une main derrière lui. Trouva sans aller loin une peau douce et tiède. L'arrondi d'une croupe. Il se retourna vers la fille. Celle qui s'appelait Yasmine. L'Arabe, disait Dolorès avec mépris.

Elle dormait sur le ventre, le visage tourné vers l'autre côté. Avec son crâne rasé, son type exotique, son teint olivâtre, elle le changeait des filles qu'il baisait d'habitude. Pas beaucoup de hanches et des seins petits, mais tout de même... Son corps ne manquait de rien et elle savait s'en servir. Elle lui plaisait, il laissait volontiers les deux autres à ses hommes.

En même temps, par instinct, il se méfiait. Yasmine était futée, vive, elle observait et il sentait dans son regard une attention toujours en éveil. Trop intelligente pour une pute.

Il glissa sa main entre les cuisses minces entrouvertes, remonta, allongea les doigts. Elle était trempée, ouverte. Dans son sommeil, elle replia un genou, facilitant l'accès à son sexe rasé. Les doigts fureteurs jouèrent un peu dans les replis huilés, saisirent l'anneau en haut de la fente. Le moindre tiraillement avait pour effet de faire saillir le clitoris, et la fille ne tardait pas à s'exciter. Arturo trouvait ça fascinant. La petite pute était sensible, il ne fallait pas longtemps pour la faire crier. Elle se contorsionnait en gémissant et il riait, avant de l'enfiler. En deux jours, il ne s'en était pas privé.

Elle se mit à respirer différemment, à demi réveillée. Elle cambrait les fesses. De la sueur coulait du torse de l'Espagnol sur les fesses rebondies. Arturo n'aimait pas la clim. Il préférait la chaleur, des peaux moites qui glissent, des sexes qui clapotent, des odeurs.

Il vrilla son pouce dans l'orifice étroit des reins. Éprouva la contraction du muscle qui le retenait, résistait, puis livrait le passage, l'aspirait. Il apprécia le glissement soyeux, se remit à bander et roula de tout son poids sur Yasmine, la couvrant, se souciant peu de l'écraser sous lui. Elle geignit, le souffle coupé. S'étira de son mieux sous sa masse. Déjà, il remplaçait son pouce par son membre, et forçait comme un buffle, en ahanant..

Il allait arriver à ses fins quand son portable sonna, dans le tas de vêtements abandonnés sur le canapé. Il poussa un juron et s'écarta, roula sur le côté.

— Cherche le portable, ordonna-t-il à Yasmine, hors d'haleine.

Obéissante, elle se glissa au bas du lit, une main entre les cuisses. Les

sonneries s'égrenaient. Un déclic se fit dans le cerveau d'Arturo, quand il la vit extraire sa veste du tas de vêtements, sans hésitation.

Yasmine suspendit son geste, *in extremis*.

— Il est là-dedans ? demanda-t-elle.

— Tu l'entends, non ?

On l'entendait sonner, en effet, avec obstination.

— Dans la poche ? insista-t-elle.

— Apporte-le, bordel !

Elle le sortit d'une poche, lâcha la veste. Traversa la chambre et tendit l'appareil à Arturo. Il chercha à accrocher son regard. En vain. Les longs cils lui faisaient un abri efficace. Il lui prit le mobile des doigts.

— Fiche le camp, je t'enculerai ce soir !

Docile, elle fit demi-tour, sortit de la chambre sans un mot. Il grogna en fixant son cul. Ouvrit d'une pichenette le téléphone, et huma l'odeur même de la fille. Pas celle que gardaient ses propres doigts, mais, sur la coque, l'empreinte odorante de la main de Yasmine. Elle s'était touchée le sexe avant de s'emparer du portable dans sa veste. Or il avait reniflé la veille, sans y prêter plus d'attention, les mêmes fragrances, en ouvrant le portable.

Il devait se méfier de tout. De tout le monde.

Il pressa la touche verte et prit l'appel, échangea trois phrases en espagnol, avec un correspondant qui se trouvait près de Valence. Puis il mit fin à la communication et porta l'appareil à ses narines. Il retrouva, plus forte, plus suggestive, l'odeur de la veille.

Celle de la petite putain trop futée. Trop curieuse.

Ils avaient dîné dans la cuisine, la seule pièce de la villa, avec la salle de bains principale, à être achevée. Du coup, la tambouille de Laurent, le jeune OPJ chargé du ravitaillement et des repas, avait des effets réconfortants. Parce que pour travailler, ils devaient se contenter d'une grande planche posée sur des tréteaux, dans le living immense et sinistre.

— C'est ce qui s'appelle essuyer les plâtres, avait remarqué Brichot.

— C'est sûr qu'au Quai des Orfèvres, vous êtes mieux lotis ! Des fonctionnaires choyés...

L'ironie de Sarrama était teintée d'agressivité. Boris avait préféré en rire :

— De vrais coqs en pâte. Dans les combles, quand on se lève trop brusquement, on s'assomme aux poutres ! Les gars y réfléchissent à deux fois.

Alors que son collègue se demandait si on se payait sa tête, Valérie Camas avait ajouté plus sèchement :

— Tu vas demander ta mut pour les combles du 36, Frank ?

Sarrama était allé relayer Ahmed « aux jumelles », c'est-à-dire à la surveillance de la villa Juan, pendant que Valérie étalait sur la planche faisant office de bureau une série de photos.

Elle les avait réparties en deux groupes.

— Arturo Baltran et son clan : Dolorès la sœur, Javier le comptable, Pedro l'homme de main...

Pour chacun de ceux-là, il y avait plusieurs clichés, anthropométriques dans le cas de Pedro Mendez, le tatoué à la mine particulièrement patibulaire. D'autres montraient le groupe quittant la villa Juan à bord de deux voitures : un Toyota Land Cruiser pour la troupe, et une voiture de sport décapotable pour le chef.

— Chevrolet Camaro dernier modèle, il s'emmerde pas, le Mexicain, avait commenté Laurent avec envie, avant d'aller confectionner une sauce pour accompagner les spaghettis.

Les autres visages qu'on distinguait étaient ceux de comparses.

— Ils sont cinq hommes dans la villa, si personne ne nous a échappé, avait conclu Valérie. Plus Dolorès, et maintenant, trois filles...

Boris attendait qu'elle fournisse à propos de Yasmine une explication, mais la jeune femme avait préféré commenter l'autre série de photos.

— Bruno Caminade, 46 ans... Henri Vignon, 59 ans... Celui qui détourne la tête, Lionel Dufour, 63 ans. La photo remonte à l'année dernière...

Les trois hommes portaient un toast. À l'arrière-plan, un groupe familial.

— Maître Justine Caminade, du barreau de Montpellier, et ses deux enfants : Adeline, la gazelle blonde... et Clément-Alexis... l'enfant de chœur.

Dans la voix de Valérie Camas, Boris avait décelé une vibration, mais elle était très vite passée à la description de la villa Juan, avec son appartement privé, et la vedette Fisherman qui y était amarrée.

De leur poste d'observation, on ne voyait pas le ponton, niché dans une petite crique de l'autre côté de la pointe rocheuse.

— Ils ont leur propre « Go fast »...

— Oui, capitaine, avait répondu Ahmed, mais celle-là n'a que deux moteurs, on ne pense pas qu'il l'utilise pour aller chercher la marchandise, sauf en cas de pépin...

— Mais pour fuir, insista Brichot, c'est rapide quand même.

— C'est vrai. La Camaro aussi.

La suite du briefing avait tourné autour de la question du mode opératoire des narcos et du timing de l'intervention des policiers.

— Notre objectif prioritaire, avait affirmé Valérie, c'est de les coincer à leur retour à la villa, quand ils vont débarquer la came.

— Cinq hommes et quatre femmes, avait relevé Boris d'un ton dubitatif, ça fait pas mal de risques de dégâts collatéraux.

Le visage de Valérie s'était assombri et Laurent avait fait diversion en annonçant que « la bouffe était prête ».

À présent, Ahmed et lui étaient repartis pour Cerbère, Sarrama faisait le guet, Brichot s'était retiré dans sa chambre pour passer un coup de fil à la maison. Boris et Valérie Camas étaient assis face à face à la table carrelée de la cuisine. Tout était laqué, fonctionnel et froid. Ce n'était pas idéal pour se livrer aux confidences, mais pas question d'aller s'exposer au clair de lune sur la terrasse.

— Après Béa, Yasmine, commença Valérie après avoir accepté la cigarette que lui proposait Boris. Je porte la poisse, dans cette histoire...

Il lui tendit du feu. Elle agrippa son poignet pour allumer sa cigarette. Une leur trouble dans les yeux.

— Après avoir fait connaissance grâce à vous, à Toulouse, on s'est revues, Yasmine et moi, dit-elle à mi-voix, hésitant à le tutoyer, y renonçant, mais tardant à lâcher son poignet. Elle a eu de l'influence sur moi, avoua-t-elle dans un souffle. Pas forcément très bonne, mais... elle est très attachante.

La jeune femme n'avait pas besoin de faire un dessin pour que Boris comprenne quel genre de liens l'unissaient à Yasmine. Elle reprit :

— J'ai été mutée aux Stups, à Montpellier, et j'ai voulu couper les ponts avec elle. Ça a marché... plus ou moins. Quand j'ai appris qu'elle avait des ennuis à Toulouse, j'ai volé à son secours. Elle risquait gros, elle trimbalait de la coke dans une partouze, elle faisait le bouc émissaire idéal. Je l'ai tirée de là, mais on a fait un deal. Si elle me lâche, elle plonge.

La lueur dans les yeux sombres de Valérie Camas donnait à son regard une charge de provocation qui ne pouvait pas laisser Boris insensible. Gênée, la jeune femme se détourna, se leva pour aller se servir un verre d'eau à l'évier.

— Caminade et sa femme, l'avocate, participaient à la partouze. Ce sont des habitués. Ils ont revu Yasmine, lui ont présenté Vignon, leurs amis proches. Ils aiment s'entourer de jolies filles pas farouches.

— C'est comme ça que Yasmine est devenu ton informatrice, résuma Boris.

Le tutoiement ne la fit pas tiquer.

— Voire un peu plus ? insista-t-il.

Elle rougit, dans la pénombre. Elle se racla la gorge, adossée à l'évier, sa poitrine gonflant son teeshirt.

— On a repris des relations intimes, oui... Et même... ça m'est arrivé d'accompagner Yasmine à des soirées de ce genre. De me faire passer...

Elle resserra les épaules, les pans de son blouson cachant ses seins qui

pointaient.

— On me traitait comme elle, ajouta-t-elle dans un souffle.

Ils restèrent silencieux.

— Avec Caminade et ses amis, c'est arrivé ? demanda Boris.

Elle secoua la tête.

— Non ! Avec personne de la région. On allait à Barcelone, à Madrid une fois.

— Pas d'interférence avec le boulot, alors ?

Elle haussa les épaules.

— Si je prétendais que non, tu me croirais ?

— Non, répondit-il sans hésiter.

— J'ai demandé à quitter Montpellier pour Paris à cause de ça, reprit-elle après un autre long silence. J'ai eu de la chance, Fauré m'a à la bonne...

Elle se reprit :

— Au sens... enfin, ne t'imagines pas...

Il fit signe qu'il n'imaginait rien.

— Il n'aurait pas dû t'envoyer ici pour diriger cette enquête, il y a trop de risques d'interférence, justement.

— Il n'est pas au courant, affirma Valérie.

Boris ne la contredit pas, mais il en doutait. Cependant, si Fauré connaissait les « égarements » de Valérie et donc sa vulnérabilité, cela donnait à réfléchir. L'avait-il consciemment envoyé au casse-pipes ?

— J'avais deux indices dans l'affaire, reprit-elle en raffermissant sa voix. Béa chez Rajnin, Yasmine ici près de Caminade. C'était normal qu'il me fasse confiance.

— Et maintenant ?

— Je m'en veux pour Béa, j'ai l'impression qu'on l'a balancée à Rajnin ou à Stasic.

— Sacrifiée, tu veux dire ?

Le mot la fit se raidir, mais elle acquiesça.

— Et Yasmine ? Que fait-elle là-bas, à la villa Juan ? reprit Boris.

— Je ne sais pas, reconnut Valérie. Son dernier message date de vendredi midi. Elle m'annonçait du nouveau pour le lendemain. Du croustillant... Il y avait samedi soir une grande fête chez les Caminade, pas à Perpignan, mais dans la montagne, une villa de famille. Yasmine y était.

— Arturo Baltran aussi ? s'étonna Boris.

— Je n'en suis pas sûre, mais je pense que oui.

— Mêlé aux invités ?

— Non...

Elle lui expliqua comment Caminade pouvait héberger secrètement, dans un sous-sol aménagé de la villa Albera, des hôtes clandestins.

— Yasmine et les deux filles ont dû être de la partie, et Arturo est reparti avec elles, conclut-elle. Je ne vois que cette explication.

Le regard de Boris lui fit froncer les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Yasmine n'a plus donné signe de vie depuis vendredi ? questionna-t-il.

— Non. Rien.

— Elle n'est peut-être pas prisonnière là-bas, mais ça revient au même, dans ce cas, déduisit Boris. Elles ont ordre de ne pas se montrer, on a dû leur confisquer leurs portables.

Valérie Camas se tenait toujours adossée à l'évier, mais elle baissait la tête, le visage fermé. Fragile et comme accablée dans la clarté de la lune qui coupait la cuisine en deux. Boris allait la relancer quand une ombre s'interposa.

— Désolé d'interrompre les heureux proprios de ce nid d'amour, fit la voix railleuse de Frank Sarrama. Vous tiriez des plans sur l'aménagement de la chambre des enfants ? ajouta-t-il en entrant dans la cuisine par la porte-fenêtre.

Il posa les jumelles sur la table, devant Boris. Valérie se redressa, s'approcha, et avant que Boris ouvre la bouche, elle toisa son collègue.

— Gardez vos vanes de collégien pour vous, capitaine. Elles sont à pleurer. Et à la prochaine remarque de ce genre, je demande qu'on vous relève ! Vous irez soigner votre acné ailleurs !

Boris s'abstint de manifester quoi que ce soit. Valérie n'avait pas besoin d'aide pour s'affirmer. Sarrama serra les mâchoires, son regard dévia vers la porte.

— Excusez-moi, commandant, finit-il par lâcher. Je vais me coucher. Calme plat dans la villa Juan.

Il sortit de la cuisine. Valérie Camas mit plusieurs secondes à retrouver un rythme respiratoire normal. Puis elle s'accrocha au bras de Boris, le serra.

— Ça m'a fait du bien de parler, dit-elle tout bas. À demain. Merci...

Elle sortit précipitamment, laissant Boris perplexe.

Sarrama avait raison sur un point au moins : dans la villa Juan, à l'extrémité opposée de l'anse, rien ne bougeait. Pas une lumière, pas un mouvement. La lune éclairait la terrasse du premier étage. Boris voyait dans les jumelles que les baies, à l'abri du store de toile à demi replié, étaient

ouvertes, mais il ne distinguait rien dans la chambre où, à l'heure de la sieste, Yasmine était aux prises avec Arturo Baltran.

Le souvenir de la jeune fille et de leur rencontre à Toulouse revint le titiller. Pour le chasser, il songea à ce que Valérie Camas lui avait confié, des secrets dont pour rien au monde, il l'aurait parié, elle n'aurait dit le premier mot à aucun de ses collègues... Ni même à quiconque. Lui avait-elle tout dit, cependant ? Des points de son récit le tracassaient, qui avaient trait à leur enquête présente. Il devrait les éclaircir, la situation était trop dangereuse, face à des narcos qui ne reculaient devant rien. Caminade et ses amis risquaient de l'apprendre à leurs dépens, Yasmine et Valérie aussi...

Il en revenait aux deux jeunes femmes, dont il avait favorisé il est vrai la rencontre... Il eut envie de fumer une cigarette mais renonça, par prudence. Il allait reposer les jumelles quand un bruit de pas léger l'alerta, dans son dos.

Valérie sortait du sous-sol de la villa par une porte de service et venait vers lui, pieds nus, vêtue d'un tee-shirt clair descendant à mi-cuisses. À l'expression de son visage, il devina qu'elle ne portait rien d'autre sur elle, et qu'elle ne venait pas le rejoindre pour prolonger leur discussion.

De fait, elle se glissa à l'intérieur de la remise, se coula contre lui et murmura :

— Je n'arrive pas à dormir.

Elle était pâle dans la pénombre, mais ses yeux brillaient. Elle noua ses bras autour de son cou et pressa sa poitrine contre son torse. Ses seins étaient nus sous l'étoffe, et tièdes. Ses fesses et son ventre nus également, mais plutôt brûlants, constata-t-il en posant la main à la lisière du tee-shirt qui remontait dans le mouvement. De l'autre main, il se débarrassa des jumelles. Puis répondit à l'attente de la jeune femme, qui lui tendait ses lèvres entrouvertes.

Ce n'était plus la jeune officier de police impliquée dans son travail et soucieuse de se montrer irréprochable, contrainte pour se faire respecter par ses subordonnés masculins d'en rajouter dans le style autoritaire et rigoureux, mais une femme qui avait envie d'un homme à son goût, et qui lorsqu'elle tombait le masque et se laissait aller, était capable d'aller très loin. Tel était le sens des expériences qu'elle avait évoquées dans la cuisine. C'était là aussi qu'elle risquait de se perdre, parce que, comme disait Brichot, on n'est pas flic à mi-temps...

Mais pour l'heure, elle se donnait pleinement, enlaçant Boris et se frottant contre lui comme une chatte. Elle avait faufile une main entre eux et adroitement sorti son sexe, qu'elle cajolait dans sa paume avec une efficacité manifeste. Elle avoua en reprenant haleine :

— J'en ai rêvé quelquefois...

Elle ne tarda pas à se laisser glisser à genoux sur le sol, pour joindre sa bouche à ses mains sur l'objet bien réel de ses rêves. Jouant d'abord avec lui, à petits coups de langue, avant de l'enfoncer lentement et profondément dans

sa bouche. Il était raide, imposant, mais elle avait fait beaucoup de progrès.

Valérie s'était libérée à l'évidence de ses timidités de jeune fille, depuis leur première rencontre, et Boris ne pouvait pas prétendre en être le seul responsable. D'une main posée sur sa tête, repoussant ses cheveux bruns, il l'encouragea et elle trouva son rythme, lui enserrant ensuite les hanches, l'engloutissant avec avidité sans reprendre son souffle. Dans la quasi-obscureté du local, on ne voyait que sa bouche. Mais elle projetait son cul nu et cambré vers l'ouverture rectangulaire, et la lumière nacrée qui baignait la terrasse soulignait ses rondeurs jumelles agitées d'un mouvement de balancier.

Boris eut du mal à s'arracher de l'anneau serré des lèvres pour attirer vers lui cette croupe qui le narguait. Bavant et haletant, Valérie se jucha sur la barre dure tendue à l'horizontale, s'y frotta d'avant en arrière. Il lui tenait les fesses à pleines mains et elle se mit à ronronner.

— Yasmine m'a appris beaucoup de choses, murmura-t-elle en se cramponnant à ses épaules.

— Elle est douée, reconnut-il en assurant son équilibre.

— Elle voulait me faire poser un anneau là, dit-elle en guidant la main de Boris vers sa fente. Comme elle...

Elle pressa le bout de ses doigts sur la crête dure de son clitoris.

— Je n'ai pas osé...

Elle ôta sa main et renversa le visage en arrière. Se hissa sur la pointe des pieds pour aider Boris à la pénétrer. Elle était si onctueuse qu'en quelques secousses, il fut entièrement plongé en elle. Les yeux écarquillés, elle accueillit l'envahisseur d'un Oh ! comblé, puis se mordit les lèvres pour ne pas crier.

Elle eut du mal à respecter ses propres consignes de discrétion. Retroussa même son tee-shirt et mordit le tissu quand les coups de reins vigoureux lui firent perdre les pédales. Ses seins dansaient contre le torse de Boris et ses fesses roulaient entre ses mains. Elle parvint à remonter les genoux pour nouer ses chevilles sur ses reins, se suspendit à son cou, et sa jouissance redoubla. Un orgasme qui se solda par la chute de quelques parpaings, entraînant celle de la planche posée entre eux, quand Boris à son tour fut submergé par une vague de jouissance.

Valérie retomba assise sur des sacs de ciment, pantelante, tandis qu'il redressait la planche. Dans le silence revenu, la jeune femme parut soudain inquiète. Elle lorgnait vers leur villa. Boris supposa qu'elle redoutait que Sarrama soit à l'affût et se doute de quelque chose.

Il la rassura d'un mot, prêt à en rire, mais à peine remise sur pied, elle l'embrassa et se sauva, regagnant son sous-sol.

Elle n'en avait décidément pas fini avec les affres du dédoublement de personnalité.

Boris, plus amusé qu'inquiet, attendit quelques minutes, guettant les bruits. Hormis le ressac de la mer, il n'entendit rien. Par acquit de conscience, il braqua les jumelles sur la villa Juan. Rien n'avait changé... Sauf... Il mit quelques secondes à s'en assurer, mais dans la chambre du premier étage, une forme massive se distinguait sur le lit. Lourde, soulevée par un souffle régulier. Arturo était seul, apparemment. Il s'était couché tard, et pas avec Yasmine.

Avec un petit pincement d'inquiétude, Boris décida d'aller dormir, lui aussi.

CHAPITRE VII



Brichot avait eu de bonnes nouvelles de la famille. Sa femme Jeannette et les trois enfants lui avaient parlé, aucun n'avait encore attrapé le premier de ces maudits virus qui attendent que soient passées les premières semaines après la rentrée scolaire pour frapper. Ainsi rassuré, le capitaine Brichot avait dormi comme un loir, s'était levé le premier, avait fait des litres de café pour les autres, un thé pour lui, et quand Boris le rejoignit dans le local d'observation, il le trouva frais et dispos, opérationnel. Et même optimiste.

— Il y a des nuages, dit-il en montrant le ciel gris.

— Cela a l'air de te réjouir.

— S'il fait moins chaud, oui.

— Tu pourrais trouver un veston moins épais à Cerbère, peut-être ?

— Parce qu'il y a un magasin Burlington à Cerbère, à ton avis ? Et qui ferait des soldes en septembre, en plus ?

Brichot leva carrément les yeux au ciel. Lequel se couvrit davantage. Boris n'insista pas.

— Pardon, Mémé, c'est sans doute une mauvaise idée. Mais il est probable qu'il fasse encore plus chaud qu'hier.

— Pour le moment, tu me permettras de ne pas en convenir !

Sur quoi Brichot vissa à nouveau son regard aux jumelles, les ajusta et s'exclama :

— Ça bouge ! Le portail est ouvert. Par la sœur.

Boris fixa la villa Juan. Aperçut une voiture qui sortait du garage du sous-sol. Ni le gros Toyota, ni la Camaro.

— Volkswagen Golf gris métallisé, annonça Mémé. Un homme seul. Javier, le comptable.

Boris courut jusqu'à la cuisine, où il se heurta presque à Valérie.

— Javier est en train de quitter la villa dans une Golf, annonça-t-il.

La jeune femme avait les yeux cernés et les traits tirés.

— Merde !

Boris avisa les autres.

— Ahmed n'est pas encore arrivé ?

C'est Sarrama qui répondit par l'affirmative.

— Il doit être en route, sur la Kawa.

Boris acquiesça et fit défiler sur son portable les numéros des membres du groupe. Celui d'Ahmed s'afficha. Il l'appela. Le jeune lieutenant répondit aussitôt.

— C'est Corentin. Où êtes-vous ?

— Une boulangerie à la sortie de Cerbère.

Boris le mit au courant, puis :

— Tâchez de le suivre sans vous faire repérer.

— O.K., tant pis pour les croissants. Je l'attends au rond-point.

La route qui desservait l'anse de Terrambu aboutissait à l'entrée de Cerbère. Qu'on aille vers l'Espagne ou vers la France, on franchissait le rond-point, près duquel se trouvait l'hôtel où Laurent et Ahmed étaient logés.

— C'est bon, annonça Boris. Il va pouvoir le filer.

Brichot apparut sur le seuil et indiqua :

— Plus aucun signe de vie, mais le portail est resté entrouvert. Dolorès

Baltran s'est contentée de repousser la grille sans refermer, elle était pressée de rentrer.

— O.K., Aimé, dit Valérie Camas. Et merci d'avoir été vigilant. On ne savait pas qu'ils avaient aussi une Golf.

— Ce serait pratique d'avoir des talkies-walkies, pour communiquer ici et avec la remise, suggéra Brichot. À force d'aller et venir sur la terrasse sans précaution, on pourrait bien finir par être repéré.

— Frank va s'en occuper, opina Valérie, c'est prévu, mais on ne les a pas encore récupérés chez les collègues de Port-Vendres.

Comme Sarrama faisait la grimace, elle ajouta :

— Ça vous fera prendre l'air, capitaine. Vous avez besoin de vous dégourdir les jambes...

Puis elle demanda, avec un grand sourire à la ronde :

— Il reste du café ? J'ai du mal à émerger...

Après le départ de Javier, Dolorès Baltran était rentrée en vitesse dans la maison, en négligeant de refermer le portail, parce qu'elle voulait prévenir son frère Arturo de quelque chose de louche dans les environs.

Elle était donc montée à l'étage, avait frappé au bout du couloir à la porte de la chambre où dormait Arturo, et n'avait pas obtenu d'autre réponse qu'un barrissement éléphantique. Les ronflements de son frère lui laissaient peu d'espoir de le réveiller en frappant simplement à la porte. Elle abaissa la poignée et constata qu'en plus il s'était enfermé à clef.

Il était seul, pourtant, il avait enfermé l'Arabe dans l'espèce de cagibi sous l'escalier, après l'avoir bien fait crier et sangloter, pour la plus grande joie de Dolorès, et il avait vidé la bouteille de Tequila avant de monter. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il valait mieux ne pas le contrarier au réveil, dans ces cas-là. Alors elle haussa les épaules et redescendit, remettant à plus tard de lui raconter qu'elle trouvait bizarre que dans la maison où les travaux étaient interrompus depuis l'été, elle ait aperçu tout à l'heure, du portail, courir plusieurs personnes, et pas des ouvriers, c'était bien certain...

Elle en aurait sans aucun doute parlé à Javier, serait même sans hésiter allée le réveiller, mais il était parti pour la matinée, et elle ne dirait rien aux autres. C'étaient des moins que rien à qui elle adressait à peine la parole.

Elle entra dans le grand salon aux volets clos et l'odeur de fauve la fit presque reculer. C'était là qu'Arturo avait durant un bon moment baisé de toutes les façons la petite sournoise au crâne rasé, devant tous les autres. Dolorès n'avait pas regardé, bien sûr, mais elle avait entendu... La fille avait d'abord pris son pied, elle ne pouvait pas le cacher, parce qu'Arturo savait y faire, puis il s'était fâché contre elle et elle avait dégusté. Pedro avait cru

pouvoir en profiter, après, mais Arturo lui avait interdit de toucher à la petite salope, et Pedro avait dû se contenter de la grande blonde avec des jambes comme des échasses, qui ne criait jamais, elle, sauf quand il commençait à lui mettre la lame de son couteau sous la gorge, en la montant comme une jument...

Pedro dormait encore, nu sur un canapé, et son couteau n'était nulle part, mais la blonde heureusement était bien vivante, Dolorès le vérifia en se penchant sur elle. Elle n'avait pas de sang sur elle, Pedro n'avait pas encore fait de grosse connerie...

Dolorès enjamba la fille, contourna le canapé et alla ouvrir toutes les fenêtres, mais pas les volets. C'était mieux que rien, mais dans la journée, pas question de faire comme si la villa était tout à coup habitée. Arturo s'était même fait engueuler par Javier pour avoir laissé deux filles, la veille, s'allonger sur les transats au bord de la piscine.

Javier était trop parano, d'après son frère, qui ne supportait pas de rester enfermé toute la journée. Ils avaient mis des heures à trouver une solution, et le repas de Dolorès en avait été gâché. Les filles pouvaient bronzer à poil du côté de la maison qui donnait sur le rocher, profiter de la piscine à la nuit tombée, mais pas question de traîner dehors...

Tout le monde avait paru content, sauf Javier qui faisait la gueule, mais Javier n'était jamais content.

Dolorès traversa la pièce en sens inverse, vit que la blonde, dans son sommeil, se frottait le haut de la fente avec deux doigts. Ces putes n'en avaient donc jamais assez ? Elle rafla au passage des bouteilles vides sur la table basse et quitta la pièce. En longeant le couloir, elle entendit, à travers la porte close de la chambre de Manuel et Léon, des soupirs et des petits cris énervés. La fille brune avec un gros derrière et des bijoux un peu partout sur le corps devait encore suer et ahaner sur la queue du jeune Manuel. Un sacré obsédé, celui-là. Et toujours prêt à tirer son coup, comme disait la fille en se moquant... Elle le trouvait rustique, mais quand il la lui mettait pour la six ou septième fois, elle demandait grâce !

Dolorès, l'oreille contre la porte, entendit effectivement la fille se plaindre qu'elle n'en pouvait plus et qu'elle avait sommeil, mais le sommier grinçait encore. Et Manuel à son habitude grognait de contentement...

Du coup, Léon avait pris ses quartiers sur un lit de camp au sous-sol. Dolorès descendit y jeter les bouteilles vides, sans se soucier si le moustachu dormait encore, remonta avec de quoi préparer le repas et s'inquiéta de ne rien entendre en passant devant le placard sous l'escalier.

La porte était fermée de l'extérieur par un loquet. Elle hésita, haussa les épaules et continua son chemin jusqu'à la cuisine. Il y faisait frais et les bonnes odeurs la mirent de bonne humeur. Elle déposa sur la table ses provisions, commença à s'activer, puis un doute la prit et elle retourna devant

la porte sous l'escalier. Pas un bruit ne filtrait. Elle tira le loquet. La porte s'ouvrit sous la pression du corps recroquevillé contre elle et qu'elle retenait.

Yasmine, nue et le visage tuméfié, glissa sur le dallage, contre les chevilles de Dolorès. La Mexicaine la crut morte et poussa un cri. Là-haut un barrissement de ronfleur lui répondit.

Ahmed les appela un quart d'heure plus tard. Javier s'offrait un petit déjeuner complet dans un bar, avait acheté des journaux et des cigarettes. Bref, jouait les touristes. Il y en avait encore une assez grande quantité pour que le jeune policier passe inaperçu dans le sillage de l'Espagnol.

Valérie Camas mit fin à l'appel, perplexe. Sarrama, sans feindre la bonne humeur, avait quitté la villa au volant de la Peugeot pour se rendre à Port-Vendres et en ramener des talkies-walkies. Par une fenêtre de la cuisine, Boris et la jeune femme suivirent des yeux la 206 qui escaladait les lacets de la route.

— Il est typique, commenta la jeune femme en buvant une gorgée de café. Avec ce genre de type, il faut toujours prouver quelque chose, être deux fois meilleure que n'importe quel flic sous prétexte qu'on est une femme !

Il y avait plus de fatalisme que d'amertume dans sa voix.

— Et s'il me prenait l'envie de baiser avec lui, je ne te dis pas la galère, ensuite ! À Montpellier, à la fin, c'était invivable...

Elle fit un geste vague pour chasser des pensées indésirables et chercha le regard de Boris, avec un sourire presque timide.

— Je ne voudrais pas que tu croies...

L'irruption de Brichot dans leur dos la fit s'interrompre.

— Oh, pardon, s'excusa celui-ci, je voulais juste te demander, Boris, si par hasard tu avais emporté de la crème solaire. Ça commence à taper dur, dehors...

Le teint anglais de Mémé souffrait, sous ces latitudes. Boris lorgna le ciel troué de plages bleues de plus en plus vastes et secoua la tête. Il n'avait pas pensé à tout.

— J'en ai vu quelque part dans la salle de bains, intervint Valérie. Je vais vous la chercher, ajouta-t-elle, devançant Brichot et saisissant le prétexte pour s'éclipser.

— La vie est rarement simple, philosopha Mémé en passant sur son crâne une main précautionneuse.

Boris n'aurait pu soutenir le contraire.

Lorsque Valérie revint avec un tube de crème, il constata qu'elle en avait profité pour se maquiller. Son rouge à lèvres couleur de cerise mûre donnait

envie de croquer sa bouche. Mais quand il la fixa, elle arbora à nouveau son air professionnel, comme pour compenser.

— Laurent a pris la relève ? demanda-t-elle.

Brichot répondit que oui. Il allait ajouter quelque chose quand le portable de la jeune femme sonna. Elle prit l'appel, pensant à Ahmed et disant sans attendre :

— Alors... ?

Ce n'était pas Ahmed, et le visage de Valérie se crispa de surprise et de contrariété. Elle détourna le regard, s'écarta des deux hommes.

— Oui... qu'est-ce que tu veux ? Mais enfin, tu... Elle s'éloigna rapidement et quitta la cuisine. Ils perçurent encore un éclat de voix, puis un claquement de porte.

Boris échangea un coup d'œil avec son équipier.

— C'est même souvent compliqué, Mémé...

Le portable de Boris sonna cinq minutes plus tard, alors qu'il était assis dans la pénombre fraîche du living et que Valérie n'était pas réapparue. Elle s'était enfermée dans la salle de bains...

— Commandant Corentin ? C'est Ahmed...

— Tout va bien ?

— Je vous appelle, parce que pas moyen de joindre le commandant Camas, son numéro est toujours occupé...

— Elle a une communication importante, je crois...

— Bon, je m'inquiétais.

— Il n'y a pas lieu. Alors, Javier ?

— Il est à l'hélistation, il attend quelqu'un. Qui ne devrait plus tarder, à mon avis.

— Intéressant. J'attends de vos nouvelles, Ahmed, vous pouvez me joindre directement...

— Entendu.

Il s'écoula encore quelques minutes avant que Valérie quitte enfin la salle de bains. Elle s'avança dans le living, son portable à la main, l'air inquiète et désemparée. Elle n'avait pas vu Boris, assis dans un angle, et il l'entendit maugréer. Elle sursauta en découvrant sa présence. Soutint son regard, mais un instant seulement, puis elle grimaça, voulut faire demi-tour. Plus vif, il se leva et l'attrapa par le bras. Elle n'allait pas s'enfuir à chaque fois que les difficultés se présentaient.

— Qu'est-ce qui se passe, Valérie ?

— Une amie qui a des problèmes, esquivait-elle.

— Qui te pose des problèmes, plutôt, non ?

La jeune femme secoua la tête, sans conviction.

— Qui est-ce ? demanda Boris.

Elle ne prétendit pas que cela ne le regardait pas. Il ne prit pas la peine de lui expliquer que sa curiosité n'avait rien à voir avec de l'indiscrétion, mais était justifiée par les risques de l'enquête en cours. Boulot et vie privée, à nouveau, s'entremêlaient, et Valérie n'arrivait pas à dénouer l'écheveau.

— Une interférence ? insista-t-il.

Elle résista encore un peu, puis avoua :

— La fille de Caminade...

— Adeline la gazelle ?

— Elle veut me voir, cet après-midi.

— Explique-moi. Tu ne m'as pas tout raconté, n'est-ce pas ?

Dolorès Baltran inclinait le verre d'eau contre les lèvres de Yasmine, qui buvait à petites gorgées. Elle tenait dans son autre main un linge humide qu'elle appliquait sur le front, les tempes et le cou de la jeune fille.

Elle l'avait portée dans un petit salon rempli de vitrines pleines de bibelots que le propriétaire de la villa, Henri Vignon, avait préféré condamner, après y avoir rassemblé des objets de valeur qu'il ne voulait pas voir dégradés par ses locataires. Mais en faisant le ménage, Dolorès avait trouvé un trousseau de clefs, et parmi elles se trouvait celle du salon. Elle l'avait gardée et finalement s'était réservé l'usage de cette pièce tranquille, où un sofa permettait de dormir sans entendre les bruits de baise, de dispute ou les ronflements des autres occupants.

Allongée sur le sofa, Yasmine était revenue à elle. Dolorès n'aurait pas voulu avoir à annoncer à son frère, à son réveil, que la petite vicieuse était morte asphyxiée dans le cagibi où il l'avait enfermée cette nuit... Il avait mieux à faire que de s'occuper d'un cadavre !

Elle s'était donc employée à ranimer Yasmine, par pur intérêt davantage que par compassion, et à présent qu'elle avait repris conscience, elle s'impatiait. À part une pommette enflée et quelques ecchymoses aux bras, la fille n'avait pas trop morflé, en fin de compte. Evidemment, elle avait de bonnes raisons d'avoir mal aux fesses !

Reposant le verre d'eau sur un guéridon, Dolorès promena son linge mouillé sur la gorge de Yasmine, sur les seins durs aux pointes épaisses, dressées en permanence. Le diamant du nombril lui paraissait une fantaisie choquante, mais l'anneau au sommet de la fente, qu'elle avait déjà aperçu,

excitait sa curiosité. Elle avait entrevu comment Arturo s'y prenait, et l'effet que cela faisait à la petite pute. Elle recouvrit le bas-ventre imberbe avec le linge, essuyant la peau au passage, et glissa dessous sa main courtaude. Elle toucha l'anneau, du bout d'un doigt, puis le fit rebiquer, remonter en le tirant hors des replis de chair. Elle avait des doigts boudinés mais des ongles longs, et vernis. L'un s'accrocha dans l'anneau. Le visage de Yasmine se crispa, elle croisa ses mains sur son ventre. Sous les doigts de Dolorès, la fente s'évasa et ses replis étaient humides, glissants. Elle les étala un peu plus, appuyant et frottant. Yasmine plaqua ses mains sur le linge qui cachait les attouchements de plus en plus précis. Elle avait le sexe à vif, la femme était brusque, mais l'excitation était toujours là, tapie au creux des reins, lancinante. Elle avait l'impression que son clito était énorme, la base étranglée par l'anneau. Et justement, l'Espagnole tournait autour, l'éraflait, l'agaçait. Elle savait exactement quoi faire...

Yasmine creusa le ventre et ses cuisses s'ouvrirent. À travers ses longs cils, elle observa le visage concentré de Dolorès, ses lèvres retroussées. Elle devinait son excitation à agir à la dérobée. Quand Yasmine fit mine de retirer le linge, elle écarta sa main d'une tape. Et sous le tissu, elle la pinça au plus sensible. Un élanement parcourut le ventre de la jeune femme, une onde de plaisir aigu, à la limite de la douleur.

Avec le même rictus, Dolorès recommença, pinçant et tirillant entre ses ongles la petite excroissance hypersensible. Yasmine avait sur le sofa des sursauts incontrôlés, un halètement rauque sortait de ses lèvres. Elle se tendit soudain comme un arc et poussa un cri, qui se mua en sanglots. La femme rit de se trouver encore meilleure que son frère Arturo pour la faire jouir et continua de la tourmenter, s'acharnant sur son clito jusqu'à rendre la caresse insupportable, une torture délicieuse qui lui lacérait le ventre. Yasmine eut un autre spasme, plus violent, et repoussa la main de l'Espagnole, pour essayer de se rafraîchir le sexe avec le linge humide.

Alors, Dolorès, comme revenant à elle au sortir d'un songe, la traita de putain, l'insulta en espagnol et lui jeta à la figure le reste du verre d'eau. Puis elle la tira hors du sofa, la bouscula pour la faire sortir de la pièce, qu'elle referma à clef. Yasmine était prête à se battre pour ne pas retourner dans le placard où elle avait cru mourir asphyxiée. Mais Dolorès n'avait pas l'intention de l'y enfermer à nouveau. Elle lui lança une longue tirade où il était question de Dieu qui punissait les femmes dans son genre, du Diable qu'elle hébergeait dans les profondeurs moites de son ventre, des putains et des honnêtes femmes...

Elle claqua la porte de la cuisine derrière elle, laissant Yasmine seule dans le couloir, encore tremblante et un peu effrayée. Le bruit des ronflements d'Arturo, au-dessus d'elle, l'aïda à reprendre pied dans la réalité.

La porte du séjour s'ouvrit à ce moment, et Monika, la grande bringue blonde que tout le monde prenait pour une Scandinave alors qu'elle était du

Jura et s'appelait en réalité Yolande, sortit précipitamment pour courir vers les toilettes. Au radar, en se tenant le ventre. Elle n'avait même pas vu Yasmine.

Cette dernière s'approcha de la porte entrebâillée. Elle reconnut Pedro qui dormait en travers d'un canapé, se glissa à l'intérieur, les narines pincées à cause du puissant remugle de sueur et de sexe qui macérait dans la pièce. Elle cherchait des yeux les vêtements de Pedro, mais elle vit mieux, sur un pouf où il avait laissé aussi ses cigarettes et son briquet : un téléphone portable...

Elle n'avait pas osé se servir de celui d'Arturo, à son arrivée, mais cette prudence ne lui avait pas porté chance. Au contraire, le caïd l'avait soupçonnée de s'être servie de son téléphone, l'avait frappée et malmenée pour lui faire avouer qui elle avait appelé. Elle s'en était sortie sans trop de casse, en lui jurant qu'elle n'avait averti personne de leur présence ici... Vérification faite, Arturo n'avait pas trouvé trace d'un appel passé à son insu. Mais il était encore plus méfiant et remonté à son encontre, à présent. Yasmine ne pouvait plus attendre meilleure occasion. Il fallait que Valérie la tire de là...

Elle s'était avancée à pas de loup. Elle se saisit du portable de Pedro, revint à la porte en quelques enjambées, se cogna dans la blonde qui avait soulagé sa vessie et ouvrit ses grands yeux languides.

— Qu'est-ce que tu fous... ?

— Chut !

D'un doigt sur la bouche, Yasmine lui intima le silence. L'autre dirigea son regard vers le canapé et le dormeur.

— Son couteau ? murmura très vite Yasmine. Je ne l'ai pas trouvé...

Monika fronça les sourcils, réfléchit. Elle était lente pour à peu près tout, mais pas mauvaise fille.

— Il l'avait pas sur lui, finit-elle par dire, sans voir le portable dans la paume de Yasmine.

Celle-ci haussa les épaules.

— Tant pis.

La blonde la retint. Elle fixait sa pommette meurtrie.

— Ça va ? Quel salaud, Arturo !

— Ça va, assura Yasmine, pressée de s'éloigner.

Monika pénétra dans le living. Yasmine ne put s'empêcher de lui demander :

— Tu y retournes ?

— Il veut une pipe au réveil, sinon, il se met en rogne...

Elle était mortellement sérieuse. Yasmine lui fit une bise sur la joue et courut aux toilettes, où elle s'enferma, le cœur battant.

Le portable de Pedro marchait et le réseau passait, mais au numéro appris

par cœur par Yasmine, et composé fébrilement, elle tomba sur une messagerie. Elle hésita, parla, et par chance ne fut pas interrompue tout de suite. Puis elle pianota sur les touches et trouva dans le menu comment effacer les appels récents. « Effacer tout »... Elle effaça...

Elle était si soulagée, si contente d'elle qu'elle rentra sans précaution dans le living.

— Tiens ! On t'a sortie du placard ! fit la voix de Pedro, la figeant sur place.

Il était toujours étendu sur le canapé, la mine ensommeillée, mais assez éveillé pour apprécier la façon dont Monika, lovée comme une chatte entre ses cuisses, s'occupait de sa virilité. Il bandait ferme.

— Approche, lança-t-il à Yasmine. Regarde-moi ça... Elle te fait pas envie ?

Yasmine hocha la tête, la bouche sèche. Le portable dans la paume, la main contre sa cuisse, elle contourna des meubles, pour s'approcher. Elle louvoyait vers le pouf. Pedro se dévissa la tête pour la suivre des yeux.

— Tu veux pas me montrer comment le boss t'a arrangée ?

Il fixait les seins et le ventre de Yasmine. Monika eut un hoquet, parce qu'il donna un petit coup de reins.

— Ta copine m'excite et c'est toi qui en profites ! rigola-t-il en passant une main dans les cheveux blonds. Applique-toi !

Monika ferma les yeux et s'appliqua. Elle était lente mais consciencieuse. Elle se mit à quatre pattes pour mieux enfourner dans sa bouche la queue luisante de salive, et balança son cul cambré. De quoi capter l'attention de Pedro, qui poussa un grognement d'aise. De quoi permettre à Yasmine d'atteindre le pouf. De remettre en place le téléphone. Son mouvement alerta le Mexicain.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il avec brusquerie en tournant le visage vers l'arrière.

— Une clope, je peux ? quémanda Yasmine d'une petite voix.

Pedro l'aurait envoyée paître, mais Monika l'avalait jusqu'à la racine et resserrait ses lèvres. Il ferma les yeux, poussa une plainte modulée.

— C'est qu'elle est bonne, quand elle s'applique ! Allume-m'en une, petite pute...

Yasmine prit une cigarette, l'alluma. Sa main tremblait, la clope entre ses lèvres aussi. Cela fit rire Pedro, qui se moqua :

— Ça te fait vraiment de l'effet, ma parole !

Elle lui tendit la cigarette. Il chercha des yeux un cendrier, déplça son portable sur le pouf, tendit le bras et approcha une soucoupe. Fixa l'anneau au sexe de Yasmine.

— Arturo peut dire ce qu'il veut, je te baiserais ! grogna-t-il, et il donna en éjaculant un violent coup de reins qui fit s'étrangler Monika.

En sortant de la pièce, Yasmine vit la blonde qui se barbouillait les lèvres avec le sperme, tout en souriant dans le vague.

Valérie Camas était en train de raconter à Boris comment elle s'était rendue à la soirée donnée par les Caminade dans la villa Albera, quand son portable avait sonné. C'était Sarrama qui se plaignait que la gendarmerie de Port-Vendres n'ait pas reçu les talkies-walkies qu'ils avaient demandés. Elle écouta la suite et s'énerva :

— Dans ce cas, attendez-les et revenez avec ! Inutile d'y retourner demain ou je ne sais quand !

Boris devina que Sarrama avait trouvé un bon prétexte pour passer la journée hors de la villa.

— Il se défile ! commenta la jeune femme avec mauvaise humeur.

Boris ne voulait pas lui laisser la possibilité de se défiler elle-même. Il revint à leur sujet : l'appel d'Adeline Caminade, qui voulait absolument rencontrer Valérie en début d'après-midi, à Perpignan...

— Donc, à la soirée, samedi, tu lui as parlé, reprit-il.

— Oui, et même, j'ai réussi... je l'ai mise en confiance.

— Elle sait quel métier tu fais ?

— Non... non !

— Tu l'as draguée ?

La jeune femme battit des cils et son regard se déroba. Boris commençait à connaître sa façon d'avouer sans le dire, de noyer le poisson, de mentir par omission.

Il y avait eu la justification professionnelle à cette escapade dans les montagnes : établir si Caminade et ses associés avaient un contact direct avec Baltran. Et ensuite, le jeu de la séduction, avec la jeune fille. Sous prétexte de la faire parler de son père. En fait, Valérie croyait mener sa barque, mais elle dérivait au gré de ses désirs. Et ils étaient nombreux, variés, dangereux...

— Tu avais une info ? reprit Boris. À part le message de Yasmine ?

— Seulement le message, reconnut-elle.

— Mais une invitation ?

— Oui.

Elle finit par admettre qu'elle connaissait aussi Justine Caminade, cela remontait à l'époque où elle travaillait à Montpellier.

Chaque nouvelle révélation faisait craindre le pire à Boris, du strict point

de vue de leur sécurité à tous et de la confiance qu'ils pouvaient faire à la jeune femme. Laquelle par surcroît dirigeait officiellement le groupe. Elle jouait vraiment avec le feu.

— Justine m'a invitée.

La sonnerie de son portable empêcha Boris de lui demander si elle avait couché avec toute la famille.

— Commandant ? C'est Ahmed... Javier est reparti de l'hélistation avec un invité...

Boris n'était pas d'humeur à apprécier les devinettes. Il attendit la suite.

— Le couturier, Yvan Susic...

— Stasic, rectifia Boris. Il est seul ?

— Oui. Ils rentrent direct à la villa Juan, j'ai l'impression.

— O.K. Soyez prudent, j'imagine qu'ils ne préparent rien d'important dans les minutes qui viennent.

— Je ne crois pas, mais bientôt...

— Sous peu, c'est bien possible ! confirma Boris.

Il mit Valérie Camas au courant.

— Stasic... Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

Du seuil du living, Brichot avait entendu la fin de la conversation. Boris lui répéta pourtant la nouvelle, ajoutant en guettant la réaction de la jeune femme :

— Peut-être qu'il vient seulement s'assurer que tout est en place ; mais ça peut aussi signifier que le dénouement est proche, s'il y joue un rôle actif...

— Je me demande bien lequel !

— Moi aussi, Mémé. Par ailleurs, Sarrama ne reviendra pas avec les talkies-walkies avant la fin de la journée. Or il se trouve que Valérie vient de recevoir une proposition de rendez-vous auquel il serait imprudent, je pense, qu'elle se rende seule.

La jeune femme le fusilla du regard, mais il n'en tint aucun compte.

— Avec la fille de Bruno Caminade, ajouta-t-il après un silence. Adeline... Une autre informatrice potentielle dans cette enquête qui n'en manque pas...

Valérie rougit et se rebiffa, revenant au vouvoiement, devant Brichot :

— Vous n'avez pas à juger...

Boris tendit la main, apaisant.

— Je ne juge rien de ce qui ne me regarde pas. Mais sur ce qui touche à l'enquête, oui, je juge... Parce qu'on est tous impliqués, qu'il y a des gens dangereux en face, et des filles entre leurs mains qui peuvent risquer leur vie. Je juge que tu ne peux pas te rendre seule à ce rendez-vous qui en plus

t'éloigne d'ici à un mauvais moment.

C'était frappé au coin du bon sens, en plus de la logique policière, et Valérie Camas comprit qu'elle s'égaraient.

— Pardonnez-moi, je... je m'excuse, c'est ce coup de fil qui m'a déboussolée.

— Qu'est-ce qu'elle propose, Adeline ? s'enquit calmement Brichot.

— De me rencontrer pour boire un verre en début d'après-midi, elle a insisté.

Boris se félicita d'avoir associé son équipier à la discussion, pour éviter les dérapages affectifs et les mises en cause personnelles. Dans ce genre de situation tendue et trouble, Brichot faisait merveille. Il reprit :

— Et qu'est-ce qu'elle prétend savoir, cette Adeline ?

— Des choses qui m'intéresseraient, répondit Valérie. Sur ce que je cherchais à la villa Albera samedi soir.

— À savoir confirmation que Baltran et ses hommes se trouvaient là-bas pour rencontrer Caminade, c'est bien ça ? résuma Boris.

Valérie acquiesça et Brichot demanda :

— Elle compromettrait son père ?

Valérie concéda qu'elle n'en savait rien.

— Personne ne peut l'affirmer a priori, dit Boris. Mais il y a les autres...

La jeune femme hocha la tête. Adeline connaissait Vignon, Dufour, et semblait ne pas les porter dans son cœur.

— C'est vague, conclut Brichot en lissant sa fine moustache. Peut-être une ruse de gamine, peut-être bien pire. En même temps, ne pas y aller...

— ... c'est peut-être rater quelque chose, enchaîna Boris.

Valérie les regarda tour à tour.

— Vous pourriez y aller à ma place, dit-elle, ce serait plus simple, mais elle se méfia et ne voudra pas parler, ni même vous rencontrer. Elle a un caractère de cochon, en plus.

— Le contraire m'aurait paru étonnant, commenta Brichot.

— Je propose d'y aller avec Valérie, annonça finalement Boris. Et que tu assures la bonne marche des choses ici, Mémé. Mais cela veut dire avec peu de monde.

— La moitié des effectifs, opina tranquillement son équipier. Evidemment, s'ils se mettent en branle aujourd'hui, on aura l'air malin, à trois sur deux motos !

— Stasic qui débarque, justement...

— Sarrama est quand même gonflé ! s'emporta tout à coup Valérie.

— Rappelle-le, décida Boris. Qu'il revienne dare-dare, on ira à Perpignan

avec la Peugeot et au retour, on prendra les talkies-walkies à Port-Vendres...

— Excellente idée, approuva Valérie, requinquée d'un coup. Et il a intérêt à ne pas discuter.

Elle avait déjà son portable à la main. Elle quitta la pièce pour parler à son adjoint, et ils perçurent un éclat de voix, puis la jeune femme revint, le regard plus assuré.

— Il sera là dans moins d'une heure, annonça-t-elle, ça nous laisse le temps d'être à Perpignan à 14 heures.

— C'est dans le centre ?

— Non, un bar à la périphérie. Route 66... Un bar motel. De ce côté-ci de la ville.

Les deux amis se regardèrent.

— Les jeunes filles de bonnes familles donnent des rendez-vous dans ce genre d'endroit, par ici ? se demanda Brichot à haute voix.

Valérie chercha du réconfort dans le regard de Boris, mais celui-ci livra sans détour son sentiment :

— Ça sent le piège, ce rendez-vous...

CHAPITRE VIII



Boris conduisait la 206, sur la route côtière en direction du nord et de Perpignan. Ils avaient laissé les autres, dans la villa, mariner dans une ambiance lourde, entre Sarrama qui faisait grise mine, après son escapade abrégée, et les deux jeunes policiers qui se tournaient de plus en plus spontanément vers Boris plutôt que vers Valérie Camas pour organiser leur travail.

La jeune femme lui avait d'ailleurs laissé les rênes, au moment de faire le point, après l'arrivée à la villa Juan d'Yvan Stasic. Boris n'avait pas caché le but de leur déplacement à Perpignan : une rencontre avec Adeline Caminade, pour glaner, peut-être, des informations sur l'implication de son père avec les narcos, et leurs projets immédiats. S'il n'en pensait pas moins, Sarrama n'avait pas fait de commentaires. En attendant ces infos éventuelles, la consigne était plus que jamais à la discrétion et à la vigilance : l'arrivée du Croate signifiait, d'après Boris, que l'étape décisive approchait : la livraison. Il avait pour le même soir préparé avec Brichtot une répartition précise des tâches. Valérie avait sur tous les points abondé dans son sens. Elle s'était changée, troquant son jean pour une robe d'été aux couleurs vives qui allait bien à son teint. Aussi peu flic que possible...

Alors qu'ils roulaient vers le rendez-vous avec Adeline, elle était accaparée par son portable, qui fournissait un prétexte toujours adéquat pour éviter les conversations gênantes. Mais en l'occurrence, il lui causa une surprise qui la fit sursauter.

— J'ai eu un message de Yasmine ! s'écria-t-elle en pianotant sur les touches.

— Quand ça ? demanda Boris.

— Onze heures et quart !

Pendant qu'elle parlait longuement avec Adeline, dans la salle de bains...

Du coin de l'œil, il l'observa en train d'écouter le message. C'était long et à la fin, le visage de Valérie s'éclaira.

— Elle croit que c'est pour jeudi soir ! dit-elle en serrant le poing. Après-demain !

— Elle ne dit pas que ça, remarqua Boris.

— Non, bien sûr... Si j'avais pu lui parler... lui dire qu'on est là, tout près...

Elle était en colère d'avoir manqué l'appel. Elle fit écouter à Boris l'intégralité du message, en tenant l'appareil à portée de son oreille. La voix de Yasmine était pressée et stressée, elle croyait être plutôt en Espagne, mais pas loin de la frontière, embarquée avec deux autres filles dans la villa de Caminade par les trafiquants latinos : Arturo et ses sbires. Pour éviter les fuites sur leur opération. La fin du message était aussi l'essentiel :

« Ils ont parlé de faire la fête vendredi, alors j'imagine que c'est pour

jeudi soir, et j'espère que ça ne sera pas notre fête à nous... Si tu tiens à moi, Val, c'est le moment de le prouver ! Je t'embrasse... Dépêche-toi... »

Les yeux de Valérie, fixés sur la route, brillaient quand elle éteignit l'appareil. Ils restèrent un moment silencieux, puis Boris reprit :

— Elle a du cran. Préviens Mémé, s'il te plaît...

Valérie eut Brichot sur son portable et lui communiqua la nouvelle. Il parut soulagé, assura que tout était tranquille, sauf le soleil, d'une ardeur infernale, ajouta :

— Si vous pouvez transmettre, à Boris, au cas où il aurait l'occasion, qu'un bob, une casquette ou un chapeau de paille... n'importe quel couvre-chef ferait mon bonheur !

— Une casquette Burberry ? À Perpignan ? demanda Boris quand Valérie lui eut transmis la requête.

Brichot avait entendu la question. Il s'empressa de répéter bien haut :

— N'importe quel bibi fera l'affaire !

— C'est la brune de l'autre soir, hein ? Avec la belle bouche ?

Henri Vignon passa sur ses lèvres molles une langue gourmande. Caminade hocha la tête. Il était au volant de sa Volvo, stationnée sur un des petits parkings du motel Route 66, face aux bungalows les plus éloignés de la nationale.

— Elle est vraiment flic ? Elle l'a dit à Adeline ? reprit Vignon.

Caminade poussa un soupir exaspéré. Le gros homme chauve boudiné dans son costume transpirait malgré la clim, et il avait déjà eu toutes les réponses à ses questions. Mais son angoisse était telle que rien n'aurait pu le rassurer. Ni la collaboration d'Adeline, ni l'acceptation par la brune du rendez-vous, ni le plan auquel Caminade avait pensé. Vignon, au moment d'affronter le danger, suait de trouille et se révélait un vrai boulet. Mais il fallait faire avec... Et même, répéter avec conviction :

— Elle ne l'a pas dit, mais peu importe. Justine en est sûre, elle.

Vignon hocha la tête, les yeux brillants, étrécis à deux fentes.

— Justine... Évidemment, avec Justine... elles se sont gouinées, toutes les deux ? dit-il d'une voix basse à peine audible. Elle s'y entend pour faire parler les gens, l'avocate !

Caminade fit comme s'il n'avait rien entendu.

— J'aurais aimé voir ça ! Ta femme et cette belle poulette...

— La ferme ! cria brusquement Caminade.

Vignon sursauta.

— Ferme-la, Henri, pour l'amour du ciel, arrête !

Caminade avait frappé le volant avec violence, mais Vignon répliqua, outré :

— Hé, Bruno, du calme ! Qu'est-ce que j'ai dit ? C'est pas vrai, que Justine crache pas sur les chattes qui passent ? Même celle d'une fliquesse... Et Adeline ? Telle mère telle fille, hein ? La brune lui a fait quoi ? Après le bain de minuit, je veux dire ?

Caminade étreignit le volant pour ne pas prendre Vignon à la gorge. Il l'aurait étranglé...

La veille au soir, la scène avec sa femme avait été homérique, digne des pires heures de leur couple. Justine était d'une humeur massacrante à cause d'un rendez-vous reporté à la dernière minute dont elle espérait apparemment beaucoup, mais n'avait rien dit à Bruno. Et lui revenait à la charge avec cette aventure déjà ancienne qu'elle avait eue avec Valérie Camas. Il voulait des détails, comme d'habitude, et il se noyait dans le sordide, selon elle. Elle le lui avait dit et répété sur un ton de plus en plus acerbe, à mesure qu'il insistait. Sordide, vicieux, impuissant... Il avait fini par la frapper, et la suite avait dégénéré.

Sordide, vicieux, mais pas si impuissant, il le lui avait prouvé ! Elle avait finalement tout livré ; les détails bien sûr, dont Caminade était si friand, mais aussi l'essentiel, cette carte tricolore que Valérie Camas trimbalaient dans son sac et qui expliquait entre autres pourquoi elle était si curieuse de ses relations à lui. Il avait eu une façon de remercier Justine qui lui laisserait des souvenirs. Elle avait aimé, au moins au début...

Caminade s'était tourné vers Vignon et le regardait avec une intensité si étrange que le gros homme eut un mouvement de recul apeuré.

— Ce que j'en disais, Bruno, c'est histoire de parler... Va pas chercher matière à te fâcher... Quand est-ce qu'on va à la villa Juan ? T'as eu des nouvelles de Zapata ?

Le petit rire de Vignon ne détendit pas vraiment l'atmosphère. Il en rajouta quand même une couche :

— Ball-trap, je veux dire !

Caminade secoua la tête.

— Pas de nouvelles, dit-il. On ira jeudi comme prévu. Dans trois voitures, chacun la sienne. Comme aujourd'hui.

— Trois ? sursauta Vignon. Comment ça ? Quels trois... ?

— Lionel, expliqua Caminade. Il en est. Il viendra aussi.

Vignon resta bouche bée, le visage luisant de transpiration, l'expression effarée.

— Mais c'était pas prévu !

— C'est comme ça.

— Jamais le Mexicain...

— Il n'en saura rien ! affirma Caminade. Dufour nous accompagne mais ne se montre pas. Il nous couvre, si tu préfères... Au cas où...

— Au cas où l'odeur du fric lui aurait suggéré de réclamer une part du gâteau ! fit Vignon avec une grimace.

Un Porsche Cayenne se glissa alors non loin d'eux sur le parking. Lionel Dufour était au volant, Adeline assise à côté de lui. L'air siffla entre les dents serrées de Vignon, charriant une froide colère.

Il ne bougea pas tandis que Caminade descendait de la Volvo et s'approchait du Cayenne. Le banquier baissa la vitre. À l'intérieur, l'air climatisé était glacial, mais Adeline, en minijupe et débardeur, les seins visiblement nus sous le coton, avait l'air d'être en nage.

— Le gros fait la tronche ? demanda Dufour avec un signe de tête en direction de Vignon. Tu lui as dit ?

Caminade hocha la tête. Vignon sortit quand même de la Volvo mais ne les rejoignit pas.

— Il s'y fera, assura Dufour. Comme au reste.

Il tendit la main vers l'autre siège, sans cesser de regarder Caminade, et la posa sur la cuisse dorée d'Adeline.

— On a révisé son texte, continua-t-il du même ton. Elle est douée !

Ses doigts longs et puissants pressaient la chair tendre à l'intérieur de la cuisse. Adeline pouffa. Même à cette distance, Caminade renifla son haleine.

— Elle a bu ?

— Juste un verre, contre le trac, ça fait du bien. Adeline évitait le regard de son père et restait muette. Dufour regarda l'heure au tableau de bord. Ôta sa main après une dernière pression.

— Allez, vas-y, ma belle, tu vas l'emballer et tu l'auras à ta pogne, la fliquette...

Il se pencha vers Adeline et lui pinça familièrement le bout d'un sein, à travers le tissu. Murmurant pour elle seule :

— Elle bande pour ton petit cul, c'est pour ça que tu es la plus forte...

Un sourire figé aux lèvres, Adeline rafla son sac de toile et descendit. Elle marcha vers le bar, juchée sur des semelles compensées qui la grandissaient encore, balançant sa croupe avec indolence. Le pli des fesses se devinait à la lisière de la minijupe. Ses cheveux blonds lisses lui tombaient au creux des reins. Avec des bracelets, un rouge à lèvres brillant et quelques gouttes de parfum aux endroits stratégiques, elle était renversante.

Caminade l'observa comme n'importe quel mâle reluque une lolita qui revient de la plage avec une envie de sieste. Dufour lui fit un clin d'œil salace et il se souvint tout d'un coup que c'était sa fille qu'ils mataient. Il pâlit et

détourna la tête. Dufour tendit le bras à l'extérieur et lui donna une tape sur l'épaule.

— Allez, en place, elle ne va pas tarder !

— Et si elle ne vient pas seule ?

— Adeline sait comment faire. Ça ira. Où il est passé, le gros chauve ?

Caminade se retourna mais ne vit pas Vignon. Il fit quelques pas au hasard, le cherchant des yeux dans les environs. En vain.

— Il aura eu une envie pressante ! persifla Dufour. La trouille ne vaut rien de bon à la prostate.

Caminade aperçut soudain la Mercedes de Vignon qui quittait le parking principal et virait sur la nationale, vers Perpignan.

— Il se casse, le con !

À nouveau, il serra les poings, avec rage. Il aurait dû l'étrangler, tout à l'heure !

— On s'en passe ! trancha Dufour en le rejoignant. Il est trop foireux !

Il portait une petite sacoche dont il ouvrit la fermeture à glissière pour montrer à Caminade le contenu.

— C'est ça qui compte, et Vignon peut aller se faire foutre ! dit-il en riant.

Caminade aperçut dans la sacoche un pistolet automatique.

Ils en avaient terminé des virages de la route côtière et approchaient d'Argelès-sur-Mer quand Valérie reçut sur son portable un appel de Frank Sarrama. À son expression Boris crut qu'il était arrivé une catastrophe dans le lotissement Figuera, mais il s'agissait d'autre chose ; une tuile dans la famille Caminade.

— Merci, Frank, j'appellerai Lopez, conclut la jeune femme avant de lui expliquer : On a retrouvé le corps de Justine Caminade, ce midi, dans un appartement qu'elle louait seule dans le centre de Perpignan. Étranglée...

Ils échangèrent un regard. Celui de la jeune femme se troubla.

— Une scène de crime particulièrement hard, d'après Lopez... C'est un collègue du SRPJ avec qui j'ai bossé. Un type sérieux.

Ils pensaient tous deux la même chose : Justine Caminade assassinée, et Adeline, sa fille, avec qui Valérie avait rendez-vous dans un petit quart d'heure...

— On pourrait y aller, dit Boris.

Valérie hocha la tête, puis :

— J'appelle d'abord Lopez. J'ai son portable.

Pour éviter les éventuels soucis de réseau, Boris se gara sur une aire où un

producteur vendait ses fruits.

— Si Adeline est au courant, elle ne viendra pas, dit-il.

Lopez répondit presque aussitôt, et Boris comprit qu'il était sur les lieux. Valérie se présenta, ils échangèrent quelques mots chaleureux, puis elle posa plusieurs questions, fronçant les sourcils et faisant la grimace en écoutant les réponses.

— Le mari ? Bon Dieu...

Après un silence, elle demanda encore :

— Et les enfants ?

Elle hocha la tête, jeta un coup d'œil à Boris et expliqua :

— Écoute, Guy, je suis avec des collègues de Paris sur une enquête, et c'est chaud bouillant de ce côté-là. J'ai justement rendez-vous, là, tout de suite, avec Adeline Caminade. Un bar, Route 66... Oui, motel aussi... oh...

Elle eut un rire de gorge, en s'humectant les lèvres. Boris devina la suite. Quand elle eut obtenu l'accord de Lopez et raccroché, ils se firent face et Boris se dit que décidément, Valérie Camas était gonflée.

— *Primo*, résuma-t-elle, le crime est dégueulasse : scène sadomaso, coups et tortures... Si la presse en a vent, ça va faire du bruit. Mais jusqu'à maintenant, personne n'est au courant. Et Lopez sait verrouiller une affaire. Deuzio : Bruno Caminade est le suspect numéro un, et le seul, d'ailleurs. Il était dans l'appart hier soir, un témoin l'a vu sortir vers deux heures du mat. Troisio...

— *Tertio*...

— Quoi ?

— *Secundo* et *tertio*... et je me doute de la conclusion, dit Boris. Adeline n'est pas au courant, Lopez pas pressé de la prévenir, donc ça te laisse les coudées franches pour aller voir ce qu'elle a dans le ventre...

— Exactement !

— Mais c'est une image.

— Qui me parle, comme on dit à Paris. Et Lopez a dit une quatrième chose...

Boris réfléchit une seconde.

— *Quatro*, il connaît la Route 66, lui.

— Bravo ! Tu as deviné. Ça devait s'appeler Route 69, et les initiés l'appellent d'ailleurs comme ça.

— Je vois. Et ça te parle ?

L'éclat des yeux de Valérie et le rouge brillant de sa bouche la dispensaient d'une réponse. Elle se contenta de hocher la tête.

— Mais c'est Adeline qui va me raconter...

Valérie était entrée dans le bar depuis une dizaine de minutes. Pimpante et aguichante dans sa robe bariolée d'une sage longueur, mais fendue assez haut sur le côté. Au volant de la 206, Boris stationnait à bonne distance, sur l'aire de parking de la station-service voisine. Il avait déposé la jeune femme, fait un rapide tour de la zone, sans s'approcher du motel, et choisi l'endroit le moins exposé pour surveiller le bar. S'il y avait un piège, les gens qui accompagnaient Adeline, quels qu'ils soient, voudraient avant tout s'assurer que Valérie était venue seule, conformément à ce qu'Adeline lui avait demandé. Il ne fallait pas leur donner de raisons d'en douter. Et au contraire tâcher de les repérer en premier. D'une simplicité biblique, aurait estimé Mémé...

Maintenant qu'ils pouvaient, grâce à Yasmine, prévoir que rien ne se déclencherait à la villa Juan avant deux jours, Boris regrettait de n'avoir pas son équipier à ses côtés. Ils n'auraient pas été trop de deux pour surveiller les abords du motel. Avec ses bungalows disséminés sur une vaste pinède et ses petits parkings, l'établissement offrait de multiples possibilités d'allées et venues discrètes. Une vraie tentation pour des 5 à 7 clandestins !

Pour le moment, il était déjà 14h 20 et Valérie n'avait pas appelé, comme ils en étaient convenus. L'idée qu'Adeline pouvait ne pas être seule dans le bar causait des sueurs froides à Boris. Mais il ne pouvait pas sans risquer de l'alerter se présenter à l'intérieur. Pas encore, du moins. Il se donna jusqu'à la demie. Après Valérie, il n'avait vu personne entrer ni sortir. De loin, le bar semblait d'ailleurs fermé. Il avait compté alentour quatre voitures seulement, mais d'autres étaient garées de l'autre côté des bungalows.

Son portable sonna à 14 h 27.

— Je suis O.K., dit très vite Valérie. Elle est seule, on bavarde, pas de piège en vue, mais je crois qu'elle me mène en bateau. J'ai l'impression qu'elle ne sait rien de plus que l'autre soir sur son père et Arturo...

Elle s'interrompt, essoufflée. Boris perçut un bruit de cataracte.

— Allô ?

— Excuse-moi ! Je suis aux toilettes... J'ai bu de la Guinness ! Ouf, ça fait du bien... Mais...

— Quoi ?

— J'aurais dû venir seule, Boris... Laisser le boulot de côté... Elle me botte, cette petite garce ! Hi la verrais... Elle donne vraiment envie.

Boris retint un juron. Valérie pouffa et reprit d'une voix plus rauque :

— Elle a planifié son coup, prévu une chambre, je parie... Tu ne veux pas venir ? On pourrait...

— Bon sang, Val, tu oublies...

— Humm, tu m'appelles Val ? Ça me plaît ! J'aimerais assez que tu la baisses devant moi, tu vois. Tu nous prendrais l'une après l'autre, pendant qu'on...

— S'il te plaît, garde un peu la tête froide, intima Boris. Vous êtes seules ?

— Excuse-moi... oui, il n'y a que le barman, un vieux mec discret. Encore qu'il essaie de mater en douce. Il se rince l'œil, le cochon.

Elle eut un nouveau rire qui donna des frissons à Boris et s'écria tout à coup, juste avant que la conversation s'interrompe :

— Merde, mon portable...

Boris referma le sien, perplexe. La conclusion de tout ça, si on se fiait à Valérie, c'était que, faute de résultats, elle s'offrait une récréation coquine, voire torride, avec sa prétendue informatrice ; et que s'il lui en prenait l'envie, il pouvait se joindre à elles, au lieu d'attendre bêtement la fin de leur sieste !

Valérie avait-elle oublié que la mère de la jeune fille venait d'être assassinée, et que son père faisait l'objet d'un avis de recherches ? La Guinness devait l'y avoir bien aidée.

Ils s'étaient mis d'accord : c'était Valérie qui l'appelait, et pas l'inverse, pour ne pas risquer d'effrayer Adeline. Sous le coup de la colère, Boris décida d'enfreindre la consigne. Une demi-heure à boire un verre, et plutôt deux, et avoir l'impression que la gamine la menait en bateau ! Il était en rogne après Valérie. Il rappela son portable, et tomba sur la messagerie. Renonçant à lui parler, il lança le moteur de la 206 et démarra. Il irait la voir, si c'était comme ça ! Plus d'une demi-heure après son arrivée, il pouvait entrer dans le bar tel un quidam venant à un rendez-vous. Forcément libidineux...

Quittant la station-service, il s'engagea dans l'allée du motel, mit le cap sur le panneau de la réception. Il s'arrêta et allait couper le contact quand une Volvo surgit de l'arrière de l'établissement et freina brutalement devant le bar. L'homme au volant ouvrit sa portière, aperçut Boris qui s'apprêtait à faire de même et le fixa pendant trop longtemps.

Boris avait reconnu Bruno Caminade d'autant plus rapidement qu'il pensait à lui dans la minute précédente. Quelque chose dans son attitude dut en sens inverse alerter l'homme. Peut-être la surprise de le voir sur les traces d'Adeline, sa fille. Ou sur celles de Valérie ? Caminade sentit le danger et referma violemment la portière. Le moteur tournait, il démarra. Boris était descendu de la Peugeot et se trouvait à mi-chemin entre les deux véhicules. Il n'esquissa pas un geste ni ne prononça une parole indiquant qu'il était policier, mais le conducteur de la Volvo réagit exactement comme s'il avait brandi une arme pour l'interpeller : il lui fonça dessus. Boris fit un bond de côté, évitant de justesse la Volvo qui vira et accéléra en direction de la nationale.

Boris n'hésita qu'une seconde. Il sauta dans la 206 et se lança à la

poursuite de Bruno Caminade.

L'arrière-salle obscure, traversée par le rai de lumière qui provenait du bar, paraissait immense, avec en son centre une imposante masse rectangulaire et, sur son pourtour, des chaises en vrac, des cartons et des caisses de bouteilles.

Valérie se prit les pieds dans une pile de sièges en plastique, perdit l'équilibre et se rattrapa au bras d'Adeline. Elles rirent toutes les deux aux éclats.

— Je croyais que tu avais pris une chambre ! gloussa Valérie.

— On peut encore... S'il en reste de libre ! Donne ta bouche... j'adore le goût de ton rouge.

Enlacées, elles tournoyèrent sur place, titubant un peu. Valérie surtout, car la blonde n'avait presque pas bu, tout en l'encourageant adroitement à goûter la Guinness tirée du fût. Le barman qui avait remis ça avait fait le reste, tout en lorgnant sur leurs cuisses dénudées. Le désir qui enflammait les sens apportait la touche finale.

Une petite voix dans la tête de Valérie Camas lui susurrail, alors qu'elle se tortillait sur la banquette, la main possessive d'Adeline déjà arrimée au bas de son ventre : « Tu es accro au plaisir, c'est pire qu'une drogue, tu verras. » Elle détestait cette voix, et sa sentence. Elle avait pourtant conscience de tout faire, parfois, pour lui donner raison.

En sortant des toilettes, son portable déchargé à la main, elle était tombée dans les bras grands ouverts d'Adeline. Elle avait tout juste eu la présence d'esprit de glisser l'appareil dans son sac, avant que la blonde le remarque. Mais Adeline était surtout soucieuse de l'entraîner dans l'arrière-salle. Il suffisait de pousser la porte battante. « Ici, tout est permis », avait-elle décrété.

— Tu l'as retiré ? demanda-t-elle.

Contre sa bouche, Valérie murmura un acquiescement.

— Donne-le-moi.

Valérie tira de son sac, à l'aveuglette, la petite boule froissée d'un string noir en dentelle.

— On échange...

— J'en ai pas, affirma Adeline.

— Menteuse ! Tu en avais un, tout à l'heure ! Tu me le montrais !

— Vérifie !

Valérie posa son sac sur des cartons, pour pouvoir glisser sa main sur les fesses de la blonde. La douceur tiède de la peau la fit tressaillir. La fossette au bas des reins était bouleversante. Adeline se colla à elle et se trémoussa contre

sa main.

Valérie reprit :

— C'est vrai... Tu en as fait quoi ?

— Je l'ai ôté ! Dans le bar... le vieux regardait. Sûr qu'il l'aura ramassé !

— Quel culot !

Elles échangèrent un long baiser, Adeline, plus grande, maintenait Valérie plaquée contre elle. Elle l'étreignait avec une vigueur de sportive qui lui coupait le souffle, et sa langue la faisait fondre. Quand elle heurta le rebord de la grande table recouverte d'une bâche, Valérie se rendit compte qu'il s'agissait d'un billard, surmonté d'une lampe à deux globes. Elle voulut la première y renverser la jeune fille, et comme elle n'y parvenait pas, elles luttèrent en se touchant et en s'embrassant, chacune s'excitant de la résistance de l'autre. Adeline était longue et souple, musclée. Contrairement à la fois précédente, après leur rencontre près de la piscine de la villa Albera, Valérie n'eut pas le dessus. Hors d'haleine, elle tenta de faire preuve d'autorité.

— Laisse-moi faire. Comme l'autre nuit, je vais t'apprendre...

— Non, c'est moi, cette fois...

Adeline l'embrassa à nouveau, faufila une main entre ses cuisses et lui empauma le sexe, d'un geste précis qu'elle avait déjà osé dans la salle, sur la banquette du box, et dont l'audace avait fait rougir Valérie, parce que le vieux barman aux cheveux blancs penchait la tête et n'en perdait pas une miette.

Valérie protesta mollement, se débattit pour la forme. Les doigts dans sa fente étaient brûlants, impérieux. Ils s'insinuaient partout à leur guise. Elle fléchit les genoux, sa volonté avait déjà capitulé, et quand elle prétendit reprendre l'initiative, Adeline se moqua d'elle d'un petit rire blessant.

— Je sais ce qu'il te faut, ma vieille ! J'ai pigé ce qui te fait jouir !

Valérie essaya de la repousser, mais elle n'était pas de taille. Le bord du billard lui sciait les reins, elle bascula en arrière. La bâche poussiéreuse s'affaissa sous son poids, ses pieds décollèrent du sol. Elle rit d'abord, hoqueta et toussa, tenta de se redresser.

— Aide-moi à me relever, Adeline.

— Pas question, laisse-moi faire. C'est moi qui vais t'apprendre...

Le ton était sec. Adeline se pencha sur elle, cherchant encore sa bouche, ses seins. Valérie se cabra sous la caresse. Elle haletait.

— Arrête, tu me fais mal.

— Mais, non, Val, je te branle et tu aimes ça.

Valérie cessa de résister. Les doigts s'enfonçaient en elle et ses chairs humides les accueillait, gonflées, juteuses. Elle ouvrit grand les jambes, sans plus se soucier de sa robe qui la gênait, replia les genoux, murmura des Oui ! mouillés quand un pouce se fixa sur son clito. Un tressaillement la

parcourut et elle eut un orgasme bref mais aigu, imprégné de poussière et baigné d'obscurité.

Adeline avait beau être jeune, elle savait ce qu'il lui fallait, en effet !...

Cette pensée lui fit rouvrir les yeux. Il faisait toujours aussi sombre, mais Valérie prit brusquement conscience du changement d'atmosphère. Adeline s'était redressée, elle l'aida à se mettre debout, mais la maintenant serrée contre elle et la poussa, de l'autre côté du billard, dans d'autres bras. Des mains, tout à coup, saisirent ses poignets, les tirèrent vers l'arrière, l'immobilisant, bras tordus. Des mains d'homme.

Une haute silhouette qui en se pressant contre son dos la fit frémir.

— Tu voulais une chambre, commandant Camas, pour t'éclater avec une gamine ? Ici, c'est encore mieux...

La voix dans son cou était vaguement familière ; menaçante, surtout. L'homme la ceintura, indifférent à ses contorsions. Face à eux, Adeline tira la bâche, découvrant le feutre vert du billard, qui s'illumina d'un coup. La lumière des deux globes d'opaline éclairait le tapis et un étroit périmètre autour de la table. Au-delà, la pénombre. Éblouie, Valérie se sentit poussée vers la table, courbée sur le tapis, la joue râpant le feutre. Incapable de se libérer de la poigne de l'homme, elle cria :

— Qu'est-ce que vous faites ? Adeline ! Dis-lui qu'il me lâche !

— Mais on n'en a pas encore fini, toutes les deux, Val.

Valérie parvint à redresser la tête, croisa son regard, n'aima pas ce qu'elle y lut et rua, se débattit vraiment. La peur, tout à coup, la submergea. Ses efforts désordonnés tournèrent vite court. Elle mit quelques instants à comprendre ce que signifiait le claquement sec, sur ses poignets : elle était menottée ! Puis une main retroussa sa robe, au-dessus de la taille. Un genou la força à écarter les cuisses, un coup de pied à écarter les chevilles. Une main sur sa nuque lui maintenait le visage contre le tapis. L'autre la palpait, prenait possession d'elle, comme l'avait fait Adeline tout à l'heure. En plus vicieux. Elle gémit.

— Ce n'est qu'un hors-d'œuvre, commandant Camas, ricana la voix.

Elle la reconnut, c'était la même qui tout à l'heure, dans le bar, lui avait proposé :

— Une autre pinte de Guinness pour la petite dame ?

Valérie ne se débattait plus guère, mais réagissait aux attouchements, et haletait. Consciente de perdre tout contrôle sur elle-même, d'être à la merci du couple, elle se mit à sangloter. Le plaisir montait de son ventre, par vagues irrésistibles. Impossible de se méprendre sur la nature de ses cris, quand l'homme la pénétra et commença à la posséder à grands coups de boutoir.

Adeline, de l'autre côté du billard, braquait maintenant sur elle un caméscope.

— Val dans son rôle de fliquette salope nous montre comment elle aime prendre son pied avec des inconnus..., récita la jeune fille en commençant à filmer.

Elle eut un rire énervé, puis cria d'une voix hystérique :

— Vas-y, Lionel, baise-la comme une chienne, cette pétasse ! Elle nous léchera les bottes, après ça ! Un flic à ma pogne, j'en rêve !

En comprenant à qui Adeline l'avait livrée, Valérie pensa à Boris, et se traita de folle.

CHAPITRE IX



Lancée à toute allure sur la file de gauche de la voie express, bien au-delà de la vitesse autorisée, la Volvo se mit à slalomer, ses appels de phare n'ayant pas fait se rabattre assez vite les véhicules qui doublaient. Il y eut des coups de freins et d'avertisseur.

À bonne distance derrière Caminade, et l'écart entre eux ne pouvait que croître, vu leurs vitesses respectives, Boris eut enfin au bout du fil, sur le téléphone de bord de la 206, le capitaine Lopez. Il se fit connaître. Le policier de Paris qui assistait le commandant Camas dans son enquête...

— Merci de me rappeler. J'ai demandé qu'on vous prévienne parce que je suis en train de suivre Bruno Caminade, qui roule à 150 sur la rocade...

Boris se borna à lui expliquer que Caminade s'était montré sur le lieu du rendez-vous de sa fille avec leur collègue, qu'il avait eu peur en voyant Boris, et pris la fuite. Lopez ne cacha pas son embarras.

— Il y a un avis de recherche le concernant, mais je ne voudrais pas qu'il arrive un drame, commença-t-il.

— Je ne tiens pas à jouer les cow-boys, le rassura Boris. D'autant que je dois retourner auprès du commandant Camas. Je vous le laisse volontiers !

— Merci. On va l'intercepter.

— Il se dirige vers l'autoroute.

Boris aperçut au loin la Volvo qui se rabattait pour prendre une bretelle de sortie de la rocade.

— L'accès Perpignan-Sud de l'A9, si je ne me trompe pas...

— On va l'attendre là-bas, je les préviens. Encore merci... Valérie va bien, j'espère, ajouta-t-il après une hésitation.

— J'espère aussi.

— Toujours aussi... joueuse !

Le ton suggérait une complicité entre eux qui laissa Boris rêveur.

— Je crains que oui, répondit-il, sans être certain que Lopez eût posé une question.

Ce dernier raccrocha sur un petit rire entendu.

Boris emprunta la même sortie que Caminade. Il l'avait perdu de vue, mais il parcourut la courte distance qui le séparait de l'accès à l'A9, histoire de vérifier qu'il ne s'était pas trompé dans ses indications à Lopez.

Il était encore trop loin pour entendre le bruit du choc, mais il vit s'élever devant lui des flammes et une colonne de fumée. Du bout de la ligne droite menant au péage, il distingua les gens qui couraient, les voitures de gendarmerie, un véhicule de pompiers qui manœuvrait, de l'autre côté des barrières. Le temps qu'il arrive, le début d'incendie était maîtrisé, mais ce qui restait de la Volvo encastrée dans une des cabines du péage ne laissait rien présager de bon quant à la santé de son occupant.

Boris s'arrêta, descendit de voiture pour se renseigner auprès des gens en uniforme. À y regarder de plus près, il n'y avait sans doute plus grand-chose à faire pour Bruno Caminade. Boris se fit expliquer : le conducteur de la Volvo avait paniqué à la vue des gendarmes, tenté de passer en force, sur une voie interdite, perdu le contrôle de sa voiture, dont la résistance aux chocs n'était pas à toute épreuve...

Heureusement, il n'y avait personne dans la cabine...

Boris ne jugea pas utile de s'attarder. Il n'avait pas eu d'autres nouvelles de Valérie. Si son portable ne marchait plus, c'était explicable, mais pas forcément rassurant. Il reprit le chemin de la Route 66.

En chemin, il appela Brichot au lotissement Figuera. Le mit au courant des derniers événements.

— Et Valérie ? Son rendez-vous ? s'inquiéta Brichot.

— J'y retourne à l'instant, j'espère qu'il n'y a pas de mauvaise surprise...

Juste une petite sieste crapuleuse, compléta mentalement Boris ; avec une jeune fille à laquelle il serait toujours temps d'apprendre qu'après sa mère, son père venait de mourir... Charmante journée...

— Et de ton côté, Mémé ?

Dans la villa Juan, le seul événement notable était qu'Arturo Baltran avait fait une brève apparition sur le balcon terrasse de sa chambre. Vers 14 heures.

— À poil, hirsute et mal réveillé, résuma Mémé. Même après avoir piqué une tête dans la piscine.

— Vu l'heure tardive, je suppute une gueule de bois.

— Consécutive à des excès alcoolisés, tu veux dire ?

— Je n'en vois pas d'autres qui donnent la gueule de bois, assura Boris.

— Hum, tu n'es peut-être pas assez bien réveillé toi-même pour entrevoir tous les excès possibles.

— Tu penses à l'excès de soleil sur le crâne ?

— Par exemple.

— Tu ressens comme une gueule de bois, Mémé ?

— Disons, pour le moment, une sensation de chaud.

Genre coup de massue...

— Je n'oublie pas, Mémé : un couvre-chef. Je tâcherai de te trouver ça au retour. En attendant, reste à l'ombre.

— Merci du conseil, grand chef.

— Ça me fait penser à appeler Géraldine, dit Boris. Je récupère Valérie et je te rappelle.

Il arrivait en vue du motel et raccrocha. Un Porsche Cayenne venant de l'allée menant à la Route 66 tourna devant lui sur la nationale en direction de Perpignan et le croisa au moment où il mettait son clignotant. Un couple, derrière les glaces fumées, devina-t-il au passage. Homme âgé, fille jeune, évidemment... Rien de nouveau sous le soleil qui tapait dur sur le crâne fragile de Brichot !

Les quatre mêmes voitures qu'une heure auparavant stationnaient près de la réception, et le bar semblait toujours fermé.

Une heure et quart, rectifia-t-il en coupant le contact. Cette fois, aucune rencontre intempestive ne vint l'empêcher de pousser la porte du bar, qui s'ouvrit, prouvant que les apparences étaient trompeuses.

Il se demanda en s'avancant dans la salle si Valérie lui en voudrait d'avoir

snoqué son invitation à les rejoindre, Adeline et elle... Question oiseuse. Mais c'était à croire que dès qu'il se rapprochait d'elle, la jeune femme lui communiquait son goût trouble pour les « interférences », ainsi qu'il nommait faute de mieux son penchant pour le mélange des genres. Masculin et féminin, ce mélange-là, sous ses formes les plus variées, ne suscitait aucune réserve, au contraire, chez Boris. Mais sexe et travail...

Les box, autant qu'il pouvait en juger, étaient vides. Le barman occupé à classer des CD, près d'une chaîne hi-fi qui diffusait une musique de jazz, dans un décor de bon aloi, propice aux confidences, épanchements et murmures tendres. Comme le barman ne manifestait aucun empressement, Boris longea le bar dans sa direction. S'assurant d'une part qu'il n'y avait personne, d'autre part qu'une des deux portes qu'il apercevait dans le fond pouvait donner accès aux bungalows, car elle donnait sur un passage vitré perpendiculaire au bar.

— Vous n'encouragez pas la consommation, vous au moins ! remarqua Boris en abordant l'employé.

Ce dernier daigna s'intéresser au visiteur, sous lequel perçait un client.

— On a le temps, dit-il. Y a pas de presse, ici...

— Mais de la Guinness pression, je vois. Un demi, s'il vous plaît... Comme la jeune femme de tout à l'heure.

Le verre resta suspendu en l'air, les sourcils froncés.

— La brune en compagnie d'une blonde, insista Boris. Mon amie aime la bière, je parie qu'elle a bu une Guinness. Sinon deux.

— Ouais, fit le jeune homme en actionnant la tireuse. Et puis elles sont parties.

— Bras dessus bras dessous.

— C'est exactement ça.

— Par là ? suggéra Boris en montrant la porte donnant sur le couloir vitrée. Si vous m'aidiez, je pourrais les rejoindre avant qu'elles m'en veuillent trop d'être en retard.

L'autre haussa les épaules.

— Elles sont parties par là, affirma-t-il en montrant la porte vers le parking.

— Je n'ai vraiment pas de chance. Elles auraient pu m'attendre.

Il se dirigea vers la sortie.

— Vous les avez vues s'en aller ? Vraiment ?

— Je vous l'ai dit... Bon qu'est-ce que... ?

Boris se retourna vivement. Le barman avait laissé déborder la mousse, oublié de reposer le verre, et il lorgnait vers le fond de la salle.

« Un vieux type discret, mais qui se rince l'œil », avait dit Valérie en appelant des toilettes.

— Tu étais où, quand elles sont parties ? Qui les a servies ? Elles sont dans quel bungalow ?

Cela faisait beaucoup de questions à la fois, et sous le front bas du garçon, une tempête s'était levée. Que le ton et l'attitude de Boris transformèrent en panique quand il attrapa le jeune homme par le col. La Guinness finit dans l'évier, le barman bredouilla qu'il ne savait rien. Il venait d'arriver.

— Mais on t'a fait la leçon, dit Boris qui commençait à craindre le pire.

Il le tira vers le fond. Avisa, à l'extrémité du comptoir, une série de photos épinglées sur une plaque de liège qui montraient des filles nues jouant au billard et prenant, sur le tapis vert ou alentour, diverses poses érotiques, avec queues, boules et autres accessoires. Très suggestif...

— Où est-ce qu'on joue au billard, ici ? questionna Boris.

Le barman montra l'autre porte. Et à son expression, Boris devina que c'était la bonne. Elle menait aux toilettes, et à une autre porte, battante, que Boris poussa. Il faisait très sombre derrière. Il entrevit une arrière-salle transformée en réserve. Distingua un grand billard. Il tâtonnait à la recherche d'un interrupteur quand il entendit des geignements.

La lumière des deux globes inonda le billard et le corps nu disposé dessus. Les poignets et les chevilles entravés, un string roulé en boule dans la bouche servant de bâillon, Valérie faisait face à la porte, allongée sur le côté, les genoux repliés. Elle avait les yeux clos et gémissait doucement. En s'approchant, Boris distingua des larmes sur ses joues et constata qu'elle bougeait doucement d'avant en arrière. Il comprit pourquoi en se penchant au-dessus d'elle.

Une extrémité coincée dans l'angle des bandes, la queue de billard était d'un modèle réduit en longueur, mais grossi en épaisseur, et transformée en godemiché fantaisie, mais néanmoins pratique à l'usage, apparemment. La jeune femme s'empalait avec des petites secousses sur la partie la plus large, enfoncée dans son sexe. Voyant Boris la contempler, elle se mit à bouger plus nerveusement, décochant des coups de reins amples. Elle ne cherchait nullement à se débarrasser du postiche.

Boris lui libéra d'abord la bouche, et Valérie lui prouva que les apparences ne sont pas toujours trompeuses.

— Ça me fait jouir, dit-elle dans un souffle, avant d'ajouter d'un ton de reproche : Pourquoi tu n'es pas venu ?

Yvan Stasic avait dû patienter deux bonnes heures dans la villa Juan, avant qu'Arturo Baltran ne consente à apparaître, descendant du premier d'un pas lourd et engueulant Dolorès parce que le café n'était pas assez chaud.

Il avait tout juste salué le Croate, avant d'aller plonger dans la piscine.

— Je croyais que vous deviez être discrets, avait remarqué Stasic à l'intention de Javier.

— Autant que possible, mais pour raisonner Arturo...

Javier avait haussé les épaules. Stasic n'aimait pas cela. Les nouvelles qu'il apportait rendaient la désinvolture du Mexicain carrément suicidaire !

Lorsqu'Arturo, la taille ceinte d'une serviette, la mine chiffonnée mais à peu près réveillée, entra dans le séjour en laissant des flaques humides sur le carrelage, le Croate attaqua :

— Tu te montres dehors comme s'il n'y avait personne alentour. C'est imprudent, Arturo.

— J'ai beau lui dire, renchérit Javier, il n'en fait qu'à sa tête.

Arturo goûta le café brûlant apporté par Dolorès, claqua la langue de satisfaction et regarda tour à tour les deux hommes.

— Il ne suffit pas que Javier m'emmerde tous les jours, il faut que tu viennes me gâcher la vie, Yvan ? Tu as vu les putes ? Déjà essayé ? Elles te plaisent ? La petite Arabe...

Il se tourna vers sa sœur, l'apostropha en espagnol pour prendre des nouvelles de Yasmine.

— Elle n'est pas clamsée au moins ? Tu l'as sortie du placard ?

— Oui, elle va mieux.

— Son cul aussi, j'espère ! Parce que je compte bien m'en occuper encore. Tu vas voir, Yvan, elle est serrée... et elle sait bouger !

Dolorès voulut ajouter quelque chose, mais le Croate la devança :

— Une fille de Rajnin renseignait les flics, Arturo ! Ils ont failli le coincer samedi, ils m'ont collé aux fesses jusqu'à hier... Alors, tes histoires de gonzesses, garde-les en réserve pour quand tu seras en taule ! Elles amuseront les gardiens !

Il était revenu à l'anglais, la langue qu'ils pratiquaient quand ils parlaient affaires. Arturo accusa le coup, se brûla la langue et fixa sur le couturier un regard meurtrier. Il n'aimait pas les pantalons moulants et les chemises à jabot du Croate, ses chaussures en croco et ses bijoux voyants, son apparence efféminée. Il ne comprenait rien à la couture, sauf que plein de belles filles gravitaient autour de Stasic et qu'il les sautait. Le Mexicain, l'ayant vu à la manœuvre, n'avait rien à redire là-dessus. N'empêche, ce n'était pas une façon de lui parler, de lui prédire un avenir derrière des barreaux, parce qu'il avait piqué une tête dans la piscine...

Arturo, superstitieux, lança à Javier :

— Va dire à Pedro de faire un peu gaffe aux environs. Au cas où...

Javier se levait quand Dolorès suggéra, du seuil de la pièce :

— La villa où les travaux sont arrêtés, par exemple...

— Pourquoi ? s'écrièrent ensemble les deux hommes.

Dolorès expliqua qu'au moment où Javier partait, ce matin, elle avait aperçu des silhouettes qui traversaient la terrasse en courant presque.

Arturo voulut d'abord se rassurer : les propriétaires en conflit avec le promoteur campaient sur place, avec leurs experts, avocats ou assureurs, lui avait expliqué Henri Vignon, le proprio de la villa Juan. Mais Javier grimpa aussitôt aux rideaux. Il reprocha vertement à Dolorès de ne pas les avoir prévenus plus tôt et fila rameuter les hommes.

C'était maintenant Stasic qui était pâle.

— Je me débarrasse des flics à Paris pour venir ici, et ils sont là, à nous surveiller ? s'emporta-t-il. Si c'est comme ça...

Il fit mine de se lever. Arturo le retint d'un geste.

— On ne s'affole pas, Yvan ! On vérifie d'abord... Après, on avisera. Dans deux jours, tout sera plié ! Seulement deux jours ! Tu as parlé avec Javier ?

Yvan Stasic acquiesça et finit par se rasseoir.

— Il m'a expliqué, oui... C'est rusé, mais il faut être sûr d'ici, sinon, à quoi sert d'enfumer les flics au large ?

Arturo en convint.

— Ça marchera, assura-t-il, les Espagnols n'y verront que du feu, et les Français comprendront trop tard. La marchandise sera déjà débarquée ici. Vendredi, tu joues ta partie...

— Cinq filles dans un TGV direct Perpignan-Paris, spécial salon du prêt-à-porter, confirma Stasic. Le reste dans deux voitures. Le type qui possède cette villa, il est sûr ? ajouta-t-il après un silence.

— Vignon ? Un connard qui a peur de son ombre, asséna Arturo. Mais il aime le pognon. Et les nanas, bien sûr !

Il était prêt à repartir sur son sujet préféré, à savoir les filles et les tas de façons d'en tirer du plaisir, mais Stasic avait toujours des craintes.

— Et l'autre, Caminade ? Javier m'a parlé de sa villa dans la montagne. Là-bas, c'est tranquille ! Très tranquille... Et cet appartement souterrain... super !

Arturo hocha la tête. Expliqua ce que Javier avait laissé entendre : si tout se passait bien cette fois, ils proposeraient à Caminade de transformer la villa Albera en base arrière. Une heure et demie de trajet maximum de la villa Juan jusque là-bas, c'était parfait. Mais il fallait d'abord mouiller jusqu'au cou les deux hommes d'affaires. Et ensuite, Caminade n'aurait pas d'autre choix que d'accepter leur suggestion. Sans parler des à-côtés :

— Il a une fille, une grande blonde ! s'enthousiasma le Mexicain. J'arriverai à la baiser ! Bientôt...

Voilà au moins une perspective qui lui remontait le moral. Yvan allait finir par se rassurer, tant les certitudes optimistes d'Arturo étaient contagieuses, et aussi parce qu'il était curieux de voir les filles présentes dans la villa, quand Javier revint vers eux, la mine sombre.

— Il y a quelque chose de louche là-bas, dit-il en montrant la direction des villas de l'anse.

Les deux hommes furent sur pied en un clin d'œil.

— Quoi ? rugit Arturo.

Javier ne pouvait rien affirmer. Ils surveillaient la villa en chantier.

— Soit il n'y a rien, soit ce sont les flics ! conclut Stasic avec une logique imparable.

Ils s'étaient arrêtés en chemin. Valérie s'était rendue avec Boris dans un magasin de vêtements, elle avait choisi en deux minutes une jupe d'été évasée vert pâle et un haut assorti, qu'elle avait gardés sur le dos après les avoir essayés. La couleur lui allait bien. Boris avait senti fondre son ressentiment.

— Si les gendarmes de Port-Vendres me voient dans cet état, qu'est-ce qu'ils vont imaginer ? s'était-elle inquiétée peu avant en montrant sa jolie robe déchirée et froissée.

Ils étaient repartis avec chacun un paquet.

— Un cadeau pour Mémé, avait expliqué Boris, en lorgnant la jupe.

Dans le contre-jour de la rue, elle se révélait transparente, et finalement très sexy. Valérie n'avait pas manqué de capter le regard de Boris. Mais elle avait préféré ne rien dire. La gêne entre eux commençait à peine à se dissiper. Boris avait interrogé le jeune barman, avant qu'ils ne quittent la Route 66. Celui-ci ne s'était pas fait prier pour raconter : le banquier Dufour était comme chez lui dans l'établissement, vu qu'il en était propriétaire, par le biais d'une société. Il avait tout arrangé la veille avec le barman. Il avait quitté les lieux en compagnie de la blonde quelques minutes seulement avant l'arrivée de Boris.

— En Porsche Cayenne ?

Le jeune homme avait acquiescé, louchant sur les seins de Valérie.

Dans la 206, la jeune femme avait avoué en fixant le pare-brise :

— Adeline a tout filmé, avec un caméscope.

Boris avait soupiré.

— C'était leur plan, évidemment. Un moyen imparable de te faire chanter. Tu leur as dit qu'on surveillait la villa Juan ?

— Non...

— Ils ne te l'ont pas demandé ?

— Non, Dufour voulait seulement savoir pourquoi je m'intéressais aux Caminade. J'ai prétendu... pour le cul. Justine, sa fille... C'est vrai aussi, non ?

— Il a gobé ça ?

— Non ! Alors j'ai avoué qu'il y avait un soupçon des Stups sur la famille, j'ai brodé... Vu la situation, j'avais le droit de délirer ! Il a paru s'en contenter. S'est vanté de m'avoir fait parler ! Caminade aurait dû être là, mais il n'est pas venu...

— Et pour cause. Il est mort.

Après avoir appris dans quelles circonstances, Valérie avait voulu s'acheter une tenue présentable, et n'avait plus dit grand-chose. Ils s'étaient arrêtés à Port-Vendres pour récupérer les talkies-walkies et elle avait fait bonne figure. Boris sentait cependant sa nervosité s'accroître. Elle gambergeait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle d'une voix blanche, alors qu'ils sortaient de Cerbère. Maintenant, avec les autres ?

Il lui jeta un coup d'œil. Elle était sur des charbons ardents.

— Pour les conséquences, on attend de voir, on réfléchit, finit-il par répondre. En attendant, on fait notre boulot. Rien de changé.

— Vraiment ? Tu... ferais comme si...

— Un rendez-vous pour rien, une informatrice qui n'a rien à nous apprendre, on a l'habitude non ?

Valérie souffla bruyamment et murmura :

— Merci.

Ils abordèrent la descente vers le lotissement. Boris négociait prudemment les lacets. Valérie, le regard perdu dans le vague sur le panorama magnifique, plissa les yeux et mit sa main en visière. Un éclair de lumière, qui n'avait rien à voir avec le miroitement des flots bleus, l'éblouit sur la droite.

— Regarde, la villa Juan ! s'écria-t-elle tout à coup en fixant un point sur la pente rocailleuse qui surplombait la construction.

Il ralentit. À la sortie du virage suivant, il distingua à son tour le point brillant. Il pensa aussitôt au canon d'une arme réfléchissant la lumière.

— Un fusil ?

— Je vois une silhouette. Il y a un sentier qui grimpe au-dessus de la piscine, c'est un type qui est arrêté. Non, il descend...

Boris ralentit encore, mais il ne voulait pas s'arrêter et attirer l'attention. Ils dépassèrent l'embranchement de la route impeccablement asphaltée menant aux villas de la pointe. L'éclat réverbéré par le verre ou l'acier les éblouit un instant. Tous deux comprirent au même moment :

— Des jumelles ! Il regarde avec des jumelles, s'écria Valérie.

— Il nous observe, précisa Boris.

Quelques secondes plus tard, distinguant lui aussi la silhouette postée sur le sentier de chèvres, il ajouta :

— Ils ont repéré qu'on les surveillait. Ou en tout cas, ils se méfient beaucoup...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Pour l'instant, on joue les proprios qui rentrent après une séance de shopping de madame...

CHAPITRE X



À la tombée du jour, ils évacuèrent la villa inachevée. L'idée en était venue à Brichot, qui avait belle allure avec la très chic casquette de golf que lui avait rapportée Boris.

— S'ils se doutent qu'on les surveille, la seule façon de les tranquilliser, c'est de leur montrer qu'il n'y a plus personne ici. Les occupants « officiels » plient bagages...

— Et que fait-on ensuite ? avait demandé Sarrama.

Ils en avaient discuté un moment, chacun donnant son avis, sauf Boris qui réfléchissait aux risques de suspendre prématurément la surveillance de la

villa Juan. Valérie s'était tournée vers lui. Tout dans son attitude indiquait qu'elle s'en remettait à lui pour la suite de leur opération. Ce qui lui valait de la part de Sarrama des coups d'œil en coin insistants. La jupe neuve et un peu trop transparente y était pour quelque chose, sans doute, mais pas seulement...

— Mémé a raison, trancha Boris. On se replie tous à Cerbère, dans l'hôtel où sont logés Laurent et Ahmed. Mais on garde une sentinelle ici pour la nuit, au cas où... On aurait l'air Fin s'ils avançaient leur livraison...

Laurent avait déjà appelé l'hôtel : il y avait des chambres libres. Une heure après, profitant du départ des ouvriers du chantier proche, ils mettaient en scène, à l'usage d'éventuels guetteurs, celui des propriétaires et de leur expert, après une dernière entrevue avec l'envoyé du promoteur, et une ultime visite de la villa. Brichot sous sa casquette pensait à tout, réglant les détails comme un cinéaste. Caché dans la maison en construction voisine, Ahmed leur confirma que dans la villa Juan, on avait effectivement les yeux braqués sur eux. Puis ils se répartirent dans les véhicules : Boris, Valérie et Brichot dans la 206, Laurent et Sarrama dans l'Espace, avec la petite Honda chargée à l'arrière. Après la filature de Stasic, Ahmed avait eu la bonne idée de laisser la deuxième moto sur un parking à l'autre bout du lotissement. Il s'en servit pour les rejoindre à Cerbère après le dîner. Laurent partit alors le relever, sur la Honda, plus discrète que la grosse Kawasaki.

Valérie reçut son appel à deux heures du matin, et répondit d'une voix enrouée.

— On a bien fait d'être prudents, annonça Laurent, ils ont envoyé quelqu'un pour s'assurer que les lieux étaient vides. Un Espingo... avec un flingue, pas moins ! Il a fouiné, il vient juste de repartir... Je reste comme prévu jusqu'à six heures ?

Il s'était posté sur la pente, au-dessus de la villa Juan.

— Ça vaut mieux, assura Valérie après une hésitation. Tout est calme chez eux ?

— Ouais, si on peut dire...

— Comment ça ?

Valérie avait presque crié.

— Disons que d'après ce que j'entends, on ne s'ennuie pas, là-dedans ! Un vrai bordel, si vous me permettez...

Valérie n'était guère en mesure de permettre ou pas. Elle bredouilla un « merci, bonsoir » et retomba sur le membre de Boris, bouche grande ouverte, les yeux voilés. Il rattrapa au vol son portable et dut ensuite la saisir aux hanches pour lui éviter de se désarçonner elle-même, à force de soubresauts.

La porte de communication entre leurs chambres était restée entrouverte, elle l'avait poussée un moment plus tôt et s'était approchée comme une

somnambule du lit où Boris ne dormait pas. Elle était nue, les seins aux pointes durcies gonflés et le sexe trempé. Elle était allée droit au but...

Elle s'abattit sur le torse musclé de Boris et lui dit à l'oreille ce que Laurent venait de lui apprendre.

— Ils font la fiesta, là-bas, d'après ce qu'il entend, ajouta-t-elle en se tortillant sur lui.

— Le plaisir avant de passer aux choses sérieuses, hein ?

— Ça ne peut pas faire de mal, haleta-t-elle en se décollant de son ventre, une main refermée sur le pieu toujours aussi raide qui l'avait déjà menée à l'orgasme plusieurs fois.

Elle le frotta dans sa fente, le dirigea entre ses fesses, en se redressant à demi. D'une ondulation du bassin, elle se cala sur la large tête gluante, et commença à s'empaler. Boris la laissa faire d'abord, puis lui prit les poignets, les emprisonna dans une main, et de l'autre pesa sur ses reins. Et il acheva, par secousses de plus en plus vives, de se loger dans le fourreau étroit.

Valérie ne fut pas longue à jouir à nouveau, ballottée, échevelée, répétant entre deux spasmes :

— Le plaisir avant tout... je suis accro, tu vois... une enculée qui ne pense qu'à ça...

Avant de se laisser emporter lui aussi, Boris eut une pensée fugitive pour les occupants de la villa Juan. « J'espère que ça ne leur portera pas chance... »

Yvan Stasic avait goûté aux trois filles et à la Tequila. Il avait finalement jeté son dévolu sur Yasmine. Pas forcément parce qu'elle lui plaisait plus que les autres. La liane blonde nommée Monika avait une façon particulièrement suave de s'offrir, une bouche patiente et un sexe rose accueillant. Stasic l'avait défoncée un long moment avant d'en tirer un début d'orgasme. La brune aux piercings était au contraire démonstrative, mais un brin vulgaire. Elle leur avait proposé un charmant spectacle, prise par trois hommes à la fois et criant comme une sirène, au point que Dolorès avait pris peur et s'était signée comme en présence d'une possédée !

Yasmine était différente, mais Stasic l'avait emmenée avec lui dans la chambre du premier avant tout pour faire enrager Arturo. Il s'était enfermé, pour bien marquer qu'il n'était pas toujours d'humeur partageuse. Le Latino avait fait la gueule mais n'avait pas osé le contrarier. À deux reprises déjà, lors des précédentes visites du Croate, les deux hommes avaient failli s'étriper pour de stupides questions d'orgueil masculin. À quarante-huit heures de la conclusion d'une opération aussi importante pour eux, ce n'était pas le moment de remettre ça.

Javier avait sermonné Arturo qui commençait à s'énervier, et Stasic avait

remorqué Yasmine au premier sans que personne se mette en travers de son chemin. Il avait sniffé une ligne de coke supplémentaire, s'était allongé sur le lit et avait demandé à la fille de ranimer sa virilité, mise à mal par les lentes et profondes aspirations de Monika. Yasmine y était parvenue, à force d'application et en faisant preuve d'inventivité.

Elle avait surtout eu l'idée de se servir des petites pinces en argent que le Croate portait en collier, en les refermant d'abord sur ses tétons, puis sur ses testicules et la base de son membre. L'effet avait été immédiat et spectaculaire, Stasic avait rebandé et s'était jeté sur elle. Il s'était plus tard servi à son tour des pinces, sur les seins et les lèvres du sexe de la fille, et la cocaïne aidant, ils avaient joui de toutes les manières jusqu'au petit matin...

Quand Yasmine rampa hors du lit, elle avait le corps fourbu mais l'esprit étonnamment clair. Il faisait grand jour, derrière les volets clos. Quelque part à l'étage, les ronflements d'Arturo emplissaient la maison. Le Croate, derrière elle, dormait profondément. À la tête du lit, son portable incrusté de diamants valait peut-être le prix dont il s'était vanté auprès de la jeune fille, en passant un coup de fil tout en la chevauchant négligemment. Il avait surtout, aux yeux de Yasmine, l'incalculable valeur d'un talisman grâce auquel elle allait gagner sa liberté.

Elle le prit et sur la pointe des pieds, elle alla s'enfermer dans la salle de bains attenante à la chambre. Cette fois, au numéro qu'elle composa, c'est Valérie Camas qui répondit.

— Alors, grand chef, on est trop occupé pour donner des nouvelles ? plaisanta la voix de Géraldine au bout du fil.

— Au contraire, jura Boris, j'allais t'appeler. Les choses se sont un peu précipitées ici, depuis hier...

Il se trouvait dans un des salons de l'hôtel de Cerbère où après le coup de fil de Yasmine, trente heures plus tôt, ils avaient installé leur P.C.

— C'est pour bientôt ? demanda Géraldine.

— Ce soir, normalement. Si les tuyaux de notre informatrice chez les trafiquants ne sont pas bidon !

— Ça changerait, pour une fois !

— On croise les doigts, mais on y croit. Des tuyaux de première main...

— De mon côté, j'ai avancé, annonça Géraldine après un silence. Le taxi, la Mercedes de Rajnin, on a tout sous la main, sauf le Letton et Vladimir, son chauffeur. Mais en passant la voiture au peigne fin, on arrivera peut-être à trouver de quoi impliquer l'un ou l'autre. On devrait avoir les résultats des analyses avant le week-end. Mémé va bien ?

Par la porte entrebâillée, Boris apercevait Valérie penchée sur une carte,

parlant au téléphone avec le commandant d'un patrouilleur de la Marine nationale. Brichot, debout près d'elle, pointait sur la carte une règle d'instituteur.

— Mémé est en pleine forme, surtout depuis l'orage d'hier, répondit Boris. Il fait nettement moins chaud !

— Et ton amie des Stups ?

— Exactement comme tu l'avais deviné : sur le fil du rasoir.

— Elle ne va pas se blesser, au moins ?

Géraldine perçut l'hésitation de Boris et ajouta :

— Tu sauras bien la protéger, j'espère !

— Je m'y efforce, assura-t-il en riant.

Valérie avait raccroché. Elle le chercha du regard et lui adressa, de loin, un grand sourire. Ils avaient travaillé tard, après le coup de téléphone de Yasmine, et elle tombait de fatigue, au moment d'aller se coucher. Mais aux aurores, elle s'était glissée dans la chambre de Boris, et sous son drap, pour lui prodiguer un réveil très câlin.

— Je te sens concentré, grand chef, reprit Géraldine d'un ton moqueur. Alors j'ai confiance ! Embrasse Mémé et téléphone-moi de bonnes nouvelles dès demain...

Boris le lui promit et regagna le salon. C'est Brichot qui annonça, après avoir lui aussi reçu un appel, de leur jeune collègue Ahmed, que la dernière pièce du puzzle se mettait en place, dans la villa Juan : Vignon venait d'arriver, dans sa Mercedes, suivi par Lionel Dufour, dans le Porsche Cayenne.

— Chacun seul à bord, précisa Brichot. Dufour a pris la place de Caminade, on dirait...

Boris vit se troubler le regard de Valérie. Ni le banquier ni Adeline ne l'avaient relancée, depuis l'épisode de la Route 66...

— Rien d'autre ? Les filles ?

— Toujours dans la villa, répondit Brichot.

C'était le point sensible de leur plan : les trois filles pouvaient se transformer en otages entre les mains des narcos... Il fallait prévoir de les mettre en sécurité dès le début de leur intervention.

Ils réfléchissaient encore au meilleur moyen d'y parvenir quand Ahmed rappela, cette fois sur le portable de Boris.

— Commandant ?... La vedette Fisherman vient de partir ! annonça-t-il d'une voix surexcitée. Arturo et deux hommes à bord. Ils filent plein sud !

Un avion de reconnaissance de la marine espagnole avait signalé la

position du voilier *Adelaide* au large de Cadaqués, dans le golfe de Rosas, dès le mercredi matin. C'était un bateau appartenant la flottille des Croisières méditerranéennes, la société de Caminade et Vignon. Il arrivait du sud au terme d'une croisière qui l'avait mené jusqu'à Tanger. La frégate *Surcouf*, de la marine nationale française, le suivait à la trace depuis vingt-quatre heures. À son bord, un détachement des commandos de marine était prêt à intervenir.

À 23 h 30, le jeudi soir, une « Go-fast » avec trois hommes à bord rejoignit le voilier à huit milles au large de Punta Falconera, entre Rosas et Cadaqués. Elle resta une heure bord à bord avec *L'Adelaide*. Quand la vedette repartit plein sud vers Barcelone, un hélicoptère des douanes la prit en chasse.

— Ils ont fait les sommations mais la vedette ne s'arrête pas, annonça au téléphone le commandant du *Surcouf*, qui suivait l'opération en quasi-direct.

— Qu'ils leur laissent un peu de temps encore, réclama Boris.

L'officier de marine acquiesça.

De l'autre côté de la table, Valérie Camas parlait au pilote d'un avion patrouilleur Atlantic 2. À minuit et demi, soit au moment où la vedette ultrarapide des supposés trafiquants quittait le voilier *Adelaide* pour se diriger pleins gaz vers le sud, l'avion patrouilleur suivait sur ses écrans radars la jonction entre une vedette Fisherman de vingt pieds et un autre voilier, un grand et luxueux bateau de soixante mètres, le fleuron de la compagnie Croisières méditerranéennes. Le rendez-vous au large, à vingt-cinq milles au nord-est du premier, dura à peine une demi-heure. La vedette Fisherman repartit vers l'ouest.

Au moment où une vedette rapide Étraco se détachait de la frégate *Surcouf*, avec un commando à son bord, pour arraisonner la « Go-fast » au large de Gérone, la Fisherman transportant Arturo Baltran, Pedro et Léon filait tranquillement vers la Côte vermeille et la villa Juan.

L'opération de diversion avec *L'Adelaide* et la « Go fast » comme leurre avait parfaitement fonctionné. C'était un scénario habituel pour les narcotrafiquants, et donc prévisible pour les forces de police. Celles-ci n'allaient rien trouver dans la « Go fast »... Tandis que dans l'anse de Terrambu, Arturo s'appêtait à décharger une demi-tonne de cocaïne...

La veille, Yasmine avait dit à Valérie, sur le portable d'Yvan Stasic :

— Ils ont parlé d'un rencard avec Justine, c'est tout ce que je sais...

— La femme de Caminade ? s'était étonné Brichot.

Autour de la table, tout le monde avait l'air perplexe. Puis Boris avait fait claqueter ses doigts.

— Les bateaux ! Comment s'appellent leurs bateaux, déjà ?

— *L'Adelaide*, *L'Alexandrine*...

— Et le dernier, Mémé ? La *Justine* !

Le grand voilier qui acheminait la coke s'appelait la *Justine*...

À partir de l'instant où Baltran avait fait demi-tour pour rentrer, ils avaient environ trois quarts d'heure pour agir. Boris donna le signal du départ. Posté sur place, Ahmed avait confirmé que la villa Juan était absolument calme.

Ils avaient décidé de l'investir avant le retour des narcos, pour faire courir le moins de risques aux trois femmes retenues dans la villa. Le substitut du procureur de Perpignan avait fait le déplacement pour superviser l'opération, et deux groupes, l'un de policiers, l'autre de gendarmes, avaient été appelés en renfort. Valérie et Boris se partageaient le commandement opérationnel.

À une heure et demie du matin, une nuée d'hommes descendit sans bruit des véhicules stoppés au bout de la route menant à la villa Juan. Ils forcèrent le portail, envahirent le garage d'un côté, la terrasse de l'autre.

Des hommes présents dans la villa, seul Javier, en fin de compte, leur causa du souci. Non par sa résistance, mais parce qu'il eut le réflexe immédiat de prévenir Arturo Baltran. Il avait son portable à l'oreille quand Boris le ceintura, faisant tomber l'appareil.

Les autres n'étaient guère en situation de réagir. Le jeune Manuel, qui faisait le guet face à la mer sur le sentier de chèvres, avait emmené avec lui la fille brune, sa préférée. Elle le suçait quand Sarrama surgit, assommant le garçon pour le compte, sans lui laisser le temps de crier.

— Ces salauds sont tous dans le living en train de baiser, leur dit la fille.

Au même instant, laissant Javier menotté aux mains des gendarmes, Boris entra dans le living. L'odeur de sexe froissa les narines du substitut. Le tableau le laissa sans voix.

Stasic, Vignon et Dufour tuaient le temps en profitant des filles complaisantes que leur défunt ami Caminade avait mises à leur disposition. Vignon n'avait pas manqué de sauter sur Yasmine, qu'il n'avait pas eu le loisir de retenir à la villa Albera. C'était plutôt elle qui sautait sur lui, en l'occurrence, car le gros homme avachi dans un fauteuil se contentait de se faire chevaucher. Comme Yasmine lui tournait le dos, elle pouvait en même temps sucer Dufour. Sur le canapé proche, le Croate avait entamé un nouveau marathon avec la blonde Monika. À la vue des uniformes, il donna un dernier vigoureux coup de reins qui fit crier sa partenaire, et tenta de jouer les offusqués. Valérie fit signe qu'on l'embarque sans lui laisser le temps de remettre son pantalon. Les cris stridents qui montaient de la cuisine étaient poussés par Dolorès. Et assez forts pour que son frère les entende, s'il n'avait été encore à plusieurs milles de la côte. Même dans le fourgon des gendarmes, elle continua à glapir.

Vignon, après avoir frisé l'apoplexie, protestait qu'il était chez lui, invoquait ses droits, réclamait déjà son avocat... Dufour, très digne, se taisait en fixant Valérie Camas avec morgue. Il croyait avoir le moyen de s'en sortir, parce qu'il avait barre sur elle. Elle évita de l'approcher. Adeline lui avait promis de lui rendre la cassette compromettante. Valérie comptait bien qu'elle

tiendrait parole... Le substitut regardait tour à tour ces gens qu'il connaissait, le petit tas de cocaïne trouvé dans une soucoupe, avec des pailles pour tout le monde, et les filles nues qu'on couvrait maladroitement avec des bouts de tissu ramassés ici et là.

Boris aperçut Valérie qui étreignait fugacement Yasmine, entre deux portes. La jeune fille, si elle l'avait reconnu, avait fait comme si de rien n'était.

Quand Sarrama avertit Boris, par talkie-walkie, de l'approche de la vedette, la villa Juan était totalement sous le contrôle de la police, et les personnes interpellées placées dans les véhicules.

Du côté de l'appontement privé, aucun mouvement ne se discernait, alors que la vedette Fisherman venait accoster en douceur.

Arturo appela Javier, d'une voix pleine d'entrain, et Pedro maugréa :

— Où ils sont, ces enfoirés ? Encore en train de baiser les putes !

Puis, avant que le silence ne les alarme, une voix s'éleva, tout près d'eux :

— Police ! Vous êtes cernés !

Boris, Brichot et les hommes des Stups n'attendirent pas que Valérie ait terminé sa phrase pour s'élancer. La surprise, du côté des Latinos, était totale. Baltran resta paralysé de stupéfaction et quand il se mit à rugir comme un fauve, il était déjà menotté. Pedro seul réussit à tirer un pistolet de sa poche, mais ne put s'en servir : d'une manchette précise, Brichot le désarma, le délestant aussitôt après d'un couteau. Léon le moustachu avait levé haut les bras en entendant le mot Police !

Avant deux heures et demie du matin, et sans un coup de feu, l'affaire était entendue. Le substitut, en montant dans la vedette, était admiratif, mais pas complètement rassuré.

— La drogue est là-dedans, vous êtes sûrs ? demanda-t-il d'une voix anxieuse en montrant les colis empilés partout à la va-vite.

Brichot tendit à Valérie Camas le couteau pris à Pedro :

— C'est votre prise, commandant...

Elle se tourna vers Boris. Il hocha la tête. Depuis leur retour de la Route 66, elle avait été en tous points professionnelle. Réserveant ses excès sensuels à son seul profit. Il ne pouvait rien lui reprocher...

La lame fendit l'emballage de plastique, faisant apparaître les paquets transparents. Valérie en sortit un et l'entailla.

— Bingo ! s'exclama le substitut en se penchant pour vérifier. On a décroché le jackpot !

Dans l'Espace conduit par Brichot, en route vers Perpignan, le substitut,

assis à l'avant, ne tarissait pas d'éloges sur leur travail.

Assis à l'arrière au milieu de la banquette, Boris acquiesçait distraitement. La main de Valérie pressait discrètement la sienne. De l'autre côté, il sentait contre sa cuisse celle de Yasmine. « Notre informatrice », l'avait présentée Valérie, comme le substitut s'étonnait de sa présence avec eux.

D'un regard de ses yeux en amande, Yasmine avait signifié à Boris qu'elle n'avait nullement oublié leur rencontre, trois ans plus tôt. Le sourire radieux de Valérie promettait des lendemains de fête et de volupté.

— Vous pouvez être fiers de vous, lança le substitut pour conclure sa tirade. Je peux compter sur vous demain au palais, pour la paperasse ?

— Sur moi, certainement, répondit Boris, interceptant le regard de Mémé dans le rétroviseur. Mon collègue préférera sans doute rejoindre sa famille, mais je reste ici à votre disposition, autant qu'il le faudra...

— Vous avez bien mérité un peu de vacances...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

TABLE